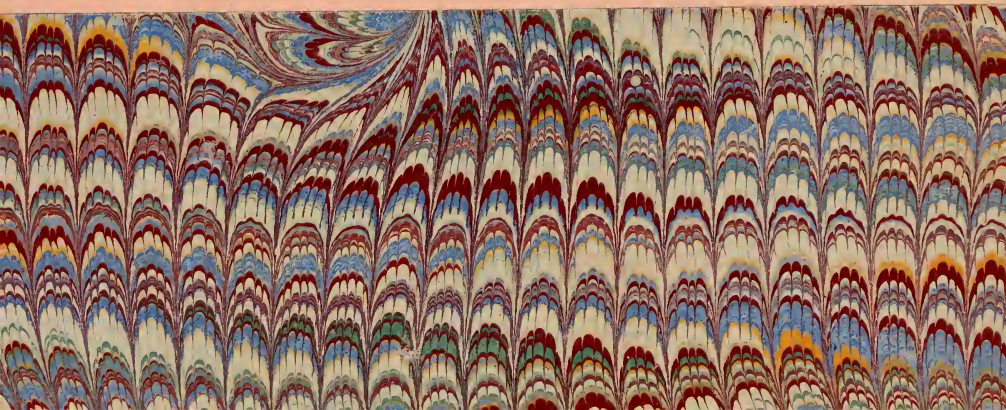
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00355323 7



MÉMOIRES
DE Mlle FLORE.

Ce roman ne pourra être reproduit qu'avec l'autorisation de l'auteur.

Paris.— Imprimerie de Boulé et Ce, rue Coq-Héron, 3.

MÉMOIRES

DE

Mlle FLORE

Artiste du théâtre des Variétés.

« Pourquoi n'écrirais-je pas mes Mémoires?
» ma blanchisseuse écrit bien les siens! »

I

PARIS,

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

QUAI MALAQUAIS, 15.

—

1845

PN
2638
F56A3
V.1

LIBRARY
MAR 21 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

TABLE

DES NOMS DE TOUS LES PERSONNAGES QUI FIGURENT DANS LES MÉMOIRES DE MADEMOISELLE FLORE.

Cette table, qui contient cinq cents noms, n'est pas le chapitre le moins curieux de cet ouvrage, et l'ordre alphabétique en fait un mélange piquant par le rapprochement et les contrastes bizarres qu'il produit.

ADELINE CADILLON, funambule.

ADNEY, comédien.

AIGREFEUILLE (D'), commensal de Cambacérès.

ALCIDE TOUSEZ, acteur du théâtre du Palais-Royal.

ALDÉGONDE, comédienne des Variétés.

ALEXANDRE, empereur de Russie.

ALEXANDRE.....

AMIEL, ex-directeur des Variétés.

ANAÏS (Mlle), comédienne du Théâtre-Français.

ANCELOT, auteur dramatique, académicien et ex-directeur du Vaudeville.

ANGOULÊME (la duchesse d').

ANTIGNAC, chansonnier.

ARMAND (marquis de Bongars), comédien.

ARNAL, acteur du Vaudeville.

ARNAULD, auteur dramatique.

ARNAULD (Lucien), auteur dramatique.

ARNOULD (Sophie), actrice de l'Opéra.

ARTOIS (le comte d'), voyez Charles X.
AUDE, auteur dramatique.
AUDINOT, ex-directeur de l'Ambigu-Comique.
AUGÉ, comédien du Théâtre-Français.

BAPTISTE cadet, comédien du Théâtre-Français.
BARBA, libraire.
BAROYER, comédienne des Variétés.
BARRÉ, ancien directeur du Vaudeville.
BAYARD, auteur dramatique et ex-directeur des Variétés.
BEAULIEU, employé à la marine.
BEAULIEU, comédien.
BEAUMARCHAIS, auteur dramatique.
BEAUNOIR (de), auteur dramatique.
BEAUPRÉ, danseur de l'Opéra et maître de ballets.
BEAUVALET, comédien.
BEFFROY DE REIGNY dit le Cousin Jacques, auteur dramatique.
BELLECOURT, comédien du Théâtre-Français.
BELMONT (Mme), actrice du Vaudeville et de l'Opéra-Comique.
BÉRANGER, poète et chansonnier.
BERNARD-LÉON, acteur et ancien directeur de spectacle.
BERRY (duchesse de).
BERTHIER, prince de Neufchâtel.
BIGOTTINI, danseuse de l'Opéra.
BLANCHARD, musicien compositeur.
BLONDIN, comédien.
BOBÊCHE (Mandart dit), paradiste.
BOCAGE, comédien.

BOIELDIEU, compositeur.
BOILEAU.
BONAPARTE.
BOIRIE, auteur de mélodrames
BOLICHON, menuisier.
BONEL, vaudevilliste.
BONGARS (le marquis de), comédien, voyez Armand.
BONGARS (Esther de), comédienne.
BORDEAUX (le duc de).
BORDIER, comédien.
BOSQUIER-GAVAUDAN, comédien des Variétés.
BOUDIN, aubergiste de Rouen.
BOUFFÉ, comédien.
BOUILLY, auteur dramatique.
BOULANGER (Mme), actrice de l'Opéra-Comique.
BOURDAIS, comédien.
BOURDON-NEUVILLE, ancien directeur de spectacle.
BOURET, comédien du Théâtre-Français.
BOURGOIN (Mlle), comédienne du Théâtre-Français.
BOURSAULT, auteur dramatique.
BOUTILLIER, auteur dramatique.
BRANCHU (Mme), actrice de l'Opéra.
BRAS (Mme), actrice du Vaudeville,
BRAZIER, chansonnier et vaudevilliste.
BRIZARD, comédien du Théâtre-Français.
BRIOCHÉ, joueur de marionnettes.
BRUNET (Mira dit), comédien et ex-directeur des Variétés.
BYRON (lord), poëte anglais.

CADET-GASSICOURT, membre du Caveau moderne.

CADILLON (Mme), portière.
CADILLON (Adeline), funambule.
CAMBACÉRÈS, archi-chancelier de l'empire.
CAMÉRANI, scapin de la Comédie-Italienne.
CAMILLE (Mlle) actrice du théâtre Feydeau.
CAPELLE, auteur dramatique, chansonnier et libraire.
CARLIN, arlequin de la Comédie-Italienne.
CARMOUCHE, vaudevilliste.
CARMOUCHE (Mme), comédienne. (Voyez Jenny Vertpré.)
CAROLINE, actrice du théâtre Montansier.
CARTIGNY, comédien.
CATHERINE II, impératrice de Russie.
CAVANAGH (Mme), libraire.
CAZOT, comédien des Variétés.
CÉSAR, ancien directeur des Variétés.
CHALABRE (de), auteur de couplets.
CHAPELOT (Mme), portière.
CHAPTAL, ministre.
CHARLES C...
CHARLES IX.
CHARLES X, roi de France.
CHARTON (Mme), comédienne.
CHATEAUBRIAND.
CHATEL (l'abbé), primat de l'Église française.
CHATILLON, danseur de société.
CHAZET, vaudevilliste.
CHENIER, auteur tragique.
CHERUBINI, compositeur.
CLAIRON (Mlle), tragédienne.
CLAIRVAL, comédien de l'Opéra-Comique.
CLOZEL, comédien.

COLALTO, pantalon de la Comédie-Italienne.
COLIGNON, correspondant dramatique.
COLOMBE (Mlle), actrice de l'Opéra-Comique.
COMTE, physicien-escamoteur.
CONTAT (Mlle), comédienne du Théâtre-Français.
CORNEILLE.
CORRÉARD, ex-directeur du théâtre de Rouen.
COSTER, vaudevilliste.
COTTENET (Émile), auteur et comédien.
COTTIN (Mme), auteur de romans.
COULMIER, ex-directeur de la maison des fous à Charenton.
COUPART, chansonnier.
COUSIN-JACQUES (Beffroy de Reigny, dit le), auteur dramatique.
CRÉTU, ancien directeur des Variétés.
CRÉTU (Mme), comédienne.
CRUCHET, surveillant des feux à l'Opéra.
CUISOT (Mlle), actrice des Variétés.
CUVELIER, auteur dramatique.

DAGOBERT, roi de France.
D'AIGREFEUILLE, commensal de Cambacérès.
DALAYRAC, compositeur.
DAMAS, comédien du Théâtre-Français.
DANCOURT, auteur dramatique et comédien.
DARTOIS, auteur dramatique et ex-directeur des Variétés.
DAUBERVAL, comédien du Théâtre-Français.
DAUJON, machiniste des Variétés.
DAZINCOURT, comédien du Théâtre-Français.
DE BRIE (Mlle), comédienne de la troupe de Molière.

DEBUREAU, pierrot des Funambules.
DEFFIEUX, restaurateur.
DEHARME, comédien et ancien directeur de spectacle.
DEHARME (Mme), comédienne.
DEHODENCQ, limonadier.
DÉJAZET (Mlle), comédienne.
DELESTRE-POIRSON, ex-directeur du Gymnase et vaudevilliste.
DELINTRA (Mme), concierge des Variétés.
DÉMOSTHÈNES, orateur grec.
DÉRIVIS, chanteur de l'Opéra.
DERNEVILLE (Mme), comédienne.
DERVILLE, ancien contrôleur de billets aux Variétés.
DESAUGIERS, auteur dramatique, chansonnier et ex-directeur du Vaudeville.
DÉSESSARTS, comédien du Théâtre-Français.
DESFONTAINES, auteur dramatique.
DESNOYERS, restaurateur, à la Courtille.
DESPREZ (Mlle), débutante.
DEVILLIERS (Mme), femme-colosse.
DOCHE (Mme), comédienne.
DORMEUIL, directeur du théâtre du Palais-Royal.
DORUS-GRAS (Mme), cantatrice.
DORVAL (Mme), comédienne.
DORVIGNY, auteur dramatique.
DORVO, auteur dramatique.
DOYEN, ancien directeur d'un théâtre de société.
DOZE (Mlle), actrice du Théâtre-Français.
DROUVILLE (Mme), comédienne des Variétés.
DUCHESNOIS (Mlle), tragédienne.
DUCRAY-DUMINIL, auteur dramatique.

DUCROISY (Mlle), comédienne de la troupe de Molière.
DUBOIS, ancien préfet de police.
DUBOIS, comédien.
DUBOIS, auteur dramatique.
DUGAZON, comédien du Théâtre-Français.
DUGAZON (Mme), comédienne de l'Opéra-Comique.
DUGRAND, comédien.
DUMANOIR, auteur dramatique et ex-directeur des Variétés.
DUMAS (Alexandre), auteur dramatique et romancier.
DUMANIANT, auteur dramatique.
DUMERSAN, auteur dramatique.
DUMESNIL (Mlle), tragédienne du Théâtre-Français.
DUMOLARD, auteur dramatique.
DUPARAY, comédien.
DUPATY, auteur dramatique et académicien.
DUPIN, vaudevilliste.
DUPONCEAU, capitaliste.
DUPORT, danseur de l'Opéra.
DURET Mme), actrice de l'Opéra-Comique.
DUVAL (Alexandre), auteur dramatique.
DUVAL Georges), auteur dramatique.
DUVAL, comédien des Variétés.

ESTELLE, novice aux Ursulines.
ESTHER (de Bongars), comédienne.
ÉDOUARD P...
ELLEVIOU, acteur de l'Opéra-Comique.
ÉLOMIRE, actrice des Variétés.
ÉTIENNE, auteur dramatique, député, pair de France et académicien.

Eugène Beauharnais.

Faure, comédien et directeur de spectacle.
Fayot.
Féletz (l'abbé), journaliste.
Félix ***.
Félicie, actrice des Variétés.
Ferté (de la), intendant des Menus-Plaisirs.
Ferton (Mme), comédienne.
Ferton (Mlle), comédienne.
Ferville, directeur de spectacle.
Ferville, comédien.
Fitz-James, ventriloque.
Fitz-James (Mlle), cantatrice.
Fleury, comédien des Variétés.
Flore, comédienne et bas-bleu.
Floricour, comédien ambulant et annonceur des Ombres Chinoises.
Foignet, compositeur et ex-directeur des Variétés.
Fontanes (de), grand-maître de l'Université.
Fouché, duc d'Otrante.
Francis d'Allarde, vaudevilliste.
Français de Nantes, directeur des droits-réunis.
Franconi, écuyer.
Frédéric, roi de Prusse.
Frédérick Lemaitre, comédien.

Gabiot, auteur dramatique.
Gabriel, auteur dramatique.
Gall, médecin, auteur du système des protubérances.

GAMAS, ancien régisseur du théâtre des Victoires-Nationales et vaudevilliste.
GARDEL, maître de ballets.
GASSIER-SAINT-AMANT, comédien.
GAVAUDAN, acteur de l'Opéra-Comique.
GAVAUDAN (Mme), actrice de l'Opéra-Comique.
GAVEAUX, compositeur.
GEOFFROY (l'abbé), journaliste.
GEOFFROY (Mme).
GEORGES WEIMER (Mlle), tragédienne.
GEORGE SAND, femme de lettres.
GERMON, paradiste.
GILBERT, poète.
GILBERT, ancien chef d'orchestre des Variétés.
GIRODET, peintre.
GOBLAIN, comédien.
GONTIER, acteur du Vaudeville.
GONTIER (Mme), actrice des Variétés.
GORENFLOT, aubergiste à Pontoise.
GOSSE, auteur dramatique.
GOUFFÉ (Armand), vaudevilliste.
GOURAINCOURT, ancien directeur du Théâtre Molière.
GRAMMONT (le comte de).
GRÉTRY, compositeur.
GROZIER (l'abbé), journaliste.
GUERCHY (de), ex-directeur du Vaudeville et architecte.
GUIBERT, ancien régisseur et comédien des Variétés.
GUILBERT DE PIXÉRÉCOURT, auteur dramatique
GUILLAUME, roi de Prusse.
GUILLEMAIN, auteur dramatique.
GUILLEMIN (Mme), actrice du Vaudeville.

HALÉVY (Léon), ex-secrétaire général du théâtre de l'Odéon.
HAPDÉ, auteur dramatique.
HAREL, ex-directeur de l'Odéon et de la Porte-Saint-Martin
HAUTEROCHE, auteur et comédien.
HENRI IV.
HENRI DE B...
HENRI SIMON, vaudevilliste.
HENRION, auteur dramatique.
HERVEY (Mme), actrice du Vaudeville.
HONORÉ, auteur et comédien.
HORTENSE, reine de Hollande.
HOSSART, comédien ambulant.
HUGO (Victor), poète, auteur dramatique et académicien.
HUGOT, comédien des Variétés.
HURPY, directeur de spectacle.

ISABEY, peintre.

JACQUELIN, vaudevilliste.
JEANNE D'ARC.
JENNY VERTPRÉ (Mme Carmouche), comédienne.
JOANNY, comédien.
JOLIBOIS, comédien ambulant.
JOLIBOIS (Mme), comédienne. (Voyez Mlle Vadé.)
JOLY, comédien du Vaudeville.
JOSÉPHINE, impératrice.
JOUSLIN DE LASALLE, ex-directeur des Variétés.
JOUY, vaudevilliste et académicien.
JULIE, femme de chambre de Mlle Flore.
JULIEN, acteur du Vaudeville et de l'Opéra-Comique.

JULIENNE, actrice du Gymnase.
JULIET, comédien de l'Opéra-Comique.

LABICHE (Mme), marchande à la toilette.
LAFON, comédien du Théâtre-Français.
LAFONTAINE, fabuliste.
LAMENNAIS (l'abbé de).
LARIVE (de), comédien du Théâtre-Français.
LA ROCHEFOUCAULD, moraliste.
LA ROTIÈRE, comédien.
LARUETTE, comédien de l'Opéra-Comique.
LARUETTE (Mme), comédienne de l'Opéra-Comique.
LASOZELIÈRE, comédien.
LAUJON, auteur dramatique et chansonnier.
LAUJON, fils.
LAYS, chanteur de l'Opéra.
LAZZARI, arlequin et directeur de spectacle.
L'ÉCLUSE, directeur de spectacle.
LE DOUX, vaudevilliste.
LEFÈVRE, comédien des Variétés.
LEGRAND, comédien des Variétés.
LEKAIN, comédien du Théâtre-Français.
LEMAITRE (Frédérick), comédien.
LEMERCIER, auteur dramatique.
LE MÉTHEYER, ex-directeur de l'Odéon.
LEMIERRE, auteur dramatique.
LEMONTEY, académicien et censeur.
LEON HALÉVY, auteur dramatique et ex-secrétaire général de l'Odéon.
LEPEINTRE, comédien.

LEPEINTRE, jeune, comédien.
LEPEINTRE (Mme), actrice des Variétés.
LE ROY, directeur des Variétés.
LEVERD (Émilie), comédienne du Théâtre-Français.
LILLIÉ (Mlle), actrice du théâtre de Versailles.
LOCKROY, comédien et auteur dramatique.
LONGCHAMPS, auteur dramatique.
LORIQUET (le Père), jésuite.
LOUIS XI.
LOUIS XIV.
LOUIS XV.
LOUIS XVI.
LOUIS XVIII.
LOUIS-PHILIPPE.
LOUISA, actrice des Variétés.

MABILLE, entrepreneur d'un bal.
MAGNE-SAINT-AUBIN, auteur et comédien.
MALAGA (Mlle) danseuse de corde.
MANDART, dit Bobèche, paradiste.
MARIA, actrice des Variétés.
MARTAINVILLE, auteur dramatique.
MARTELLY, auteur et comédien.
MARTIGNAC, ministre et vaudevilliste.
MARTIN, chanteur.
MARTIN, dompteur d'animaux.
MARTINET, marchand de caricatures.
MARS (Mme), comédienne.
MARS (Mlle).
MARS (Georgina), comédienne du Théâtre-Français.

MAYEUR, auteur et comédien.
MAYEUR (Mlle), comédienne.
MÉHUL, compositeur.
MELLINET, chansonnier.
MENGOZZI, compositeur.
MENGOZZI (Mme), comédienne.
MERLE, vaudevilliste.
MÉVIL, vaudevilliste.
MICHOT, comédien du Théâtre-Français.
MICHU, acteur de l'Opéra-Comique.
MILON, maître de ballets.
MINET, dit Rosambeau, comédien.
MINET, Paul, comédien.
MINET (Mme), ouvreuse de loges.
MINETTE, actrice du Vaudeville et vaudevilliste.
MIRA-BRUNET, comédien, ex-directeur des Variétés.
MICHELOT, comédien du Théâtre-Français.
MOESSARD, comédien.
MOLÉ, comédien du Théâtre-Français.
MOLIÈRE.
MONNIER (Henri), auteur de proverbes.
MONPOU, compositeur.
MONROSE, comédien des Variétés et du Théâtre-Français.
MONTANSIER (Mlle), directrice de spectacle.
MONVEL, comédien du Théâtre-Français.
MONVEL, fils, secrétaire de l'archi-chancellier.
MOREAU, vaudevilliste.
MOREAU, arlequin.
MOREL, auteur d'opéras.
MOUCHONNET (Mme), ouvreuse de loges.

NAPOLÉON.
NICOLET, directeur de spectacle.
NICOLET (Mme), actrice du théâtre des Grands-Danseurs du Roi.
NICOLO, compositeur.
NODIER (Charles, académicien.
NOGARET Félix), censeur.

ODRY, comédien des Variétés.
OFFIGÈS, ex-directeur des Variétés.
ORLÉANS le duc d'.
OTRANTE le duc d'.

PAIN, vaudevilliste.
PALAR (Mlle), actrice de l'Opéra-Comique.
PASTA (Mme), cantatrice.
PATRAT, auteur dramatique.
PAUL, comédien du théâtre du Gymnase.
PAUL MINET, comédien.
PAULINE, comédienne du théâtre des Variétés.
PAWLET (le chevalier).
PÉGET, machiniste des Variétés.
PÉRIN (René), auteur dramatique.
PERLET, comédien.
PERRAULT, auteur des Contes de fées.
PERRIN, comédien.
PERRIN (Mme), comédienne.
PÉTRONE, auteur latin.
PICARD, auteur comique.
PIGAULT-LEBRUN, auteur dramatique et romancier.

Piis, auteur dramatique et chansonnier.
Piron.
Philippe Roustan, comédien.
Planard, auteur dramatique.
Plancher-Valcourt, directeur de spectacle, auteur et acteur.
Plantade, compositeur.
Poirson (Delestre), ex-directeur du Gymnase et vaudevilliste.
Pompadour (Mme de).
Pompée, comédien.
Poncheux, ustensilier à l'Opéra.
Porte, chef du bureau des passeports.
Potier, comédien.
Potier (Mlle), comédienne.
Pradon, auteur tragique.
Préville, comédien du Théâtre-Français.
Prin, agent dramatique.
Provost, comédien.

Quesney (Mme), comédienne de société.

Racine.
Radet, vaudevilliste.
Raguenaud (Armand), auteur d'almanachs.
Ravel, comédien.
Ravel, danseur de corde.
Raynouard, auteur tragique et académicien.
Regnault de Saint-Jean-d'Angely.
Regnault (Mlle), cantatrice.

RETZ (le cardinal de).
RIBIÉ, comédien.
ROBERT, comédien.
ROBILLARD, commissaire de police.
ROME (le roi de).
RONDEL, auteur de la pièce sans A.
ROQUEPLAN (Nestor), directeur du théâtre des Variétés.
ROSAMBEAU (Minet dit), comédien.
ROSTOPCHIN (le comte de), gouverneur de Moscou.
ROUGEMONT, auteur dramatique.
ROUSSEAU (J.-J.).
ROUSSEAU, paillasse.
ROUSTAN (Philippe), comédien.

SACKEN (le comte).
SADE (le marquis de).
SAINT-AUBIN (Mme), comédienne du théâtre de l'Opéra-Comique.
SAINT-AUBIN (Alexandrine), comédienne du théâtre de l'Opéra-Comique.
SAINT-CYR (de), auteur dramatique.
SAINTE-ANGÉLIQUE (sœur), religieuse des Ursulines de Rouen.
SAINT-ESTÈVE (Auguste), acteur et prêtre de l'Église française.
SAINT-GEORGES, auteur dramatique.
SAINT-JULIEN, faux-monnayeur.
SAINT-MARCELLIN, auteur dramatique.
SAINVAL (Mlle), tragédienne.
SAINT-V... Mlle), danseuse de l'Opéra.

SALLE, directeur du théâtre des Associés.
SAQUI (Mme), danseuse de corde.
SAUTON, claqueur.
SCARRON.
SCIO (Mme), cantatrice.
SCRIBE, auteur dramatique et académicien.
SÉGUR (le comte de), auteur dramatique.
SÉGUR (le vicomte de), auteur dramatique.
SÉRAPHIN, directeur des Ombres Chinoises.
SERVIÈRES, vaudevilliste.
SÉVESTE, comédien.
SEWRIN, auteur dramatique.
SHAKSPEARE, auteur anglais.
SIMON, compositeur et ex-directeur des Variétés.
SIMON (Henri), vaudevilliste.
SOLEINNE (de), bibliophile.
SOLIÉ, compositeur.
SOULIÉ, journaliste.
SOULIÉ (Frédéric), romancier.
STOCKLEIT, comédien.
STOLTZ (Mme), cantatrice.

TALLEYRAND (le prince de).
TALMA.
TALMA (Mme), comédienne.
TALON, comédien.
TCHITCHAGOFF, amiral russe.
THÉAULON, auteur dramatique.
THÉMET, grimacier et ventriloque.
THIERS, écrivain politique et ex-ministre.

TIERCELIN, comédien des Variétés.
TORTICOLIS, saltimbanque.
TORTONI, glacier.
TOUCHARD, maître du café des Comédiens.
TOUSEZ (Alcide), acteur du Palais-Royal.
TRIAL, comédien de l'Opéra-Comique.
TRIAL (Mme), comédienne.
TURENNE.

URBISTONDOS (Mlle), Espagnole enfermée à Charenton.

VADÉ, auteur grivois
VADÉ (Mlle), comédienne. (Voyez Jolibois.)
VANHOVE (Ernest), comédien.
VALCOURT (Plancher), directeur des Délassemens, auteur et acteur.
VAPEROT, maître d'école.
VARIN, vaudevilliste.
VAUTRIN (Mme), comédienne des Variétés.
VAUXDORÉ, comédien des Variétés.
VÉFOUR, restaurateur.
VERNET (Carle), peintre.
VERNET, comédien des Variétés.
VESTRIS, danseur de l'Opéra.
VILLEVIEILLE (le marquis de), commensal de Cambacérès.
VOLNAIS (Mlle), comédienne du Théâtre-Français.
VOLTAIRE.
VOLANGE père, comédien.
VOLANGE fils, comédien.

WEBER, compositeur.

XIMENÈS (le marquis de), auteur dramatique.

ZAMOSKI, prince polonais ou bottier.
ZÉMIRE (Mlle), comédienne ambulante.

FIN DE LA TABLE DES NOMS.

« Pourquoi n'écrirais-je pas mes Mémoires?
» ma blanchisseuse écrit bien les siens! »

INTRODUCTION.

J'aurais pu tirer mon épigraphe de quelque auteur ancien, grec, latin, espagnol, allemand, anglais, chinois ou malabare; car je possède également toutes ces langues, et je ne puis pas dire que je sache l'une mieux que l'autre : mais *je suis Française, mon pays avant tout.*

J'ai composé moi-même mon épigraphe : un

auteur se décèle dans un seul mot; une phrase suffit pour le faire connaître; celle-ci fera voir que j'ai une blanchisseuse, ce qui n'est pas indifférent à mon amour-propre.

On s'étonnera peut-être que je me fasse aujourd'hui femme de lettres, et que je me livre toute vivante à la publicité de la presse. Suis-je donc la seule? Notre siècle produit beaucoup d'auteurs du sexe féminin. Je n'ai pas besoin de les nommer; ils sont assez connus, et sont même célèbres à plus d'un titre. On voit leurs noms à la tête des romans et à la queue des feuilletons.

Je crois que je ne déshonorerai pas leur illustre compagnie. D'abord, et sans que cela paraisse, je suis plus instruite qu'on ne le pense généralement. A part mes rôles, j'ai

énormément lu, prodigieusement retenu, et, de plus, j'ai beaucoup vu.

Je suis née avec cet esprit observateur nécessaire au comédien des deux sexes, pour traduire sur la scène les ridicules qu'il rencontre dans le monde.

En étudiant les hommes, car je les ai beaucoup étudiés, il m'était impossible de ne pas faire des observations philosophiques, qui ont orné mon esprit et élevé mon caractère.

On ne peut pas être bon comédien si l'on n'est pas un peu philosophe, de même que tout philosophe est un peu comédien.

Aussi je sèmerai mes Mémoires de pensées qui seront bien les miennes; je ne ferai pas comme cet auteur dont parle M. de Châteaubriand, qu'il trouva écrivant, et à qui il de-

manda ce qu'il faisait : *Je fais,* lui répondit ce monsieur, *des pensées de Larochefoucauld.*

Pour m'autoriser à publier mes Mémoires, je ne citerai pas toutes les personnes qui ont écrit les leurs ; cela ferait un volume plus gros que les miens. Mais je ne puis me dispenser de parler des fameux *Mémoires du cardinal de Retz,* sur lesquels j'ai fait des remarques que je me propose de mettre au jour dans un de mes chapitres littéraires.

Voltaire a dit quelque part, car je vous prie de croire que j'ai lu Voltaire, il a dit que c'était dans ces Mémoires que l'on pouvait apprendre à connaître les hommes. J'espère que dans les miens on apprendra à connaître les hommes et les femmes.

Plusieurs femmes ont aussi écrit leurs Mé-

moires, et des actrices nous ont donné les leurs. Nous avons ceux de mademoiselle Dumesnil et ceux de mademoiselle Clairon, célèbres actrices de la Comédie-Française. Ils sont remplis d'excellentes observations sur l'art dramatique. Quoique je n'aie pas *développé mes talens* sur une scène aussi élevée, je n'en donnerai pas moins mes idées sur l'art que j'exerce, et que j'ai toujours cultivé avec passion.

Dans ma longue carrière dramatique, j'ai frayé avec les sommités de l'art. J'ai eu le bonheur de me rencontrer avec Talma, Lafon, Elleviou, Martin, Vestris, Beaupré, Gardel, Brunet, Potier, Perlet, Michelot, Cartigny, Monrose, Tiercelin, Vernet, Odry, Joly, Arnal, Frédérick Lemaître et même avec

M. Debureau. J'ai connu mesdames Duchesnois, Saint-Aubin, Georges, Gavaudan, Émilie Leverd, Baroyer, Branchu, Montansier, Belmont, Bigottini et l'inimitable Mars.

J'en ai connu encore beaucoup d'autres, dont les noms se trouveront dans mes chapitres, avec les anecdotes piquantes qui les concernent. Car on aime assez les anecdotes, et je ne me ferai pas faute de raconter toutes celles que j'ai recueillies, et dont j'ai amassé un assez bon répertoire.

Mes relations sociales ne se sont pas bornées aux artistes et aux personnes de ma profession. Ayant eu souvent l'honneur de jouer la comédie devant des souverains et des personnages éminens, non seulement sur les théâtres publics, mais aussi dans les fêtes

qu'ils donnaient en particulier, j'ai eu l'occasion de causer, je dirai presque familièrement, avec des têtes couronnées, et avec d'autres qui, sans l'être, n'en étaient pas moins de bonnes têtes.

J'ai joué la comédie devant l'empereur Napoléon, devant Louis XVIII, devant Charles X, et malheureusement devant tous les souverains alliés que l'invasion avait amenés en France. J'ai causé longuement avec le fameux Rostopchin, qui, après avoir brûlé Moskou, brûlait chez nous pour... Je vous raconterai cela plus tard.

J'ai eu des conférences très aimables avec le célèbre Talleyrand, qui était boiteux (c'est peut-être à cause de cela qu'on a dit qu'il n'avait jamais marché droit), et qui faisait des papillotes aux jolies femmes avec des billets

de mille francs, genre de frisure que j'adopterais volontiers.

Et des gens de lettres! en ai-je connus! D'abord, Barré, Radet et Desfontaines, les trois pères du vaudeville, qui avaient de l'esprit comme quatre. — Le comte de Ségur, ce spirituel gentilhomme qui répondait à Martin le chanteur, en le voyant s'emporter contre lui pendant une répétition : « Monsieur Martin, vous oubliez que tous les hommes sont égaux depuis la révolution! » — J'ai connu aussi Pain et Bouilly, dont les noms sont encore dans toutes les bouches. — Martignac, si gai dans les coulisses, si triste dans le cabinet du ministre. — Pixérécourt, le fameux mélodramaturge. — Martainville, l'auteur du *Pied de Mouton*. — Dorvigny, le créateur de *Jocrisse*. — Aude, l'inventeur de

Cadet Roussel. — Sewrin, Désaugiers, Charles Nodier, Dumersan, Brazier, Francis, Chazet, M. de Lamennais et *tutti quanti*.

Et des musiciens! Grétry, Dalayrac, Nicolo, Gaveaux, Solié, Cherubini et M. Gilbert, notre ancien chef d'orchestre, qui avait eu l'honneur de conduire celui de M. de Voltaire, à Ferney.

MM. les auteurs défileront sous ma plume, depuis ceux qui avaient de l'esprit, du talent, du style, du comique, etc., jusqu'à ceux qui, à ce qu'on disait, n'étaient pas ferrés sur l'orthographe. Du reste, l'orthographe n'est pas très nécessaire pour faire des pièces de théâtre, car le public ne la voit pas.

Me voilà donc Bas-Bleu!

Je parie qu'il y a *pas mal* de mes lecteurs

qui ne savent pas l'étymologie de cette expression. Pour leur donner un échantillon de mon érudition, je vais leur *expliquer l'apologue* que l'on m'a traduit d'une Revue anglaise.

Vers 1814 ou 1815, vivait en Angleterre une femme aimable, spirituelle et passionnée. On ne peut guère avoir de l'esprit et de l'amabilité sans les assaisonner de passion. Cette lady parlait toutes les langues, jouait de tous les instrumens, faisait des vers et de la prose; elle adorait les arts et la littérature.

A la même époque florissait lord Byron, que les Anglais, par ignorance de la langue (comme le dit fort bien Arnal), appellent *Baïron*.

La lady ne put voir ce grand poète et lire ses œuvres sans éprouver un sentiment d'enthousiasme, qui se changea bientôt en amour.

Lord Byron ne se contenta pas d'être heu-

reux ; il eut la fatuité de vouloir que le public fût dans la confidence de son bonheur. Il le fit sonner bien haut, sous ce prétexte frivole qu'on n'est heureux qu'autant que tout le monde sait ou croit que vous l'êtes !

Les hommes sont les mêmes partout, dans la perfide Albion comme dans l'aimable France.

Les femmes, même celles qui ne désirent pas votre bonheur, en sont toujours jalouses. Ce fut un *houra* général de prudes et de coquettes, qui devint encore plus bruyant lorsque le vainqueur eut délaissé sa conquête.

La lady méprisée se vengea avec sa plume : une Italienne ou une Espagnole se serait vengée avec un stylet, et une Française en riant de l'aventure ; mais une Anglaise pense autrement. Celle-ci publia sa vengeance à dix

mille exemplaires, dans un roman où les caractères et les portraits étaient d'une si grande ressemblance que personne ne put s'y tromper. Lord Byron y était accommodé d'une façon très agréable ; et ce qui le vexa le plus, c'est que la lady l'appelait Pied-Bot !

Il voulut se venger à son tour, et se souvint qu'au temps de sa liaison avec son Ariane, la mode des bas de soie d'un bleu d'azur avait été adoptée par toutes les dames de la fashion, et que, par conséquent, sa belle ennemie avait été chaussée de la même manière. Alors il lui infligea le sobriquet de *Blue-Stocking*, qui signifie *bas bleu*, c'est-à-dire *bleu bas*, attendu que les Anglais ont la fallacieuse habitude de placer l'adjectif avant le substantif. De là vient la dénomination qui fut employée depuis cette époque pour désigner toutes les

femmes qui noircissent du papier, et c'est ce qui fait que je suis un *Bas-Bleu,* quoique je porte habituellement des bas blancs.

Et pourquoi s'étonnerait-on qu'il m'ait pris la fantaisie d'écrire? Il a existé, il existe encore des comédiennes bas-bleus. Je possède dans ma collection d'autographes beaucoup de lettres d'actrices tant passées que contemporaines, et je me ferai un plaisir d'enrichir mes Mémoires de ces documens précieux. J'ai, dans un tiroir de mon chiffonnier, toute ma correspondance. Ce sont des perles, des diamans qu'en temps et lieu je ferai briller aux yeux de mes lecteurs.

Et s'il faut des preuves que les actrices ont écrit, et très bien écrit :

Les exemples fameux ne me manqueront pas !

La célèbre et spirituelle Sophie Arnould, qui disait de si jolis mots, en a écrit de plus jolis encore.

Mademoiselle Contat, qui jouait la comédie si spirituellement, écrivait comme elle jouait.

Mademoiselle Bourgoin envoyait des lettres charmantes à Talma, pour le prier de jouer Achille quand elle jouait Iphigénie. On assure qu'elle tourna la tête d'Hamlet et de Manlius. Plus tard, lorsqu'elle fut brouillée avec lui, à l'occasion de sa liaison avec le ministre Chaptal, on fit cette épigramme qui courut, et que me récita dans le temps mademoiselle Emilie Leverd :

On trouve, à ce qu'on dit, du talent à Talma,
J'en ai bien plus que lui depuis que Chaptal m'a...
Donné ces diamans, parure sans pareille,
Qui me fait plus briller que les vers de Corneille.

Une excellente duègne du théâtre du Vaudeville, madame Bras, répondait à toutes les lettres qu'on lui adressait, en *vers libres* (avec ou sans calembourg). C'était une femme extrêmement spirituelle avant sa fugue en Russie, où elle alla jouer la comédie vers 1825. On dit que l'influence du climat refroidit un peu sa verve. Cependant elle adressa une épître en vers à l'empereur Alexandre, et elle m'en envoya une copie que j'ai conservée. On m'a dit qu'il y avait quelques fautes de poésie. J'avoue que je ne suis pas assez poète pour en juger. Je n'écris qu'en prose. Voici ses vers :

Sire, a-t-on pu croire que j'eusse
Assez de talent pour oser,
Devant votre majesté russe,
En comédienne me poser?
Je crains que la température
Ne refroidisse la chaleur

Que je tenais de la nature;
De devenir froide j'ai peur.
Pourtant, je ferai mon possible
Pour être digne des boyards.
Lorsque l'on a le cœur sensible,
La nature supplée à l'art.
Si vous avez de l'indulgence,
Vous plaire me sera bien doux :
Tout mon talent sera pour vous.
Mais vous permettrez bien, je pense,
Et je vous le dis entre nous,
Que mon cœur demeure à la France.

Il paraît que cette épître ne déplut pas à l'empereur de toutes les Russies, car il fit présent à madame Bras d'une très belle tabatière en or, enrichie de brillans, comme il en donne journellement à tout le monde.

Ce cadeau fit le plus grand plaisir à madame Bras, qui prenait beaucoup de tabac, et de plus flatta son amour-propre. Aussi, le lendemain, elle offrait une prise dans sa belle boîte, à tous ses camarades, en leur chantant un cou-

plet de circonstance qu'elle avait improvisé, et qui prouve qu'actrice du Vaudeville, elle aurait pu en être auteur :

Air connu.

J'ai du bon tabac dans la tabatière
Que sa majesté vient de me donner.
Mes vers, quoiqu'assez mal tournés,
Ont prouvé que j'avais bon nez.
Prenez du tabac dans la tabatière
Que sa majesté vient de me donner.

Puisque j'en suis sur les actrices du Vaudeville, je ne puis me dispenser de citer mademoiselle Minette, si drôle, si comique, et qu'on surnommait le Potier-femelle du Vaudeville. Elle a composé de fort jolies petites pièces que le directeur Barré écoutait en faisant sa barbe, et après la lecture desquelles il lui disait : « Ta pièce est reçue. Je suis rasé! »

Ma camarade Cuisot ne faisait pas de pièces, mais elle possédait un style épistolaire fort

agréable, et on m'a assuré que l'archi-chancelier Cambacérès avait d'elle un recueil d'épîtres extrêment piquant.

Mon autre camarade Jenny Verpré, madame Dorval, mademoiselle Doze, madame Doche, font aussi facilement des vers que de la prose.

J'ajouterai que plusieurs actrices écrivent maintenant dans les journaux. Oui, mes chers lecteurs, il y a des actrices journalistes, et je vous réponds qu'elles ne s'égratignent pas quand elles parlent de leurs succès. Si elles se servent de griffes, ce n'est que quand il s'agit de leurs camarades.

Je m'aperçois que je bavarde beaucoup; mais je suis femme. Il faut pourtant que je vous fasse connaître mes intentions; car vous me diriez, comme BILBOQUET à SOSTHÈNE : *Je*

ne les vois pas venir, tes intentions. Les voici.

Je veux vous raconter, avec autant d'esprit que je le pourrai, tout ce que j'ai su et vu pendant ma carrière dramatique, vous faire connaître les hommes et les choses qui ont tourbillonné autour de moi, vous initier aux mystères des coulisses, vous faire part de mes observations littéraires, philosophiques et même politiques, sur les circonstances dans lesquelles j'ai été tantôt actrice, tantôt spectatrice.

C'est une lanterne magique que je vais vous montrer, c'est la pièce curieuse, c'est la grande comédie du monde que vous allez voir.

Avez-vous entendu quelquefois les annonces des saltimbanques à la porte de leurs spectacles forains ?

« Entrez, entrez !...—Prenez vos billets !—
» Prrrrenez vos billets !—On va lever la toile.
» Les bureaux sont ouverts.—Les places sont à
» bon marché.—Pour la commodité de toutes
» les bourses, on ne paie RIEN..... rien en
» entrant.—Seulement, si vous êtes contens,
» vous donnerez en sortant la modique somme
» de cinquante centimes, cinquante centimes,
» pas davantage !—Et si vous n'êtes pas satis-
» faits, vous ne donnerez que dix sous.—
» *Zing, zing ! boum, boum !* Allez la musique !
» allez la grosse caisse ! »

C'est ainsi que se fait le BONIMENT.

Boniment, terme qui n'est pas, dit-on, dans le Dictionnaire de l'Académie, et qui, en revanche, ne se trouve dans aucun autre.

Mais si le mot ne se rencontre nulle part,

la chose se trouve partout. C'est l'annonce, c'est la réclame, c'est le puff, qui s'écrit ainsi et se prononce *pouff!* expression que nous avons importée de l'Angleterre, et qui signifie dans sa langue, charlatanerie.

Le puff s'est nationalisé dans notre belle France : il règne dans la politique, dans la littérature, dans les finances, dans les affaires, dans le commerce, dans la société, dans tout!

Le puff est le dieu du siècle, il ne trouve pas d'athées, et ceux qui ne croient à rien se font un plaisir et un devoir de croire au puff, au charlatanisme.

Ce mot de charlatanisme me rappelle ce que nous raconta, un matin, Cazot qui venait à la répétition, en sortant de déjeûner au café des Variétés. Il s'était plaint à M. Dehodencq,

maître de l'établissement, qu'on donnait chez lui des morceaux de sucre prodigieusement petits, tandis que dans les autres cafés on en donnait de prodigieusement gros.

« Mon cher monsieur Cazot, avait répondu » le limonadier modèle, je pourrais faire aussi » bien qu'eux ; mais je ne donne pas dans ce charlatanisme-là. »

Chacun entend le charlatanisme à sa manière.

Moi, ce n'est pas un puff que je vous annonce. Je dirai, comme au tribunal, la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Cette belle vérité qui se rencontre si rarement dans les écrits, fera l'ornement des miens.

Cependant, si l'on s'attend à de la gaîté, à des facéties, à des aventures bouffonnes et

burlesques, que l'on ne croie pas qu'il n'y aura pas autre chose dans mes Mémoires.

Je suis comédienne, mais je suis femme; si je suis gaie sur le théâtre, je ne le suis pas toujours chez moi.

Si l'on croit que ceux qui font rire les autres rient toujours eux-mêmes, on se trompe.

D'abord on ne peut exercer avec succès aucun art, on ne peut arriver à un certain degré de talent sans être sensible, et je le suis, moi.

C'est mon défaut, c'est celui dont je n'ai jamais pu me corriger, dont je ne me corrigerai jamais.

J'entends plus d'un lecteur malin dire qu'il n'a jamais douté que je fusse très sensible; mais ce n'est pas comme il le pense que je le suis.

Cette Flore qui paraît sur la scène, gaie, insouciante, facétieuse, elle n'a jamais pu voir un malheureux sans le plaindre, mieux que cela, sans le secourir ; et comme il n'est pas défendu de dire le bien qu'on a fait, j'aurai plus d'une fois l'occasion de prouver que j'ai fait beaucoup d'ingrats. C'est ce que je raconterai dans mon chapitre : *de l'Ingratitude des hommes*. S'il y en a qui s'y reconnaissent, tant pis pour eux. La seule chose que je puisse leur promettre, c'est de ne pas les nommer.

Oui, une pauvre comédienne a quelquefois été généreuse. — Pourquoi pas ? — On se barbouille, on se met du rouge, du blanc, on se peint les sourcils, on se déguise de toutes les manières, mais il y a toujours un cœur là-dessous.

J'ai dit en riant que j'avais étudié les hommes, je le répète sérieusement, et cela m'a souvent rendue triste, mais triste à pleurer!

Vous tous qui venez voir nos grimaces, vous ne savez pas ce qu'elles nous coûtent souvent. Qu'est-ce que cela vous fait, pourvu que l'on vous fasse rire pour votre argent?

J'ai connu beaucoup de comédiens fort tristes, et c'étaient ceux qui jouaient les rôles les plus gais.

Parmi mes camarades, celui que je citerai le premier, c'est Potier.

Potier, cet excellent comique, dont la physionomie seule excitait le fou-rire, dont tous les gestes étaient bouffons, dont les inflexions de voix étaient si originales, non seulement il était triste, mais il était souffrant.

Affligé de douleurs rhumatismales et nerveuses, je le voyais quelquefois se tordre dans la coulisse ; il se frottait un bras et jetait un cri de douleur. Arrivait sa réplique, il se redressait, prenait un air riant, entrait en scène, oubliait sa souffrance, excitait l'hilarité de toute la salle, et rentrait dans sa loge pour se couvrir de flanelle, et chez lui pour reprendre son train d'homme souffrant.

Tiercelin, le comédien de la caricature, de la farce excentrique, était d'un caractère humoriste et morose. Quand il avait désopilé la rate des spectateurs dans Malassis du *Coin de Rue*, ou dans le savetier de *Préville et Taconnet*, et que la toile était baissée, sa figure bouffonne reprenait une teinte maussade, et il rentrait chez lui pour se coucher, souvent sans dire bonsoir à sa femme.

Tiercelin était désolé lorsque, dans une promenade, dans un endroit public, il était reconnu.

Un jour, il entre chez un traiteur, se met dans un coin, à une table, et demande son potage.

Il y dans le monde beaucoup de gens qui aiment à voir de près les acteurs, et à les retrouver à la ville.

Un monsieur reconnaît Tiercelin, s'approche de sa table et lui demande la permission de se placer vis-à-vis de lui.—Vous en êtes le maître, lui dit Tiercelin. Il se lève, va au comptoir, paie son potage et s'en va.

Ceci n'est pas, si vous voulez, de la tristesse, c'est de la misanthropie ; mais ce n'est pas de la gaîté.

Et mon nouveau camarade, Bouffé, si amusant dans le *Bouffon du Prince*, dans le *Père Turlututu*, dans le Rigaudin bossu de la *Maison en Loterie*, croit-on que ce soit à la ville un farceur? Non, c'est un observateur, un homme qui pense, qui étudie. Il n'y a qu'à voir sa physionomie mélancolique, pour comprendre tout ce qu'il lui faut d'art pour composer ses traits et animer son masque d'une gaîté si communicative.

Il est vrai que Bouffé ne se borne pas aux rôles purement comiques, et que ce grand comédien s'est souvent élevé à la hauteur du drame le plus pathétique. Il fait frémir dans la *Fille de l'Avare*, pleurer dans *Pauvre Jacques*, et rire et pleurer à la fois dans sa charmante création du *Gamin de Paris*.

Je pourrais citer bien d'autres acteurs, ainsi que des auteurs comiques, qui ne sont gais que dans l'exercice de leur art.

Sans faire la savante, je puis bien rappeler que Molière, à la fois auteur et acteur, était profondément mélancolique, comme tous les observateurs des folies, des ridicules et des travers des hommes.

Je pourrais vous conter une anecdote qui est, sans doute, sue de beaucoup de gens, et surtout des amateurs du théâtre, mais qui n'est pas connue de tout le monde : c'est celle de Carlin, l'excellent arlequin de la Comédie-Italienne, aussi instruit, aussi spirituel qu'il était amusant, et ce n'est pas peu dire. C'est de feu Patrat que je tiens cette petite histoire.

Carlin était consumé de mélancolie ; il va

consulter un médecin qui ne le connaissait pas, et qui lui dit : Il faut vous distraire, aller à la comédie, aller voir Carlin. — S'il n'y a pour moi que ce remède, dit le consultant, je ne puis pas guérir. — Pourquoi ? — Il m'est impossible d'aller voir jouer la comédie à Carlin.—Vous ne l'aimez donc pas? — Si fait, je l'aime beaucoup; je l'aime comme moi-même. —Pourquoi donc n'iriez-vous pas le voir?— C'est que c'est moi qui suis Carlin.

Cette histoire a quelquefois été la mienne. Quand quelqu'un me disait : Mon Dieu, Flore, que vous nous avez fait rire hier! — Je répondais :— J'aurais voulu être dans la salle.

Mais voilà plus de sérieux que je n'aurais dû en mettre. Ne croyez pas, chers lecteurs, que je m'amuserai à vous ennuyer de mes cha-

grins, pourtant il faudra bien que je vous en conte quelques uns.

Il n'y a pas de roses sans épines, et les malins disent que c'est cela qui leur donne du piquant.

Pour le style de mes Mémoires, je préviens mes lecteurs qu'ils ne doivent pas s'attendre à ce sublime qu'on admire beaucoup et qu'on ne comprend guère. On y trouvera sans doute des négligences ; je ne suis pas académicienne. —Ce n'est pas que MM. de l'Académie ne s'en permettent quelquefois. Il y en a parmi eux qui écrivent d'une manière assez cocasse. Mais comme ce sont eux qui sont les despotes de la langue, et qui composent le Dictionnaire, ils s'arrangent de manière à ce que leurs fautes deviennent des règles, ce qui fait souvent que

les règles passent pour des fautes, comme le disait Charles Nodier, dans les coulisses des Variétés, où il venait souvent.

D'ailleurs, la négligence du style est quelquefois une coquetterie. Le style d'une femme est de son sexe, et on aime à avoir le droit de se faire voir en négligé.

Si par hasard il m'échappait une faute un peu trop forte, à quoi donc servirait l'excellent correcteur de l'imprimerie, s'il ne la corrigeait pas? Mais, mon Dieu! je bavarde, je bavarde... J'aime tant à causer avec le public!

On trouvera peut-être mon discours préliminaire bien long. J'aurais pu le faire bien plus long encore.

C'est le secret des écrivains qui font dix vo-

lunes avec des mots, et qui ne feraient pas une page s'il y fallait une idée.

Je m'arrête.

Mon premier chapitre sera de l'histoire, et de l'histoire palpitante. Je raconterai ma vie, je ferai mon portrait.

—Votre portrait? me dira en riant quelque sournois; et comment ferez-vous lorsque vous en serez à certains détails, à certaines particularités?...— Halte-là! monsieur l'indiscret. Je vous répondrai ce que répondit à la même question une femme d'esprit, dont je ne me rappelle pas le nom, et qui publiait aussi ses Mémoires : *Je ne me peindrai qu'en buste*.

CHAPITRE PREMIER.

Ma naissance. — Ma vocation pour le théâtre. — Les trois actrices en faveur.—Mon début dans un rôle de mademoiselle Mars. — La jeunesse de Brunet. — Talma à l'école.—Manlius et Jocrisse en pénitence. — Pluie de calembourgs chez le préfet de police.

Chacun naît comme il peut, et non pas comme il veut. Naissance, noblesse, ce sont des jeux du hasard. L'un naît dans un palais, l'autre dans une chaumière; celui-ci dans la rue Royale, celui-là dans la rue du Grand-Hurleur.

Si le ciel l'avait voulu, je serais née princesse; je suis née comédienne; je suis venue au monde, pour ainsi dire, sur le théâtre.

Mon père et ma mère étaient attachés au théâtre Montansier, *Palais-Égalité;* c'était ainsi qu'on nommait alors le Palais-Royal. Une nouvelle direction venait d'en faire l'ouverture, sous le titre de Montansier-Variétés. C'était sous le Directoire, et, de même que la république française, notre théâtre avait cinq directeurs : les citoyens César, Amiel et Crétu, anciens acteurs, qui continuèrent à jouer la comédie, et Simon et Foignet, anciens musiciens, qui continuèrent de faire de la musique. Ces messieurs, ou ces citoyens, comme on s'appelait alors, cumulaient : le règne des cumulards a toujours existé.

Il arriva que ma mère fut surprise par le besoin impérieux de me donner le jour pendant qu'elle était dans la coulisse : on n'eut que le temps de la conduire chez elle. Un moment plus tard, je naissais sur le théâtre, pendant la représentation d'une pièce du citoyen Dorvo, intitulée : *Je cherche mon père.*

Heureusement pour moi que je n'avais pas besoin de chercher le mien. Cet excellent époux ne quittait pas ma mère ; il me reçut dans ses bras, et m'arrosa de ces larmes paternelles que la joie seule fait couler : *premier baptême de la nature, donné par la tendresse des parens,* comme a dit M. Ribié dans sa pantomime de l'*Enfant du bonheur.*

On m'a assuré que j'étais en naissant blanche comme du lait, fraîche comme une

pêche, blonde comme un chérubin : j'aime à le croire. C'est ce qui fit que l'on me donna le nom de Flore, d'autant que j'étais venue au monde avec le printemps. A l'âge de quinze ans, je me suis souvent regardée dans une glace, et j'ai cru m'apercevoir que je n'avais pas démenti les promesses de ma naissance.

Je passerai rapidement sur ces années insignifiantes, pendant lesquelles les petites filles font toutes à peu près la même chose : jouer à la poupée, apprendre à lire et à écrire, à travailler à l'aiguille ; mais ma mère m'amenait tous les jours au théâtre ; je passais toutes mes soirées dans les coulisses, ou dans les loges des actrices, qui me caressaient et me donnaient des bonbons : j'aimais déjà les douceurs.

Les messieurs me regardaient beaucoup et me caressaient aussi... Ils me trouvaient jolie, cela flattait singulièrement mon petit amour-propre; car on dit que la coquetterie est le premier sentiment des femmes : mais ma mère me donnait de très bons principes, entre autres celui de me méfier des hommes. En m'apprenant à lire dans les *Contes des Fées* de Perrault, elle m'expliquait avec infiniment de soin la morale du *Petit Chaperon rouge* et de la *Barbe bleue*. — Merci, ma mère !... — j'en profiterai plus tard.

Cependant, il m'était impossible, en voyant tous les jours les actrices bien parées, bien applaudies, de ne pas désirer de briller à mon tour comme elles. Je les entendais réciter leurs rôles, chanter des couplets; je retenais tout ce qu'elles chantaient, et je le répétais

avec les gestes en rentrant à la maison.

A cette époque, il y avait au théâtre des Variétés-Montansier trois actrices qui jouissaient avec justice de la faveur du public. La première se nommait Caroline : sans savoir la musique, elle chantait comme un rossignol : il n'est pas possible d'avoir un gosier plus flexible. Lorsque Caroline jouait avec Brunet, la salle était comble. Ce fut, autant que je puis m'en souvenir, M. le vicomte de Ségur qui fit pour ces deux acteurs aimés une petite pièce, intitulée : *Brunet et Caroline*. C'était un très joli opéra comique, fort spirituel, comme tout ce que faisait cet auteur ; la musique était de Mengozzi. Paroles, musique, acteurs, tout contribua au succès.

Caroline était ravissante dans tous ses rô-

les, elle le fut surtout dans l'opéra du *Diable couleur de rose*, dont la musique était de Gaveaux.

Auprès de la jolie actrice travestie en petit diable, Bosquier-Gavaudan, le neveu du compositeur, jouait à ravir un rôle de Normand.

Caroline ne brilla pas long-temps ; elle mourut en 1807, et laissa un fils qui a suivi sa carrière ; c'est Paul, qui fut d'abord mon camarade aux Variétés, et qui s'est fait ensuite une belle réputation au Gymnase, dans les rôles d'amoureux.

La seconde actrice en faveur était madame Mengozzi, femme du compositeur ; plus musicienne que Caroline, elle ne chantait cependant pas aussi bien qu'elle.

Madame Mengozzi était charmante dans la

Prisonnière, petit opéra où elle jouait un rôle travesti, et dans le rôle de l'Allemande de *Il ne faut pas condamner sans entendre*.

A l'époque où le théâtre de mademoiselle Montansier n'était encore que celui des Petits-Comédiens de M. le comte de Beaujolais, et que les rôles étaient joués par des enfans, madame Mengozzi, qu'on appelait alors la jolie Sara, avait eu un succès prodigieux dans le rôle de la *Belle Esclave*. Elle parlait toujours de ce rôle, et de l'effet qu'elle y avait produit à l'âge de douze ans. Lorsque je l'entendais, je brûlais d'impatience d'avoir douze ans, pour jouer la comédie et briller dans la *Belle Esclave*.

Madame Mengozzi, dont j'ai été depuis la camarade, est encore existante et ne connaît

aucune des infirmités de la vieillesse ; elle va souvent au Vaudeville, va voir sa fille, madame Guillemin, la première duègne des théâtres de Paris, depuis que nous avons perdu mademoiselle Julienne, du Gymnase.

J'arrive à la troisième actrice en faveur. Celle-ci n'était pas jolie, mais elle était séduisante par le talent ; madame Baroyer jouait les rôles marqués et les caractères, en femme qui connaissait toutes les ressources de l'art dramatique. Elle eut la bonté de me donner les premières leçons. Nous la retrouverons plus tard, car elle a été une colonne des Variétés pendant quarante ans, et n'est morte qu'à plus de quatre-vingts ans.

Maintenant il faut que je vous parle un peu de celui de mes camarades qui a fait la for-

tune du théâtre des Variétés, de ce héros de la farce, le plus niais de tous les niais qui l'avaient précédé, les Volange, les Beaulieu, les Mayeur, les Baptiste cadet. Le nom de Brunet est devenu européen. On ne disait pas dans le monde : Allons aux Variétés ; on disait : Allons chez Brunet. Lorsqu'en 1815 nos amis les ennemis firent leur entrée dans Paris, ils ne demandèrent pas : Où est le Louvre ? où est le Panthéon ? — Ils demandèrent : Où est le théâtre de Brunet ?

Ce fut Brunet qui me fit débuter. Je ne pouvais pas rencontrer un meilleur guide. Personne n'ignore le prodigieux succès que Brunet obtenait dans le *Désespoir de Jocrisse*, parade de Dorvigny, qui eut plus de cinq cents représentations, ce qui prouve le bon goût du siècle. Mais le rire est une si bonne chose,

qu'on peut bien l'acheter aux dépens d'un peu de bon goût.

Le rôle de Jocrisse avait été créé par Baptiste cadet, et la pièce, jouée par cet excellent bouffon, avait été très applaudie. Cependant, lorsque Brunet eut pris ce rôle, il y fut si naïf, si bête, si comique, que Baptiste cadet le lui abandonna et n'osa plus s'y montrer.

Il y a dans cette pièce le rôle du petit frère de Jocrisse, et c'était mademoiselle Mars, âgée de onze ou douze ans, qui le jouait avec Baptiste cadet. Mademoiselle Mars étant devenue une grande demoiselle, quitta le théâtre Montansier pour entrer dans la troupe du Théâtre-Français. Mademoiselle Contat, qui pressentait les talens de cette charmante actrice, la fit recevoir, et elle joua d'abord

quelques petites ingénues entre autres Fanchette, du *Mariage de Figaro*. On sait que, depuis, mademoiselle Mars a été ravissante dans Suzanne, dans Elmire, dans Célimène, dans tout!

Brunet, qui aimait ma gentillesse et mon espiéglerie, pensa à faire de moi son petit frère, et voilà comment je débutai dans un rôle de mademoiselle Mars, et comment je lui succédai avec agrément... agrément, c'est le mot : demandez à tous les comédiens qui réussissent.

Brunet me fit répéter mon rôle, m'apprit à rire et à pleurer naturellement. Il me chatouillait pour me faire rire, il me pinçait pour me faire pleurer, et me disait : « Vois-tu, mon enfant, tout le secret de la comédie, c'est le

naturel. Pourquoi suis-je si bête en scène ? C'est que je m'identifie avec les bêtises qu'on me fait dire, et que je ne m'amuse pas à y chercher de l'esprit.

» Avec moi, ma petite Flore, tu feras plus de progrès que si l'on t'avait mise au Conservatoire. On fait là de très jolis et de très habiles perroquets. Ils récitent très bien tout ce qu'on leur a appris ; mais, quand il faut qu'ils parlent d'eux-mêmes, ce sont des linotes et des serins.

» Je ne dis pas que les leçons ne soient pas bonnes à quelque chose. On apprend à parler correctement, à marcher sur la scène ; cela donne du métier, de l'aplomb, mais non pas du talent.

» Je n'ai jamais été au Conservatoire, moi ;

il n'était pas inventé de mon temps. J'ai pris la comédie par goût, par passion. Un de ces jours, je te conterai comment j'ai commencé la carrière du théâtre. »

J'écoutais toutes les paroles de Brunet, je les gravais dans ma mémoire, je retenais tous ses conseils, et je les suivais de mon mieux. J'étais bien curieuse de lui entendre raconter son histoire. Ce ne fut que quelque temps après que ma curiosité fut satisfaite. Un jour de relâche, il m'invita à dîner avec plusieurs jeunes comédiens de notre troupe; après le café, nous passâmes dans le jardin de la jolie maison qu'il possédait rue Rochechouart, nous fîmes cercle autour de lui, sous un bosquet de lilas, et il nous raconta ce que je vais vous dire aussi fidèlement que ma mémoire peut me le rappeler :

« Je suis né en 1766 ; mon nom de famille est Mira. Mon père tenait un bureau de loterie près de la rue Mauconseil, où était le théâtre de la Comédie-Italienne, dans l'emplacement occupé aujourd'hui par la halle aux Cuirs. Dès l'âge de neuf ou dix ans, j'eus la facilité d'entrer à ce spectacle, parce que la buraliste venait chez nous changer de la monnaie. Ce fut là que je pris le goût de la comédie, en voyant jouer le célèbre Carlin, acteur inimitable, d'un comique, d'un naturel dont je ne peux pas vous donner une idée. Sous son masque d'arlequin, il avait plus de physionomie que n'en ont beaucoup d'acteurs qui jouent à visage découvert. Le célèbre Garrick disait de lui : « Le dos de Carlin joue la comédie ! »

» Le rôle de Pantalon était joué par Colalto,

et celui de Scapin par Camérani (1). Ces trois acteurs jouaient le genre italien, qui était très amusant, et ils alternaient avec les acteurs de l'Opéra-Comique, parmi lesquels on remarquait Clairval, Laruette, Trial, Michu, mesdames Laruette, Trial et la charmante Colombe.

» De tous ces acteurs, celui que je préférais et que je ne pouvais me lasser d'admirer, c'était Carlin. Je dois peut-être au bonheur que j'ai eu de le voir souvent, quelques unes des qualités qui m'ont fait réussir au théâtre.

» Le fils d'un dentiste qui demeurait dans notre voisinage se rencontrait souvent avec

(1) J'aurai plus tard à vous conter des traits curieux de cet acteur qui a eu une grande réputation de gastronome, et qui a inventé le fameux potage à la Camérani. Il a été longtemps semainier perpétuel de l'Opéra-Comique.

moi au spectacle, ce qui nous fit lier amitié ensemble; il avait aussi ses entrées, parce que son oncle soignait les dents de toute la troupe de la Comédie-Italienne : c'était Talma, qui est devenu si célèbre. Son père était en Angleterre, et son oncle, qui exerçait la même profession que lui, s'était chargé de l'éducation de Talma, que l'on destinait à être dentiste. Nous nous étions déjà connus à l'école, chez M. Vaperot, cul-de-sac de la Bouteille, rue Comtesse d'Artois.

» Ce monsieur Vaperot était un drôle d'original, un vrai pédant de bas étage, dont la tournure était si grotesque que je l'ai pris pour modèle dans mon rôle de *Cadet Roussel, maître d'école à Chaillot.*

» Il avait toujours la férule en main, et dans

sa poche un martinet dont il régalait tous les samedis la moitié des écoliers de sa classe. C'était encore la mode dans ce temps-là.

» Je le vois avec sa perruque à boudins, son nez crochu et son air sévère; il nous faisait tous trembler.

» Nous n'étions pas ses plus mauvais écoliers; mais il nous avait pris en grippe tous les deux : moi, parce que, dans les récréations, je montais sur les tables, et que je répétais les farces de Nicolet et de Mayeur; Talma, parce qu'il se faisait un turban avec son mouchoir, qu'il se drapait avec un vieux rideau d'indienne de la classe, et qu'il déclamait des vers de tragédie.

» M. Vaperot avait le spectacle en horreur. Il disait : « Ces deux bambins-là seront un

jour de mauvais comédiens, ou je me trompe fort. »

» Je crois qu'il s'est trompé.

» Talma, ennuyé de déclamer seul, et me voyant des dispositions à le seconder, me fit apprendre des rôles de confidens.

» Un beau jour que M. Vaperot était absent, je ne sais par quel hasard, et que cependant l'heure de la classe du soir était sonnée, au lieu de nous mettre sur nos bancs et à nos tables, Talma me prend gravement par le bras, me dessine des moustaches avec de l'encre, m'amène au milieu de la salle, et me dit, d'un ton héroïque :

> Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
> Ma fortune va prendre une face nouvelle,

et le reste de la tirade d'Oreste dans *Andromaque*.

» Je me redresse et lui réponds :

J'en rends grâces au ciel qui, m'arrêtant sans cesse...

— » Je t'arrête! moi, s'écrie une voix de tonnerre, et je reçois une affreuse patoche sur ma main élevée qui faisait un beau geste.

» C'était le pédant qui était entré sans que nous le vissions.

— » A genoux tous les deux! nous dit-il. Je vous y prends encore, saltimbanques que vous êtes! Vous apprenez des parades au lieu d'étudier votre rudiment de Tricot. — A genoux, — et le bonnet d'âne!

» Il fallut obéir. On nous mit à genoux au milieu de la classe, avec le grand bonnet de papier gris. Je pleurai; mais Talma, qui avait déjà du Cid dans les veines, regarda fièrement M. Vaperot et lui dit :

Souffrez, au nom des dieux, que la Grèce s'explique.

— » Point d'explication, s'écria le maître d'école en fureur, et il tira de sa poche l'affreux martinet, en disant : — Préparez-vous!

» Talma, toujours à genoux et continuant son rôle d'Oreste, lui répondit, d'une voix effrayante :

Eh bien! fils de l'enfer, ta main est-elle prête?
Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur ta tête?

» Dans ce moment la porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer ma mère avec M. Talma, oncle de mon camarade. Ils venaient nous chercher pour aller à la Comédie-Française, dont on leur avait donné une loge, et il nous virent dans cette position humiliante, aux genoux de notre bourreau, qui agitait son martinet.

» Ma mère, qui ne voulait pas qu'on me

frappât, me prit dans ses bras; M. Talma fit lever son neveu, en demandant ce qu'il avait fait.

» M. Vaperot conta l'histoire à sa manière, en l'exagérant, comme de raison.

» Talma lui donna un démenti, et jura fièrement qu'il ne remettrait plus le pied dans le cul-de-sac de la Bouteille.

» On nous emmena aux Français, où nous vîmes jouer Lekain et Préville. Nous étions enchantés. Je disais à Talma : Comme il est naturel, Préville! et comme il joue avec *art, Lekain!*

» Je faisais déjà des calembourgs.

» Nous ne retournâmes plus chez M. Vaperot. L'oncle de Talma le mit au collége Louis-

le-Grand, où il fut plus heureux, parce qu'on y faisait jouer la tragédie aux écoliers.

» Pour moi, on me mit dans une autre pension, et je continuai d'aller le plus souvent possible à la Comédie-Italienne.

» Mais cela ne me suffisait pas. Dès que j'avais amassé un peu de l'argent qu'on me donnait pour mes menus plaisirs, je courais aux petits spectacles des boulevarts, à ceux de Nicolet et d'Audinot, où il y avait aussi de très bons acteurs. Je voyais jouer là Nicolet et sa femme, Ribié, Mayeur, Talon, qu'on surnommait le Molé du boulevart. J'allais aussi aux Variétés amusantes, où jouaient Beaulieu et Bordier, et au théâtre de l'Écluse, où Volange faisait fureur dans *Janot*.

» Enfin, je ne rêvais que comédie, je vou-

lus la jouer, et, à dix-huit ans, je m'essayai chez Doyen, qui tenait un théâtre de société rue Notre-Dame-de-Nazareth (1).

» Je me trouvai au théâtre de Doyen avec Talma, qui avait les plus grandes dispositions pour la tragédie ; quand à moi, on ne voulut me donner qu'un petit rôle d'amoureux ; je l'acceptai, c'était celui de Valère dans *Crispin rival de son maître* : je dois avouer que je n'y fus pas bon.

» La rage de la comédie me possédait. Des jeunes gens me proposèrent d'aller avec eux courir la province. Je signifiai mes intentions

(1) Les anecdotes ne manqueront pas sur M. Doyen, sur sa perruque à la chérubin et sur son théâtre de société, où il s'est passé des scènes très comiques, surtout dans les tragédies, où il jouait lui-même les pères nobles et les rois. C'est chez Doyen qu'Arnal a débuté, dans le rôle de Mithridate. Je vous promets cette histoire.

à mes parens, qui firent inutilement tous leurs efforts pour m'en détourner; je tins bon. Mon père m'accorda une pension de douze cents francs par an, il exigea seulement que je changeasse de nom; je ne sais pourquoi je pris celui de Brunet, car j'étais blond. Je partis.

» C'était en 1789, au moment où la révolution commençait. Nous allâmes nous établir à Mantes, à douze lieues de Paris. D'abord mes camarades s'emparèrent des plus beaux rôles; j'étais très timide, je n'osais réclamer. On me faisait jouer les annonces, les accessoires; j'y mis le plus grand soin. Quand j'avais à jouer dans une pièce le rôle du notaire qui vient au denouement apporter le contrat, et qui n'a souvent pas deux mots à dire, au lieu de mettre la grande robe noire et la vieille perruque du magasin, je m'habillais comme

si j'avais eu à jouer le rôle le plus important ; j'avais un habit noir, un jabot, des manchettes, des souliers à boucles, et une perruque bien poudrée.

» Remarquez qu'on ne payait pas, et que je n'en mettais pas moins d'exactitude et de zèle à remplir mes devoirs. Je cherchais tous les moyens d'être utile. Je copiais des rôles, je faisais des affiches, que, dans ce temps-là, on n'imprimait pas, et j'allais moi-même les coller à la porte du spectacle, aux coins des rues et sur la place du marché.

»Le premier rôle que l'on me donna où il y avait à parler, fut celui d'un moine, dans le drame du *Comte de Comminges*. Je n'avais que quatre mots à dire : FRÈRE, IL FAUT MOURIR!

»J'eus le bonheur de dire ces mots à la satisfaction générale. On y voyait peut-être déjà percer le comique... Peu à peu, on me confia des rôles plus importans ; mais c'étaient ceux dont personne ne voulait, des petits amoureux, des pères dindons, et quelquefois même des duègnes, quand la nôtre était obligée de jouer une mère noble, attendu que nous n'avions qu'une seule femme dans la troupe pour ce double emploi.

»Je vous dirai que, par économie, je n'avais pas voulu me loger à l'auberge. Je m'étais mis en pension chez d'honnêtes bourgeois de la ville de Mantes, qui me regardèrent bientôt comme leur enfant.

»La fille de la maison était jeune et très

jolie ; j'en devins amoureux comme un fou, et je l'épousai.

» J'étais à cette époque le protégé d'un vieux comédien nommé La Rotière. C'était une espèce d'original, un La Rancune du *Roman comique*. Il était hargneux, difficile à vivre ; cependant il m'avait pris en amitié, parce que je l'emmenais souvent dîner à ma pension. Il me racontait des histoires de comédiens et de comédiennes, me donnait des traditions de théâtre. Je profitais beaucoup dans sa conversation.

» Comme nos recettes étaient très minces, ce La Rotière, se lassant de jouer la comédie sans être payé, nous quitta un beau jour pour aller au Havre, où on lui avait offert un engagement. Il y parla de moi, de mes disposi-

tions pour la comédie, et surtout des services extraordinaires que je rendais à la société. Je fus bien surpris de recevoir un beau matin une lettre du Havre, qui m'annonçait que j'étais engagé dans la troupe de M. Bourdon, avec 800 francs d'appointemens.

» Je fus transporté de joie ; je quittai mes camarades, et je partis sur-le-champ pour le Havre, avec ma femme.

» Je ne dois pas oublier qu'au moment de monter dans la voiture de Mantes, une demoiselle qui allait s'embarquer avec nous, pria le conducteur d'attendre un moment, parce qu'elle voulait entrer chez un confiseur et y prendre une boîte de pastilles de *menthe*, qu'on lui avait dit être très bonnes pour les

maux d'estomac. La jeune voyageuse fit ses provisions et nous partîmes.

» Cette demoiselle nous amusa beaucoup dans la route par sa naïveté.

» Quand nous parlâmes du *phare* du Havre, elle nous dit qu'elle n'en mettait pas, et que rien ne valait les couleurs naturelles.

» Lorsque nous nous arrêtâmes pour dîner, un voyageur demanda du vin de *Nuits;* elle déclara que si l'on s'attardait, elle coucherait à l'auberge, parce qu'elle était très peureuse, et qu'elle ne voulait voyager que le jour. »

Brunet en était là de son histoire, lorsqu'un homme habillé tout en noir vint le chercher de la part de M. Dubois, préfet de police, qui le faisait mander sur-le-champ à l'hôtel de la Préfecture.

Cet individu nous mit tous dans l'inquiétude. Brunet demanda à la personne qui venait le chercher, ce que M. le préfet pouvait avoir à lui dire.—Vous le saurez de la bouche même de M. le préfet, lui répondit sérieusement le messager noir; hâtez-vous de me suivre, un fiacre nous attend à votre porte.

—Vous pouvez le renvoyer, monsieur, lui dit Brunet. J'ai ma voiture, et je vous prie d'y accepter une place. Je vais me rendre aux ordres de M. le préfet.

Le lendemain, à la répétition, Brunet arriva un peu tard. Comme il était ordinairement très exact, nous étions tous dans l'inquiétude : nous croyions qu'il était en prison. — Rassurez-vous, nous dit-il, M. Dubois, le préfet, est un bon enfant. Lorsque je suis entré dans

son cabinet, il avait un air sévère qui d'abord m'a fait un peu peur. — Eh bien! monsieur Brunet, m'a-t-il dit en me regardant entre les deux yeux, vous vous permettez donc des plaisanteries, des lazzis sur le gouvernement?

— Moi, monsieur le préfet? Qui est-ce qui peut dire ça?

— Ceux qui l'ont entendu.

— Ce n'est pas vous, monsieur le préfet?

— Non; mais on m'a rapporté que, dans le *Sourd ou l'Auberge pleine*, vous aviez dit, en jouant Dasnières : J'avais envie de me faire *tribun*, mais j'ai renoncé à ce projet, parce que ma femme aurait été *tribune* et mes enfans de petits *tribunaux*.

— Monsieur le préfet, je ne me permettrais pas de dire ce qui n'est pas dans mes rôles, et si j'avais dit ça, c'est que M. Félix Nogaret, votre censeur, l'aurait laissé passer; mais je vous assure...

— Je n'aime pas vos calembourgs.

— Tout le monde n'en dit pas autant.

— Vous faites le plaisant, je crois?

— C'est mon état.

— Fort bien, vous vous en tirez à merveille. Est-ce aussi dans votre rôle, ce que vous avez dit l'autre jour en jouant *Fagotin* ou *le Chantier de l'île Louviers*?

— Qu'est-ce que j'ai donc dit, monsieur Dubois?...

—Vous avez dit : *Je porte Dubois sur mes épaules*. C'est une personnalité fort insolente!... Comment, vous me portez sur vos épaules?

—Monsieur le préfet, ce sont des fagots...

—Vous vous permettez de dire que je fais des fagots ?

—Non, monsieur le préfet, je vous respecte trop pour cela. Je dis que ce sont des fagots que je porte dans la pièce sur mes épaules, et je n'ai jamais parlé de vous.

Là-dessus, M. le préfet a sonné, et il est entré un grand monsieur à qui il a dit : Faites venir un gendarme. J'étais dans mes petits souliers. Le gendarme est entré, le préfet lui a remis un paquet cacheté, en lui disant :

portez cela au procureur impérial. Puis se retournant de mon côté, en riant, il me dit : Ne craignez rien, Brunet. Je sais que vous ne dites pas toutes les bêtises qu'on vous prête : mais comme je n'ai pas le temps d'aller à votre spectacle, et que je ne vous connaissais que de réputation, j'avais envie de vous voir de près, et je vous ai vu.

— En voilà une bonne, vous m'avez fait une fameuse peur !

— J'en suis fâché, a continué M. Dubois; mais pour raccommoder l'affaire, vous viendrez après-demain chez moi, je donne une soirée, et vous jouerez un proverbe. Vous pourrez prendre celui-ci : *Plus de peur que de mal.*

Quand j'ai vu que M. le préfet avait envie

de rire, cela m'a mis à mon aise. Alors je lui ai dit que si j'avais l'honneur de venir jouer un proverbe chez lui, il me serait bien difficile d'en choisir un où il n'y eût pas de calembourgs, parce que c'était tellement à la mode que toutes les pièces en étaient farcies.

— Eh bien! dit en riant M. le préfet, j'aime assez les *pièces farcies*.

— Ah! bon, vous en faites vous-même, lui ai-je dit.

— Certainement, m'a répondu M. le préfet; ne sais-je pas que le calembourg est le roi de l'époque, le soutien des conversations actuelles, et l'esprit de ceux qui n'en ont pas?

— En ce cas, lui ai-je répondu, ce n'est pas le vôtre.

— Taisez-vous, flatteur, m'a dit M. le préfet.

Je continuai, en lui décochant une partie des calembourgs que je débite dans *Finot, l'ancien portier de M. de Bièvre*. Puis, je lui dis:

— Je vous demande la permission de m'asseoir, parce qu'ayant étudié la botanique, je ne voudrais pas rester long-temps sur la même plante.

— Laquelle donc?

— Sur la *plante des pieds*.

— Fort bien! Mais, mon cher Brunet, j'ai beaucoup d'affaires. Vous pouvez vous retirer.

—Monsieur le préfet pourrait-il m'indiquer mon chemin?

—Vous devez le connaître. En sortant, vous prendrez le Pont-Neuf.

— Je ne pourrai pas.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il n'y en a plus ; en arrivant ici, j'ai rencontré quelqu'un qui venait de l'*avaler* (de la Vallée).

— C'est assez, Brunet...

— Vous me donnez la réplique : j'aime mieux passer par Montmartre, c'est un charmant pays, on y voit des ânes en *bas de soie* (bas de soi).

— Allons, Brunet, il faut que tout ait une fin...

— Oui : savez-vous ce qui commence par la *faim?* c'est un bon dîner.

— Fort bien ; mais il est tard.

— Je l'ignorais, parce qu'en passant par Évreux j'ai laissé ma montre dans le département de l'*Eure*.

— Voyons, mon ami, je ne puis plus vous entendre; dans ce moment je suis préoccupé.

— C'est possible; mais quand vous avez fait votre toilette, vous êtes *pré-paré;* quand vous avez beaucoup travaillé, vous êtes *pré-las;* quand on ne vous voit pas de profil, vous êtes *pré-face*.

— Assez, Brunet...

—Quand vous vous asseyez, vous êtes *pré-posé;* quand vous perdez un procès, vous êtes *pré-jugé*.

— Assez, Brunet...

—Et quand on vous trompe, vous êtes *préfait*.

Alors, voyant que M. Dubois riait comme un fou, j'ai salué, et, en me retirant, je lui ai encore dit : Si vous trouvez que le coussin de votre fauteuil soit trop dur, il faut y mettre des *calles en bourre*.

CHAPITRE II.

Le Palais-Royal en 1805. — Les auteurs de ce temps-là. — Une femme à vendre. — Un proverbe de Martainville. — Les deux Arlequins. — La gavotte de Vestris. — Un déjeûner de danseurs. — Ma première leçon de danse.

Je vais maintenant donner à mes lecteurs la physionomie du Palais-Royal, vers 1805, et leur dire quels étaient, à cette époque, les spectacles que l'on y voyait et qui avoisinaient le théâtre Montansier.

D'abord, dans la galerie de Valois, le théâ-

tre de Séraphin. Ses marionnettes et ses ombres chinoises avaient depuis vingt ans le privilége d'amuser les grands et les petits enfans.

C'était là que, dès ma tendre jeunesse, je m'étais prodigieusement amusée à voir le *Magicien Rotomago*, et la pièce classique du *Pont cassé*. Ces petits chefs-d'œuvre du genre étaient composés par Guillemain, auteur de l'*Enrôlement supposé*, pièce où Brunet était charmant dans le rôle de Guillaume, Tiercelin délicieux dans celui de l'invalide Vieux-Canon, et où j'ai joué souvent le rôle de Fanchon.

Guillemain faisait le matin pour le théâtre de Séraphin des petites pièces dans lesquelles il y avait toujours une idée comique, qu'on

lui payait douze francs, qu'on jouait cinq cents fois et qu'on joue encore. Le soir, il en composait pour les Jeunes-Artistes, pour le Vaudeville et pour les Variétés-Amusantes, qui étaient alors dans la salle où sont maintenant les Français. Elles étaient plus littéraires, et cependant elles ne l'ont pas immortalisé comme sa *Chasse aux Canards*.

En sortant de chez Séraphin, on entrait chez *Moreau*. C'était un nain, haut d'à peu près trois pieds, qui jouait très spirituellement les rôles d'arlequin, qui parlait, chantait et dansait. Il avait une quarantaine d'années. Lorsqu'il eut quitté sa petite salle du Palais-Royal, il alla jouer au théâtre des Jeunes-Artistes avec des acteurs de dix ou douze ans, et comme il était de leur taille et qu'il jouait

toujours sous le masque, il ne faisait nullement disparate auprès de ces enfans.

Au bout de notre galerie, et à côté des galeries de bois qu'on appelait la *Forêt noire*, trois autres spectacles donnaient chaque soir des représentations.

Dans une espèce de caveau souterrain, on buvait de la bière et on jouait la comédie. Le principal acteur était un ancien comédien du boulevart, nommé Magne Saint-Aubin, auteur d'assez jolies pièces dans lesquelles il jouait fort bien, quoiqu'il fût boiteux.

Au dessus brillait le théâtre de Fitz-James, ventriloque très adroit, qui excellait dans des scènes d'imitation fort plaisantes, et qui faisait jouer la comédie à son chien.

Ce chien était un gros caniche blanc, à qui il mettait du rouge, et qui prononçait très distinctement ces mots : « Ma bonne maman. » Ce pauvre Fitz-James a été tué aux barrières de Paris, lors de l'invasion des alliés, en 1814 (1).

Vis-à-vis du ventriloque était le théâtre des Petits-Comédiens, dirigé par Hurpy. C'est là qu'ont commencé plusieurs de mes camarades, Vernet et Virginie Déjazet, qui, bien jeune encore, jouait *Fanchon toute seule*, pièce où elle était déjà spirituelle et charmante.

Hurpy quitta bientôt ce local pour aller éta-

(1) Après l'entrée des alliés à Paris, mademoiselle Fitz-James fit annoncer dans les journaux qu'elle chanterait tous les soirs dans le café qu'avait tenu son père, et les Prussiens venaient entendre chanter la pauvre fille qu'ils avaient rendue orpheline !

blir son théâtre dans l'enclos des Capucines, à l'endroit où est aujourd'hui la rue de la Paix.

Dans le même enclos ou jardin, on remarquait aussi le cirque de Franconi, qui était alors une simple baraque entourée de toiles. On sait quelle est maintenant la magnificence du Cirque-Olympique sur le boulevart du Temple, et de sa belle succursale des Champs-Élysées.

Nous avions encore pour voisins, dans le Palais-Royal, le café des Aveugles, que l'on y voit toujours, et où les Quinze-Vingts ont un orchestre. Cherubini disait que la musique des aveugles devait être entendue par des sourds.

Un autre spectacle moins moral, c'était celui

des nymphes qui avaient dans les galeries du Palais-Royal encore plus de liberté que dans le foyer Montansier, et qui s'y promenaient ou stationnaient parées comme des déesses de l'Opéra, ornées de clinquant et vêtues de gaze transparente.

Notre siècle pudique a fait disparaître ces scandaleux étalages. Si l'on ne peut pas détruire le vice, au moins est-il bon de le cacher.

Je vous ai promis des maximes, en voilà déjà une.

J'avais à peu près quatorze ans, lorsqu'on me fit jouer des petits rôles d'amoureuses. J'étais devenue une actrice ; les auteurs commençaient à me parler, et à cette époque il

nous en était arrivé beaucoup de nouveaux, tout différens de ceux que j'avais vus jusque alors.

Leur conversation était spirituelle et gaie.

Nous recevions chaque soir dans notre foyer la visite de MM. Armand Gouffé, Georges Duval, Étienne, Gosse, Martainville, Servières, Bonel, Sewrin, Chazet, Henrion, Désaugiers et Francis. On y voyait aussi MM. de Ségur, Jouy, Longchamps, de Saint-Cyr; mais ceux-là y venaient plus rarement.

Les anciens auteurs, Aude, Dorvigny, Mayeur, Dumaniant, Dorvo, le cousin Jacques et Beaunoir, se mêlaient quelquefois aux jeunes gens.

Dorvigny portait un costume fort négligé

et souvent brodé en paillettes de crotte; il se pavanait fièrement au milieu des jeunes auteurs qui étaient tous habillés en muscadins, comme on disait alors. Il empruntait à Brunet un ou deux petits écus, à-compte sur une pièce qu'il lui promettait, et il allait s'établir dans un cabaret où il travaillait. Il y rencontrait ordinairement Aude, qui avait les mêmes goûts et les mêmes habitudes.

Il est étonnant qu'ils n'aient jamais fait de pièces ensemble. Mais, à cette époque, les auteurs travaillaient peu en société, et presque tous faisaient leurs pièces eux-mêmes.

Un soir, après le départ des deux vieux viveurs, Martainville nous dit :

— Savez-vous que ce farceur de Aude a une jolie femme?

— Depuis quand ? demanda Brunet.

— Depuis huit jours, et elle ne lui a pas coûté cher.

— Comment, coûté?

— Oui, elle lui a coûté dix écus.

— Voilà bien du Martainville, dit Servières, en relevant sa cravate.

— Il faut toujours qu'il fasse des contes, dit d'un ton goguenard Armand Gouffé, en essuyant ses lunettes.

— Ce n'est point un conte, c'est une histoire véritable, reprit Martainville, et j'ai même commencé à en faire une comédie, ou plutôt une farce, que je lirai à Brunet.

— Oui, si tu la finis, répondit Armand Gouffé. Tes pièces n'ont jamais de dénouement.

— On ne sait pas si les tiennes en ont, répliqua Martainville ; elles ne vont jamais jusque-là.

Quand Martainville parlait, il fallait se taire, il avait toujours une répartie mordante et spirituelle toute prête.

— Voulez-vous, dit Martainville, entendre tout de suite ma pièce ?

— Volontiers, répondit Brunet.

— Ouvrez vos oreilles. — Que pensez-vous, d'abord, du titre ?

LA SULTANE DE LA COURTILLE,

Comédie-parade en un acte et en prose.

— Le titre promet, dit Brunet.

— Et la pièce tiendra, répondit Martainville.

— Ah! monsieur Martainville, lui demandai-je, aurai-je un rôle dans votre pièce?

— Oui, ma petite Flore. Tu feras la sultane, si Baroyer la refuse.

Martainville tira quelques papiers de sa poche, et se mit à lire plusieurs scènes qui firent beaucoup rire ; et quand il eut fini, Brunet lui dit : — Ta pièce est reçue ; donne-la-moi, que je fasse copier les rôles.

Martainville lui remit les carrés de papier

blanc sur lesquels il avait fait semblant de lire.

On sait qu'il improvisait avec la plus grande facilité.

La pièce ne fut jamais faite; mais voici l'histoire d'une femme pour trente francs :

Lorsque Aude venait de lire une pièce aux Variétés, il se la faisait payer comptant, et lorsqu'il avait quelque argent dans son gousset, il sortait des barrières de Paris, et allait faire un dîner de son goût chez Desnoyers, célèbre restaurateur de la Courtille, et le Véfour de la classe populaire.

Un jour, Aude se trouva au bout d'une longue table à laquelle était déjà placée *une société* de deux hommes et d'une femme. Les

hommes avaient un peu de vin dans la tête, ils parlaient beaucoup et déraisonnaient encore plus.

La femme, sans être fort distinguée, avait pourtant assez bonne mine ; elle était silencieuse, et sa contenance, un peu embarrassée, le devint davantage à la vue d'un voisin de table dont les manières paraissaient supérieures à celles des deux hommes avec lesquels elle se trouvait.

Aude, qui ne dédaignait pas la conversation des gens du peuple, dans laquelle il trouvait souvent des modèles pour son dialogue, se rapprocha peu à peu de ses voisins, causa avec eux, offrit de sa bouteille, et en fit venir une autre.

On trinqua. De politesse en politesse, la

conversation s'anima, et l'un des deux hommes, qui paraissait être le mari de la voisine, commença à la traiter assez peu poliment.

Aude, en galant chevalier, prit le parti de la dame, et réclama pour elle les égards dus au beau sexe.

Le mari, ou soi-disant tel, assura qu'il y tenait fort peu, et parlant d'une assez vilaine coutume des Anglais, assura qu'il vendrait très volontiers sa femme pour trente francs.

Aude lui dit que sans doute il plaisantait.

Le mari assura que si l'on payait comptant, il tiendrait le marché.

Plusieurs bouteilles échauffèrent encore le vendeur, qui demanda si l'affaire était conclue.

Aude tira trente francs de sa poche, les mit sur la table ; le vin du marché fut bu.

Le vendeur et son ami prirent l'argent, se levèrent en chancelant, et s'en allèrent, se soutenant à peine, cuver leur vin dans quelque fossé de Belleville.

Aude demanda alors à la dame la permission de l'emmener.

Elle le suivit en effet ; elle devint sa compagne, sa gouvernante ; et, par un heureux hasard, il se trouva qu'Aude n'aurait pu faire une meilleure emplette.

Il eut un ménage organisé, une ménagère attentive et dévouée ; et quand l'âge lui eut rendu ses soins encore plus nécessaires, elle

les redoubla et les lui continua pendant trente ans.

Aude avait acheté son bonheur trente francs, c'était vingt sous par an : c'était du bonheur à bon marché.

Passons à une autre aventure qui arriva quelques jours après et dont je fus spectatrice.

Monrose, ce charmant comédien, qui avait commencé aux Jeunes-Artistes, et qui a joué au Théâtre-Français avec tant de verve et d'esprit l'emploi de premier comique, fut pendant quelque temps mon camarade au théâtre Montansier. Il désirait jouer un Arlequin ; mais comme Bosquier-Gavaudan aimait aussi à jouer ce rôle, afin de les mettre d'ac-

cord, Désaugiers fit une pièce où il y avait deux arlequins. Elle était intitulée : l'*Un après l'autre* ou les *Deux trappes*. Chacun des deux arlequins sortait successivement par une trappe, et ils ne se trouvaient ensemble qu'à la dernière scène. On allait donc jouer cette pièce. Au moment de la commencer, Monrose se trouva indisposé. Quoique la toile fût levée, on allait changer le spectacle, lorsque Désaugiers, qui ne voulait pas voir arrêter sa pièce nouvelle, offrit de remplacer Monrose. On lui eut bientôt trouvé un habit à sa taille; et pendant que Bosquier-Gavaudan, qui ne se doutait de rien, était en scène, Désaugiers endossa le costume, mit le masque, et joua tout le rôle sans que le public s'aperçût du changement.

Mais au moment où les deux trappes laissent sortir les deux arlequins qui se rencontrent, Bosquier-Gavaudan fut fort surpris de voir devant lui un gros arlequin bien dodu et bien nourri, au lieu d'un petit arlequin mince et fluet comme l'était Monrose. Il fut si étonné qu'il en perdit un moment la parole; mais l'orchestre donna le ton pour un duo qu'il fallait chanter immédiatement, et comme Désaugiers déguisait sa voix pour imiter le jargon bergamasque, Bosquier se donnait au diable pour savoir quel était son partenaire, qui s'amusait beaucoup de son embarras. Lorsque la toile fut baissée, Désaugiers, voulant continuer d'intriguer Gavaudan, se mit à faire des postures, le poursuivit à coups de batte; celui-ci allait se fâcher tout de bon,

lorsque l'auteur de la pièce leva enfin le masque et lui montra sa joyeuse figure.

Mais Désaugiers n'était pas novice en fait de comédie ni en fait de musique. Il nous a souvent raconté ses premières caravanes avec une gaîté et une philosophie qui nous faisaient en même temps rire et pleurer. Il les a lui-même écrites dans la première édition de son chansonnier, dont je possède un exemplaire, avec un autographe de sa main, qu'il me donna lorsque je doublai Caroline dans le rôle de la petite laitière de *M. Vautour*.

Le même soir, après l'arlequinade, j'allai me placer dans la première coulisse pour voir *Manon la Ravaudeuse*, que l'on jouait, et qui attirait la foule. C'était une parodie fort amusante de la célèbre *Fanchon la Vielleuse*, qui

venait d'avoir un succès colossal au théâtre du Vaudeville, sous les traits charmans de la jeune Sophie Belmont.

Dans *Manon la Ravaudeuse*, les auteurs, Désaugiers, Henrion et Servières, avaient travesti de la façon la plus burlesque les couplets mignards de l'original. Mais ce qu'il y avait de plus drôle, c'était Tiercelin en tambour-major de la loterie, et Brunet en Zéphyre, dansant la gavotte de Vestris, qui était à la mode et qui faisait fureur dans ce temps-là. La gavotte était plus en vogue que ne l'est de nos jours la polka. On la dansait dans les salons, où tout le monde faisait cercle et montait sur les chaises pour la voir danser à Chatillon, fameux amateur. Il n'y avait pas jusqu'au chevaux de Franconi qui dan-

saient aussi la gavotte sur le théâtre de la Cité, dans la pantomime de la *Fille Hussard*. Elle y fut défendue, parce que l'un de ces danseurs quadrupèdes, s'étant trop élancé, tomba un jour dans l'orchestre, écrasa une contre-basse, s'enfonça une clarinette dans les naseaux, et brisa les côtes à cinq ou six musiciens. Brunet parodiait d'une manière ravissante le *Dieu de la Danse*, et ce qui faisait beaucoup rire, c'est qu'après avoir dansé son pas, il allait s'appuyer contre la coulisse, et respirait avec toutes les mines d'un homme essoufflé, habitude qu'avait prise Vestris, et qui était passablement ridicule.

Quoique Vestris ne fût plus jeune, il était toujours très galant. Il venait papillonner dans nos coulisses pour faire la cour à nos actrices.

Ce soir-là, il daigna jeter les yeux sur moi, en me voyant chercher à imiter les pas de Brunet et à me rappeler la gavotte. Il prétendit que j'avais beaucoup de dispositions pour la danse, et il m'offrit de me donner des leçons et de me faire débuter à l'Opéra.

Séduite par cette proposition, j'acceptai le rendez-vous qu'il me donna pour aller chez lui prendre ma première leçon.

A cette époque, Vestris avait trouvé un rival redoutable dans le jeune Duport, qui lui enlevait la faveur publique par son extrême légèreté, et surtout par son habileté extraordinaire dans les pirouettes, genre dans lequel il n'avait pas d'égal. Jusque alors Vestris avait été le roi des pirouettes; Duport

tournait plus vite que lui, et il allait le détrôner.

Vestris était un vieil amour-perruque; il n'osait plus risquer ce rôle sur le théâtre, mais il voulait s'en consoler en le jouant encore dans le monde.

Dans le ballet de *Télémaque,* le rôle de l'Amour était mimé par une très jeune personne, c'était celui qu'il me destinait, disait-il.

Le ci-devant Zéphyre voulait m'apprendre à faire l'Amour.

Je me rendis naïvement le lendemain à son invitation, il m'avait donné son adresse; je sonne, la porte s'ouvre, et je vois autour d'une table plusieurs messieurs qui me paraissent surpris de ma présence.

Figurez-vous une jeune personne qui croit aller prendre une leçon de danse, et qui voit, en entrant dans une salle, un couvert mis, des huîtres ouvertes, un régiment de bouteilles rangées sur la table, et des convives déjà fort gais.

J'eus peur, je voulais m'enfuir ; mais un petit homme, à la mine vive et spirituelle, se leva précipitamment, courut à moi, ou plutôt y sauta, fit deux entrechats, me barra la porte, et, me prenant galamment par la main, comme pour danser un menuet, me ramena en faisant des coulés, me salua avec un sérieux comique : c'était Beaupré.

— Que demandez-vous, ma belle enfant ? me dit-il.

— M. Vestris, répondis-je en tremblant et en rougissant.

— Ah! c'est M. Vestris que vous voulez voir? Il va venir; donnez-vous la peine de vous asseoir, et, si vous n'avez pas déjeûné, acceptez une douzaine d'huîtres, une tranche de pâté de foie gras, et un verre de chablis.

— Mais, monsieur, je ne venais pas pour déjeûner.

— Ah! diable! Et pourquoi veniez-vous donc?

— Pour prendre une leçon de danse avec M. Vestris.

— Oh! oh! dit un grand gaillard à figure longue, Vestris va sur nos brisées, il veut

faire des élèves ; il voudra bientôt faire des ballets.

J'étais toute interdite, je voulais me retirer.

— Allons donc, Milon, dit Beaupré, tu fais peur à cette aimable enfant, avec ta mine de don Quichotte. Puis, en se tournant vers moi, il me dit :

— Ma belle demoiselle, avons-nous quelques commencemens, possédons-nous quelques principes ?

— Monsieur, répondis-je, pour des principes, j'ai ceux que ma mère m'a donnés, d'être toujours bien honnête et bien sage.

— Ce ne sont pas là des principes de danseuse. Je vous demande si vous savez faire des pliés, si vous commencez à faire des *échappées*.

— Moi, monsieur, je ne sais rien du tout. M. Vestris m'avait dit qu'il me montrerait.

— M. Vestris est un intrigant dont il faut vous méfier.

— Mais, monsieur, il m'a promis de me faire faire l'Amour dans le ballet de *Télémaque*.

Ici, Milon ne put retenir un gros éclat de rire.

— Comment vous appelle-t-on, mademoiselle?... me dit Beaupré.

— Flore, monsieur.

— Vous lui ressemblez. Faites-moi l'honneur d'accepter à déjeûner.

— Je ne suis donc pas ici chez M. Vestris?

— Il demeure sur le même carré, en face ; vous vous êtes trompée de porte, voilà tout. Vous êtes ici chez Beaupré, danseur comique, chef d'emploi, comme vous pourrez en juger, quand je vous donnerai un billet pour me voir dans *Sancho-Pança*, et dans le petit prévôt de la *Dansomanie*.

Encouragée par Beaupré, j'acceptai son déjeûner, et je me montrai fort gaie, grâce aux joyeux propos de l'amphitryon, au vin de Chablis et au champagne mousseux. Vers le dessert, Beaupré disparut un instant, et revint bientôt donnant la main à un monsieur en pantalon à pieds, couvert d'une robe de chambre à ramages, et coiffé d'un foulard des Indes.

— Je vous amène un malade, dit Beaupré

en nous le présentant ; il ne voulait pas sortir, il attendait son médecin, mais je l'ai entraîné de vive force.

Tout le monde partit d'un grand éclat de rire. Le monsieur en robe de chambre était Vestris. Son galant négligé n'embellissait pas sa figure.

— Tiens, lui dit Beaupré en me montrant, voilà ton médecin.

Vestris, stupéfait, ne pouvait en croire ses yeux, car il m'attendait chez lui et il me rencontrait chez son voisin.

— L'ordonnance du joli petit docteur, continua Beaupré, est que tu prennes avec nous deux ou trois verres de tisane... de champagne...

Vestris fut obligé de rire comme tout le monde. Il se mit à table.

C'est la seule leçon de danse que j'aie jamais prise.

CHAPITRE III.

Le foyer public du théâtre Montansier. — Un sérail à la mode. — Le commissaire de police Robillard. — Une foule de Jocrisses. — La course de Pourceaugnac et les billets doux. — Les Variétés au théâtre de la Cité. — La famille des Innocens. — Une lettre du prince Zamoski. — Du talent pour six mille francs.

Il faut bien que je vous parle un peu de ce foyer Montansier dont la renommée a été si grande, de ce point de réunion de tous les hommes à la mode, avant l'époque où nous quittâmes le Palais-Royal.

Figurez-vous une espèce de bazar où des jeunes femmes avaient le droit de venir faire parade de leur beauté et de leurs grâces ; ces dames étaient ce que nous appellerions aujourd'hui parfaitement décolletées.

Ce bazar fort élégant, brillamment éclairé par des lustres et orné de glaces, offrait au public des fauteuils et des sophas moelleux, meubles à la Louis XV et à la Pompadour, débris somptueux des appartemens qu'avait eus à Versailles mademoiselle Montansier.

Dans toute la longueur de ce foyer, à la hauteur des premières loges, régnait une galerie, ou plutôt un balcon découpé à jour. Là, chaque soir, les sultanes du lieu se promenaient ou s'appuyaient gracieusement, en faisant des mines à nos nombreux habitués.

Chaque soir aussi, sur une grande bergère, auprès de la cheminée, siégeait le commissaire de police Robillard, chargé de surveiller le troupeau folâtre de cette espèce de sérail.

M. Robillard était une sorte de caricature échappée de l'ancien régime. Porteur d'une soixantaine d'années, il avait une figure de père noble de la Comédie-Française, encadrée dans une coiffure de 1787, ailes de pigeon, toupet à l'oiseau royal, queue de rat, le tout poudré à blanc, ce qui sablait de cette couleur le collet et les épaules de son vaste habit noir. De belles boucles d'argent à la Chartres et une paire de lunettes larges comme des roues de cabriolet, complétaient sa tenue de rigueur. Il avait toujours ses poches et les

larges goussets de son ample culotte de soie remplis de bonbons, qu'il distribuait à ses aimables administrées, quand elles étaient *bien sages;* mais quand l'une d'elles troublait l'ordre, avait quelque dispute, ou dépassait les bornes de la licence tolérée, il l'envoyait sans miséricorde à la salle de police, où elle restait pendant un ou deux entr'actes et quelquefois toute la soirée. M. Robillard se posait en sultan, en autocrate: son autorité était despotique.

Il y avait toujours foule dans ce foyer.

On y rencontrait des provinciaux, des étrangers, des militaires, des hommes d'argent, des piliers du perron, des agens de police, et presque tous les auteurs qui ont commencé leur carrière dramatique au théâtre Montan-

sier. C'était toute la jeune littérature du directoire et de l'empire, jeunesse pleine d'esprit, de gaîté, de talent et d'avenir, d'où sont sortis depuis des académiciens, des députés, des magistrats, des préfets, et même des pairs de France.

Eugène Beauharnais, qui n'était pas encore prince, venait aussi souvent dans le foyer Montansier. Il traînait un grand sabre en se promenant avec Isabey, et riait beaucoup en voyant Carle Vernet offrir des bouquets aux plus jolies odalisques.

On riait, on causait, on folâtrait, et M. Robillard criait — : Silence! silence donc!... Mais on ne l'écoutait pas.

Au bout du foyer, vis-à-vis de la boutique

du limonadier, trônait madame Cavanagh, la libraire en vogue, qui vendait non seulement toutes les pièces de notre théâtre, mais tous les Ana que composait Armand Raguenaud : *Brunetiana*, *Jocrissiana*, *Cadet-Roussellia-na*, etc. Elle les vendait par milliers aux provinciaux, qui reportaient dans leur petite ville ces échantillons de la littérature parisienne.

Outre le *Désespoir de Jocrisse*, Brunet, qui s'était identifié avec ce personnage, le jouait dans une quantité de pièces. On mettait Jocrisse à toutes sauces ; il y avait tous les jours un Jocrisse sur l'affiche.

C'était *Jocrisse au bal de l'Opéra*, *Jocrisse aux enfers*, *Jocrisse changé de condition*, *Jocrisse congédié*, *Jocrisse jaloux*. On a en-

core fait, depuis cette époque, *Jocrisse maître et valet, Jocrisse grand-père, Jocrisse corrigé, Jocrisse aux enfers*, et enfin *Jocrisse* est devenu *chef de brigands !* La famille des Jocrisse n'a pas été plus loin.

Quand Brunet avait mis sa perruque rousse, sa culotte rouge, sa veste grise, et qu'il entrait en scène, son plumeau à la main, il ne se rappelait quelquefois plus quel Jocrisse était sur l'affiche.

Un jour, la toile se lève, il paraît sur le théâtre, époussète les meubles; puis, ne sachant que dire, il s'avance sur l'avant-scène, se penche comme s'il ramassait une épingle, et dit au souffleur :

— Quel est donc le Jocrisse que je joue ce soir?

— *Jocrisse suicide*, répond le souffleur.

— Bon.

Alors il commence le monologue de cette pièce.

Une autre fois, il arrive et débite toute la première tirade de *Jocrisse changé de condition*. J'entre après lui; je jouais mademoiselle Duval; il continue son rôle. Je lui dis tout bas : Ce n'est pas ça.

Il poursuit sans me comprendre.

Je me vois obligée de changer de rôle pour lui donner les répliques.

C'était *Jocrisse congédié* qui était sur l'affiche : mais comme presque tous les mêmes personnages jouaient dans ce genre de pièces, le père Duval survenant, continua celle qui

était commencée; la bouffonnerie alla jusqu'au bout, et le public ne s'aperçut guère si Jocrisse était congédié ou changé de condition.

Seulement Vauxdoré, qui se trouvait heureusement dans la coulisse et qui s'aperçut du changement, courut bien vite à sa loge, s'habilla promptement et vint jouer la scène qu'il avait dans la pièce non affichée, sans quoi, après avoir commencé l'une, nous aurions été obligés de finir l'autre.

Il y avait foule chaque soir au théâtre Montansier, et on y faisait beaucoup d'argent; malgré les articles des journaux qui disaient que notre genre était trivial, que nos pièces étaient mauvaises, nous marchions tête levée de succès en succès. On s'amusait beaucoup

aux Jocrisse et aux Cadet Roussel de Brunet, aux caricatures de Tiercelin dans *Vadé à la Grenouillère*, dans M. Gobemouche du *Suicide de Falaise*, et dans la *Pièce qui n'en est pas une*.

Non seulement Brunet jouait des farces, mais il se montrait d'un comique achevé dans *M. de Pourceaugnac*, de Molière.

Je dois ajouter que Brunet était la coqueluche de toutes les belles qui fréquentaient notre théâtre.

Lorsqu'il faisait la course à travers toute la salle, poursuivi par les apothicaires, de jolies petites mains lui glissaient assez souvent dans ses poches plus d'un billet doux parfumé qu'il lisait toujours après la pièce ; ces tendres pou-

lets contenaient des invitations d'un style original, et d'une orthographe curieuse.

Le succès de notre théâtre faisait des jaloux et des envieux; on ne saurait imaginer jusqu'où pouvait aller la méchanceté de nos rivaux; jugez-en par le trait suivant.

Pendant la course de Pourceaugnac, lorsque Brunet était monté à l'amphithéâtre des secondes, il en descendait dans le parterre en se laissant glisser le long d'une corde fortement attachée par un crampon de fer.

Le matin d'un jour que l'on devait jouer la pièce, Daujon, notre machiniste, en faisant sa ronde, s'aperçut heureusement que la corde avait été sciée avec un couteau, jusqu'aux trois quarts de son épaisseur; de sorte que le poids

du corps de Brunet eût facilement fait céder le reste, et qu'en tombant il se serait infailliblement tué.

Depuis ce jour, Brunet cessa ce jeu si dangereux.

Les années s'écoulaient, et notre vogue ne diminuait pas.

Les grands théâtres se plaignaient aux autorités de ce que la salle Montansier était comble tous les soirs, tandis que les leurs étaient vides la moitié de la semaine. Ils firent entendre que notre voisinage leur était nuisible, et plusieurs journaux se mirent de la partie pour leur donner gain de cause. Enfin, on fit tant de bruit et tant de scandale, que l'empereur ordonna aux directeurs du théâtre Montansier de quitter la salle du Palais-Royal.

Cependant on ne supprima pas leur entreprise, on leur permit de la transporter ailleurs; c'est alors que l'on construisit la jolie salle du passage des Panoramas, avec une façade sur le boulevart, et que, pendant qu'on la bâtissait, nous allâmes jouer au théâtre de la Cité.

Cet exil ne nous fut pas aussi nuisible que nous en avions eu peur. Un succès inespéré nous soutint, ce fut celui d'un petit tableau villageois : la *Famille des Innocens*. Les scènes les plus piquantes étaient celles où l'on jouait à la main chaude et au pied de bœuf : mais Caroline était si gentille et chantait si bien, Brunet était si naïf; Joly et Vauxdoré se montraient si bêtes, que nos habitués passaient l'eau pour aller les applaudir !

Nous ne restâmes pas long-temps dans le quartier de la Cité : la jolie salle des Variétés fut ouverte le 24 juin 1807. Là nous retrouvâmes notre public ; nous allions être encore les favoris de la mode.

Potier, ce comédien rare et d'une si grande puissance sur le public, allait se joindre à nous.

Le théâtre des Variétés allait s'élever au dessus de ce qu'avait été le théâtre Montansier, et moi, qui n'étais plus une enfant, je voyais devant moi s'ouvrir une nouvelle carrière. J'allais avoir mes beaux succès, mes beaux jours ; je dirais bien aussi mes revers !... Mais n'anticipons pas : je suis devenue philosophe : je vous conterai les uns et les autres avec la même franchise.

A cette époque, j'avais déjà joué des rôles où je me faisais remarquer : ceux de madame Drouville, dans la *Famille des Innocens*, de Cuisot, dans l'*Intrigue sur les toits*. J'avais créé Babet dans le *Tocsin*, et dans la *Foire de Pantin* le rôle de Petit-Jacques, où je n'étais pas mal en petit Savoyard. Ce n'est pas le seul rôle travesti que j'aie joué : peu de temps après, je créai celui de Sophie dans l'*Intrigue hussarde*, et je portai l'uniforme. Oui, mes chers lecteurs, Flore était alors assez mignonne pour avoir un pantalon collant ; on prétend que ma physionomie était fort piquante coiffée d'un colback, enfin, que j'étais un fort joli hussard.

J'avais des adorateurs ; on m'écrivait des billets doux qu'on me faisait remettre tantôt

par madame de Lintra, notre concierge, tantôt par mon habilleuse.

Je lisais dans un billet : « Regardez à l'orchestre, du côté gauche, je serai derrière la contrebasse. » Je n'y regardais pas. Dans un autre : « Regardez à l'orchestre du côté droit, je serai derrière le hautbois, j'aurai à la main un bouquet. » Je n'y faisais pas attention. Dans un troisième billet : « Si vous êtes sensible au plus ardent amour, laissez tomber votre mouchoir, je saurai ce que cela voudra dire. » Un soir, sans y penser, je laissai tomber mon mouchoir... Le coup fut porté; j'avais inspiré une passion, on crut que j'y répondais.

Le spectacle avait fini fort tard, je pris un fiacre. Je ne vis pas qu'un monsieur parlait

au cocher. La voiture s'arrête, je descends, je ne reconnais pas ma porte; mais au même instant, je me sens saisir par des bras vigoureux, on m'enlève : je veux crier, on me met la main sur la bouche, je m'évanouis.

Lorsque des torrens d'eau de Cologne m'eurent fait revenir de mon espèce de léthargie, j'ouvris les yeux, et je me vis couchée sur un canapé, dans une chambre à coucher assez élégamment meublée.

Un homme, dans la maturité de l'âge, était à genoux devant moi, et me tenait une main.

— Charmante Flore ! me dit-il, excusez mon audace, elle est justifiée par la violence de mon amour. Je n'ai pu vous voir sans vous adorer. Vos dédains ont augmenté ma pas-

sion. Mais vous voyez maintenant à vos pieds un amant timide qui implore son pardon. Accordez-moi votre cœur, et ma vie entière sera employée à le mériter.

Je ne jurerais pas que ce soient là ses propres paroles, mais c'en est toujours le sens. Je lui répondis à peu près :

— Monsieur, il faut être bien peu de chose pour employer de semblables moyens. Non seulement la violence et le rapt sont défendus par les lois, mais ils ne sont pas autorisés par les usages de la bonne société. Si vous avez cru me plaire par ces façons sans gêne, vous vous êtes trompé. Rendez-moi ma liberté, agissez en chevalier français, et non comme un *tyran peu délicat*. Ces sortes de

choses ne sont usitées qu'à l'Ambigu ou à la Gaîté.

Je ne vous rapporterai pas toute notre conversation, dont je ne me souviens plus guère. Je vous dirai seulement que le monsieur me prévint que j'étais dans un appartement assez isolé pour que j'y fusse absolument à sa disposition; que l'on ne pouvait pas m'entendre si je criais, et qu'il allait me laisser seule pour que j'eusse le temps de réfléchir à ma position.

En effet, il se retira, et je l'entendis fermer la porte à double tour.

J'étais pétrifiée; je ne savais que penser. Je songeai aussi que si j'avais le lendemain une répétition, et que si je devais jouer le soir,

je serais à l'amende. Cependant j'avais faim, je me mis à table; j'ai oublié de vous dire qu'il avait fait servir un fort joli souper dans cette élégante prison; je me jetai ensuite sur le lit, tout habillée, après avoir pris la précaution de mettre un couteau de table sous mon oreiller, pour me défendre en cas d'invasion. Je dormis mal. Je fis des rêves effrayans. Je rêvai que j'étais Hedelmone et qu'Othello entrait dans ma chambre et me poignardait.

Je pris mon parti; je me décidai à tenir rigueur à mon infâme ravisseur.

Le croirez-vous? il me tint trois jours enfermée!

Il se présentait à moi le matin, en me tenant les discours les plus tendres et les plus

passionnés. Comme je l'envoyais promener, il changea de langage et joua la fureur. Il me montrait un pistolet, et me menaçait de se brûler la cervelle, si je ne me rendais pas à ses vœux.

Je lui répondais :

— Détruisez-vous et que ça finisse.

Il n'en faisait rien, le lâche !

Il ne me quittait que pour vaquer à ses affaires indispensables. Le troisième jour, il me dit qu'il reviendrait le soir, et que si je ne cédais point à sa passion, il était décidé à en finir comme *Werther*.

Je lui dis à mon tour que s'il ne me rendait pas ma liberté, j'étais décidée à me jeter par la fenêtre.

Il sortit, et comme je n'avais pas envie de me tuer pour ses beaux yeux, pas plus peut-être qu'il n'avait envie de le faire pour les miens, j'inventai un tour qui me parut devoir réussir, je me dis : Où la force manque, il faut avoir recours à la ruse.

Je mis mon châle sur mon traversin, je le coiffai de mon chapeau, je me cachai avec lui derrière les rideaux, et j'ouvris la fenêtre.

Aussitôt que mon persécuteur arriva et ouvrit la porte, je m'écriai : — Vois, barbare, à quelle extrémité tu réduis une femme au désespoir, et je lançai mon traversin par la fenêtre.

Le lovelace effrayé, sans prendre le temps de réfléchir, redescend précipitamment, laisse

la porte ouverte, et vole au secours de celle qu'il croit brisée d'une pareille chute. La fenêtre était au troisième et donnait sur une cour isolée ; il arrive, il voit le traversin déguisé, étendu sur le pavé et immobile ; il n'entend pas un cri, pas une plainte. Il me croit morte sur le coup, c'était assez vraisemblable. Il veut me relever, me prendre dans ses bras, et trouve... Vous savez le reste.

Il remonte plus vite qu'il n'était descendu ; mais il n'était plus temps, j'avais pris la clé des champs, et, toujours en courant, j'arrivai chez moi où l'on était fort inquiet de ma personne, et où je trouvai trois billets de répétition.

Le lendemain, mon châle et mon chapeau furent remis chez le concierge du théâtre.

Avec le paquet, il y avait une lettre, dont voici le contenu :

« Mademoiselle,

» En refusant de faire mon bonheur, vous avez peut-être manqué le vôtre. Je suis un prince étranger, et je voulais vous offrir plus qu'un trône. Vous ne m'avez pas compris ; vous vous en mordrez les doigts.

» Vous saurez un jour sur quelle contrée vous étiez appelée à régner, comme vous régnez sur mon cœur.

» Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

« Zamoski, prince polonais. »

Quelques temps après, je rencontrai dans la

rue Vivienne le prince en question qui portait une paire de bottes neuves... sous son bras.

Il me salua très poliment.

Était-ce un prince déguisé en bottier ?...

Ce jour-là, je donnais le bras à Blondin, qui avait voulu me conduire chez moi après la répétition.

Deux mots en passant sur Blondin.

C'était un excellent homme, ancien acteur du théâtre de Nicolet ; il s'était fait une réputation dans le rôle de Nicolas, domestique de *Madame Angot*.

Blondin, qui ne manquait pas de naturel, était cependant bien loin de Tiercelin, dont il voulait prendre l'emploi ; mais il avait un

amour-propre très naïf, et se croyait, comme beaucoup d'autres, infiniment de talent.

Je veux dire, comme beaucoup d'autres croient en avoir.

Il débuta avec aplomb et ne ressembla nullement à celui qu'il croyait remplacer; le public le lui témoigna en l'accueillant avec beaucoup de froideur.

Ses camarades l'en plaisantèrent.

— Vous êtes drôles, leur dit un jour Blondin; Tiercelin gagne six mille francs d'appointemens et je n'en gagne que deux. Croyez-vous que je vais m'amuser à donner au public pour six mille francs de talent? Qu'on me paie, et l'on verra!

Le soir même, il remplissait le rôle du *Sa-*

vetier de Chartres, où Tiercelin était inimitable. Il joua comme à son ordinaire, et ne fut que supportable.

Mais après la représentation, Bosquier-Gavaudan, qui était assez mystificateur, vint le trouver au foyer et lui dit :

— Prends garde, Blondin, prends garde, mon ami ; tu t'es trompé !

— Comment cela ?

— Tu as joué comme un Dieu, sans t'en apercevoir ! Tu leur as donné pour six mille francs de talent. Si tu continues comme cela, on ne t'augmentera pas.

Blondin continua et ne fut pas augmenté.

CHAPITRE IV.

Un spectacle chez Cambacérès. — Ma camarade Cuisot sauve notre théâtre. — Portraits d'après nature. — Madame Belmont et Julien quittent le Vaudeville. — Une conspiration chez Tiercelin. — Fête donnée à la grande armée. — Un spectacle gratis. — Enthousiasme d'un homme du peuple.

Le théâtre des Variétés avait fait son ouverture dans la salle du passage des Panoramas, et il s'en fallut de bien peu qu'il ne fût forcé de fermer ses portes qui venaient à peine de s'ouvrir.

Un décret impérial réduisit tout d'un coup le nombre considérable des théâtres qui existaient à Paris, et en fit fermer douze.

Je me souviendrai toujours de la peur que nous eûmes tous, et moi particulièrement.

Il était grandement question de comprendre les Variétés parmi les théâtre que l'on supprimait. L'empereur, disait-on, n'aimait pas les farces : le genre de nos pièces lui déplaisait.

Nous eûmes des protecteurs. On a beau dire que l'innocence n'en a pas besoin, moi je dis que c'est à l'innocence qu'ils sont le plus nécessaires, parce qu'elle ne sait pas se défendre.

Nos deux protecteurs puissans furent Regnault (de Saint-Jean-d'Angély) et l'archichancelier Cambacérès; ce dernier surtout eut

la plus grande influence sur notre destinée, et voici comment :

L'archi-chancelier avait une très bonne table, et se faisait un plaisir d'y réunir, outre les personnages politiques, des gens de lettres dont il aimait beaucoup la société.

Son secrétaire particulier, M. Monvel, fils du célèbre acteur de ce nom, eut la pensée, pour la fête de son patron, de faire représenter une pièce composée exprès pour la circonstance. Un théâtre fut dressé chez monseigneur, à son insu, et, après le dîner, lorsqu'il voulut passer dans la salle de billard, il fut surpris d'y entendre de la musique. Les portes s'ouvrirent, et il vit un joli théâtre, construit le matin même par Péget, notre machiniste.

La pièce avait été faite par Moreau, qui se fit aider, je crois, par deux ou trois de ses collaborateurs ordinaires, comme c'était son habitude; mais il parut seul, toujours selon son habitude.

La pièce fut jouée par Crétu, notre directeur, ancien comédien qui, ce jour-là, s'empressa de remettre du rouge; par Brunet et par son vieux compère Duval.

Les actrices étaient madame Crétu, de l'Opéra-Comique; madame Hervey, du Vaudeville, et notre excellente camarade Cuisot.

Au lieu de faire chanter les chœurs par des choristes, on avait trouvé plus galant de confier ce soin aux plus jolies femmes de notre théâtre, Pauline, Élomire, Mengozzi, Aldé-

gonde; on me fit l'honneur de me mettre du nombre.

Il faut être juste, ce fut Cuisot qui eut la pomme. Elle jouait un rôle de jeune étudiant en droit, et ensuite, dans un travestissement, elle paraissait en Apollon.

Une légère tunique de gaze dessinait sa taille fine et svelte. Ses longs cheveux noirs bouclés tombaient avec grâce sur ses épaules. Ses grands yeux vifs, encadrés dans des sourcils bien arqués, brillaient comme des étoiles, et si sa bouche n'était pas très petite, elle laissait voir en riant deux vraies rangées de perles.

Qu'on vienne dire, après ce portrait tracé de la main d'une camarade, que les femmes ne se rendent pas justice entre elles!

Après cela, je puis ajouter qu'elle se maniérait, que sa voix était criarde, et qu'elle ne chantait pas toujours juste.

Mais qui est-ce qui est parfait?

Je veux vous parler aussi des autres actrices qui assistaient à cette fête, et qui avaient chacune leur genre d'agrément.

Pauline était une miniature fort gracieuse. Sa figure douce n'avait pas l'expression de celle de Cuisot; mais elle était fine, quoiqu'un peu froide, et s'animait par un petit sourire pincé qui disparaissait aussitôt. Je ne sais plus qui est-ce qui disait qu'elle avait l'air d'une jolie petite perruche mangeant une cerise.

Aldégonde n'était pas plus grande que Pauline. Sa figure n'était pas régulière; mais son

sourire était gai, et comme elle avait un œil un peu plus petit que l'autre, elle avait l'air de le cligner malicieusement, ce qui donnait beaucoup de piquant à sa physionomie.

Madame Mengozzi était une beauté plus formée. A cette époque, elle était devenue une gracieuse femme du meilleur ton ; sa tournure élégante avait quelque chose de très séduisant.

Élomire n'avait pas autant de grâce que Mengozzi, mais elle était très bien faite, et sa figure, quoiqu'un peu commune, était assez éveillée. Un corset de paysanne et une cornette lui allaient mieux qu'une robe élégante.

Quant à moi, j'ai déjà dit ce que j'étais, une blondinette blanche et fraîche.

Nous eûmes le plus grand succès chez l'archi-chancelier.

Après la comédie, il y eut un bal, et monseigneur voulut bien exiger que toutes les actrices y restassent dans le costume de leurs rôles.

La soirée fut très gaie, et ces messieurs se montrèrent fort galans, à l'exemple de monseigneur, qui nous combla de politesses, mais qui en accabla le charmant étudiant en droit déguisé en Apollon.

Cuisot fut la reine de la fête.

A dater de ce jour, monseigneur loua une loge aux Variétés, et il y vint presque tous les soirs, accompagné de ses deux acolytes fi-

dèles, M. d'Aigrefeuille, et le vieux marquis de Villevieille, qui ne le quittaient pas.

Lorsque l'empereur parla de supprimer notre théâtre, l'archi-chancelier lui dit gaîment :

— Ah ! sire, vous ne voudriez pas me faire perdre le prix de ma loge, que j'ai payé d'avance !

—C'est juste, répondit l'empereur : lorsque la toile est levée, on ne rend pas l'argent.

Le théâtre des Variétés fut conservé, grâce à notre camarade Cuisot.

Vous voyez, mes chers lecteurs, que je vous parle un peu de tout le monde. Je ne veux pas vous occuper continuellement de ma personne,

je vous dois l'histoire de mon siècle, de mes contemporains, de mon pays.

Mon pays, c'est le théâtre des Variétés où je suis née ; — mes contemporains, ce sont les artistes de théâtres que la scène a vus paraître et disparaître devant moi qui existe encore.

Je suis effrayée, en regardant en arrière, du nombre de ceux qui n'y sont plus.

Nous arrivons au moment où notre scène grivoise est menacée d'une invasion d'acteurs d'un théâtre rival. Julien et madame Belmont, ingrats envers le berceau de leur succès, veulent quitter le Vaudeville.

La célèbre *Fanchon la Vielleuse* et le *Chevalier de Sainte-Luce*, voyant notre jolie salle

attirer toute la bonne et belle société de Paris, entrèrent en pourparler avec nos directeurs. On accueillit leurs propositions ; mais il survint bientôt un tout petit obstacle.

Il ne s'agissait de rien moins que de changer notre genre, qui paraissait trop trivial à ces émigrés du Vaudeville. Ils ne voulaient pas s'encanailler avec Cadet-Roussel, avec les bateliers de la Grenouillère, avec les poissardes de la Halle, les Cricri, les Fagotin, les Pommadin et autres personnages comiques de notre espèce.

Nous eûmes vent de cette conspiration contre notre genre.

Tiercelin, que cela touchait particulièrement, lui qui jouait les malins, les savetiers et

les caricatures de bas étage, nous invita à déjeûner chez lui.

L'assemblée était composée de la tête de la troupe : Brunet, Dubois, Bosquier-Gavaudan, Joly, Duval, Aubertin, Cazot et Vaux-doré.

Sept dames avaient été aussi invitées : Baroyer, Mengozzi, Cuizot, Drouville, Pauline, Élomire et moi.

Tiercelin n'avait prévenu personne du motif de la réunion.

Le déjeûner fut très gai ; Brunet fit des calembourgs, et Tiercelin chanta une chanson bouffonne et triviale qui excita le fou rire de tous les convives.

—Voilà, s'écria le père Duval, une excellente plaisanterie ; tu devrais faire faire pour toi une pièce et un rôle où tu intercalerais cette chanson.

Tiercelin rembrunit alors sa physionomie comique. Il avait un masque excessivement mobile, auquel il donnait l'expression qu'il voulait.

— Hélas ! s'écria-t-il d'un ton tragique, veux-tu me mystifier ? Tu viens me parler de me faire faire un rôle burlesque, quand je vais être obligé d'oublier mes anciens ! de fermer les yeux sur les *Aveugles mendians !* de donner congé au *Chaudronnier de Saint-Flour !* de mettre en pièces la *Pièce qui n'en est pas une !* et d'enterrer *Monsieur Gobe-Mouche* avec le *Suicide de Falaise !*

— Que veux-tu dire ? demanda Brunet surpris de cette algarade.

— Et toi, continua Tiercelin, toi, malheureux Cadet-Roussel ! infortuné Jocrisse ! tu ne pourras plus casser d'assiettes.

Mengozzi ne sera plus *Manon la ravaudeuse;* on va briser son tonneau. Élomire et Drouville ne pourront plus se mettre les poings sur les hanches ! Et Flore, qui fait aussi partie de cette honorable assemblée, sera privée des modèles qui lui donnent si bien le ton de la Courtille et des Porcherons !

Tout le monde se regarda stupéfait. Jamais Tiercelin n'avait eu tant d'éloquence.

— Mais non, dit Brunet, je ne veux pas

abandonner le genre grivois qui a fait nos succès.

— Tu n'es pas seul directeur, reprit Tiercelin ; tes illustres collègues vont te faire la nique. Une conspiration se forme contre nous. Le bon ton va nous assassiner ; tu ne vois pas que les transfuges du Vaudeville, suivis de leurs auteurs à la rose, veulent la faire fleurir sur notre sol, en y donnant, au lieu de leçons de farce, des *Leçons de botanique*.

— Jamais ! dit Brunet en s'animant et prenant le ton tragique de Cadet-Roussel, professeur de déclamation.

— Jamais ! répéta toute l'assemblée : vive la farce !

— Jurons-le ! dit Tiercelin, sur les débris

de ce pâté où il y en a encore, et sur ces bouteilles de champagne, dont les bouchons vont sauter en l'honneur des vraies Variétés.

Après ce serment, qui fut presque aussi beau que celui des Horaces, on prit le café, la liqueur, et on partit pour jouer le spectacle.

Il ne fut jamais si gai. Aucun acteur n'avait jamais eu plus d'entrain. Toute la salle pouffait de rire à la *Banqueroute du Savetier*, au *Désespoir de Jocrisse*, et à *Cadet-Roussel misanthrope*.

Julien et madame Belmont étaient dans la salle : cette explosion de gaîté leur fit sans doute peur, car quelques jours après ils renoncèrent à entrer aux Variétés, et allèrent se faire engager à l'Opéra-Comique, où Julien

débuta dans l'*Amant jaloux* et dans l'Abbé de *Félix ou l'Enfant trouvé*.

Quant à madame Belmont, elle fit ses débuts dans *Aline, reine de Golconde*.

Quelque temps après, madame Saint-Aubin quitta ce théâtre où elle avait eu tant de beaux succès, et que rien ne consola de sa perte. Je l'ai admirée cette actrice inimitable que j'aurais voulu imiter. J'aurai plus tard l'occasion de vous parler de son talent.

Au mois d'août 1807, notre théâtre avait donné une pièce de circonstance, intitulée les *Bateliers du Niemen*, à l'occasion de l'entrevue des empereurs de France et de Russie. Cette pièce, de Désaugiers, Francis et Moreau, avait eu beaucoup de succès : elle était rem-

plie d'allusions aux victoires de l'empereur et à la gloire de l'armée.

Il y avait dans ce temps-là beaucoup d'enthousiasme, et on n'avait pas encore inventé le mot *chauvinisme*, pour se moquer de ceux qui comptent pour quelque chose les triomphes de la France.

Vous voyez que je fais aussi des petites réflexions politiques et morales.

Le 26 novembre, cette pièce fut jouée *gratis*, à l'occasion des fêtes que l'on donna à Paris à la garde impériale, pour son retour.

C'était un délire général, une vraie fête nationale. On ne peut pas se faire une idée de la joie universelle, de celle du peuple et des soldats.

Je crois qu'avant de parler de notre représentation, je puis donner une idée du spectacle qui avait eu lieu la veille : j'y avais couru comme tous les habitans de la grande ville.

Près de la barrière, on avait élevé un arc de triomphe sous lequel devaient passer dix mille hommes de la garde. Il était surmonté d'un char doré, et sur chacune des faces on lisait des inscriptions qui rappelaient tous les événemens de la campagne.

Dès neuf heures du matin, une foule immense attendait l'arrivée des troupes. A midi, la garde arriva portant les aigles, le corps municipal alla au devant. On prononça des discours que je n'entendis pas, mais qui furent accompagnés de bravos et de cris d'enthousiasme.

On attacha des couronnes d'or aux aigles. Les chœurs de l'Opéra exécutèrent le *Chant du Retour*, composé par Méhul.

Tous les bataillons de la garde défilèrent au milieu des Parisiens, qui les saluaient. Les femmes leur jetaient leurs bouquets : je jetai aussi le mien, qui tomba sur la figure d'un grenadier.

Le cortége entra aux Tuileries par l'arc de triomphe du Carrousel, déposa ses armes dans le jardin, et, de là, se rendit aux Champs-Élysées où des tables étaient disposées avec dix mille couverts.

Je n'ai jamais rien vu de plus beau.

Tout le monde circulait autour de ces tables. Le soir, il y eut illumination, bal ; c'était magnifique.

Le lendemain, nous donnâmes donc, comme tous les théâtres de Paris, notre spectacle gratis. On avait affiché : le *Tocsin*, les *Bateliers du Niémen* et la *Famille des Innocens;* je jouais dans deux pièces.

Pour comprendre ce qu'étaient alors les spectacles gratis, il faudrait les avoir vus. Le peuple n'avait pas autant de théâtres que maintenant, et il allait plus rarement au spectacle, surtout au nôtre.

Il faut songer aussi que non seulement il allait s'amuser, mais qu'il était électrisé par la circonstance.

Dans chacun des théâtres on avait réservé des places pour la garde impériale, et la vue de ces braves de la grande armée formait déjà un spectacle pour le peuple.

Il y avait une foule immense à la porte de notre théâtre, qui jouissait d'une grande réputation, et où les spectateurs se faisaient une fête de voir Brunet, qui jouait dans deux pièces.

On n'ouvrait la porte du théâtre qu'au moment de commencer, et rien n'était curieux et même effrayant comme de voir ce flot de peuple se précipiter à travers le péristyle, grimper les escaliers, se bousculer dans les corridors et se presser dans les loges. C'était à qui serait aux premières. Les loges de six places contenaient douze personnes entassées les unes sur les autres.

Au moment où la galerie du milieu se remplissait, une femme, entraînée par la foule,

entre précipitamment, arrive au bord, perd l'équilibre, fait une culbute et tombe justement assise sur une banquette du parterre, entre deux individus, qu'elle sépare comme un coin fend une bûche.

Il y avait de quoi se tuer, elle ne bougea pas.

— Tiens ! dit-elle, j'ai fait un fier saut ! Ma foi, je suis bien là et j'y reste.

C'étaient des cris, un tumulte à ne pas s'entendre.

Mais on frappe les trois coups, l'orchestre commence, tout à coup le tumulte cesse, le plus grand calme, le plus grand silence règnent dans la salle.

On joue l'air : *La Victoire est à nous !* Les

bravos et les trépignemens partent et retentissent du haut en bas.

Puis les acteurs sont écoutés, applaudis; le rire circule. O quel bon public! et comme les acteurs en aimeraient un pareil tous les jours.

Lorsqu'on joua les *Bateliers du Niémen*, les transports recommencèrent.

Un couplet en l'honneur de la grande armée fut très applaudi; Lefèvre l'avait chanté avec beaucoup de verve, et l'effet fut prodigieux. On cria : *bis!*

Un ouvrier, placé aux premières loges d'avant-scène, en gilet et les bras nus, demandait *bis*, plus fort que les autres, et d'une voix de tonnerre, s'adressant à Lefèvre, lui cria : *Bis, monsieur, s'il vous plaît!*

Lefèvre recommença le couplet ; alors cet homme, dans un enchantement difficile à décrire, lui dit à pleine voix : *Merci, monsieur.*

C'est là de la politesse, ou je ne m'y connais pas.

CHAPITRE V.

Ravel, le danseur de corde ; les *Puppi napolitani ;* les chiens savans et les jeux forains au théâtre Montansier. — Joly.— Les caricatures de Martinet. — Vauxdoré. — Un marquis comédien.— Émilie Leverd.— Mon cœur parle. — L'ingratitude des hommes.

La salle de mademoiselle Montansier, que nous avions quittée, était restée vacante ; mais cette directrice obtint de l'autorité de l'exploiter, pourvu que ce ne fût pas par une troupe de comédiens.

Mademoiselle Montansier, toujours très en-

treprenante, avait rivalisé dans notre salle avec la Comédie-Française ; elle avait ensuite fait élever le superbe bâtiment de la rue Richelieu, qui a servi long-temps à l'Opéra, et qui est maintenant remplacé par une fontaine.

Elle fit débuter au Palais-Royal une troupe de danseurs de corde, où l'incomparable Ravel fit courir tout Paris.

Après les danseurs de corde, elle montra les *Puppi napolitani*, ou les marionnettes napolitaines, que j'allai voir avec mon camarade Joly.

Nous montâmes même sur le théâtre, faveur spéciale qui nous fut accordée par le directeur, et nous vîmes de près les petits acteurs de bois qui nous avaient remplacés.

Ce directeur italien était un homme fort aimable, et qui s'exprimait assez bien en français.

Il était étonné de voir que la salle n'était presque garnie que d'enfans, attendu qu'en Italie les spectacles de marionnettes sont suivis par des hommes de tous les rangs et de tous les âges.

C'est en Italie, nous dit-il, qu'est né l'usage de faire jouer à ces petites figures, qu'on appelle *puppi* ou *burattini*, des pièces régulières.

Elles représentent des tragédies, des comédies, des opéras, et même des ballets-pantomimes.

Les fils, presque invisibles, sont disposés

de manière qu'on fait exécuter à ces petits acteurs tous les mouvemens possibles, avec une justesse vraiment surprenante.

En effet, nous admirions le *Pulcinella* que le directeur dirigeait lui-même, et qui avait l'air d'un personnage vivant. C'était bien autre chose que le Polichinelle de Séraphin!

Aux danseurs de corde et aux marionnettes mademoiselle Montansier fit succéder les *Chiens incomparables*.

Ces acteurs quadrupèdes jouaient la pantomime d'une manière assez curieuse. Le spectacle se terminait par l'attaque d'une forteresse. Les chiens montaient à l'assaut; mais ce n'était plus de la pantomime, c'était un sabbat à ne pas s'entendre.

Les assiégeans avaient pour stimulant leur souper qui attendait les vainqueurs derrière la muraille, et ceux qui arrivaient les premiers avaient les meilleurs morceaux.

Ce succès de chiens ne dura pas plus longtemps que les autres, et mademoiselle Montansier obtint, à force de protections, de les remplacer par des artistes bipèdes, et de faire jouer des pantomimes, des mélodrames et des vaudevilles.

C'était bien la peine de nous avoir fait déménager : heureusement que nous ne nous en plaignions pas.

L'ouverture de ce nouveau spectacle, qui prit le titre de *Jeux Forains*, se fit par un prologue de Martainville intitulé : *la Résurrection de Brioché*.

Ce prologue fut joué par les ci-devant comédiens de bois de monseigneur le comte de Beaujolais, qui dormaient dans les greniers du théâtre depuis vingt ans, et dont on secoua la poussière.

Rien n'était plus ridicule que ces vieux automates grands comme des enfans de huit ans, habillés à la Pompadour, et gesticulant gauchement pendant que de grosses voix parlaient pour eux dans la coulisse.

Chaque siècle a ses goûts et ses progrès ; Brioché, qui avait eu la vogue au bout du Pont-Neuf, du temps de Louis XIV, était un souvenir trop littéraire pour les spectateurs de mademoiselle Montansier, et les comédiens de bois furent bientôt remis au grenier.

On se rabattit sur les pantomimes dialoguées.

On avait défendu aux auteurs de faire des pièces et des actes, on ne leur permettait de faire que des scènes. Qu'importe, si elles eussent été bonnes : mais ils eurent la délicatesse de ne pas abuser de la permission.

Toutefois, le spectacle des Jeux Forains fit éclore de nouveaux auteurs qui n'attendaient qu'une salle pour produire des chefs-d'œuvre.

Pendant à peu près un an que dura ce spectacle, qui avait ouvert en novembre 1810, il joua trente ouvrages qui firent connaître dix hommes de lettres dont on ne parle plus, et parmi eux mon ami Bernard-Léon, qu'on n'aurait pas cru capable de commettre *la Sœur de la Miséricorde* ou *le Spectre vivant*.

Ce bon Bernard-Léon, si gai, si jovial, que j'ai eu pour camarade au Vaudeville, qui a tant fait rire au Gymnase, et qui a été directeur du Vaudeville et de la Gaîté, le voyez-vous faisant parler et mimer un spectre vivant !

Il m'avait donné un billet pour sa pièce larmoyante, et j'ai bien ri. Les Jeux Forains moururent. Mademoiselle Montansier, qui était tenace, ne voulut pas voir finir son règne dramatique, et sa salle fut transformée en *Café-Spectacle*, où les couplets revinrent partager les loisirs d'un certain public, avec la bière, les échaudés et les bols de punch.

Le Café-Spectacle se maintint à la faveur de la consommation.

Les acteurs n'étaient pas ceux qui parlaient le plus haut.

Au milieu d'une scène d'amour, on entendait un spectateur crier : — Garçon, une bouteille de bière !

Lorsque l'amoureux faisait timidement sa déclaration, un rieur disait tout haut : *carafe d'orgeat!*

Pendant que l'actrice chantait un couplet, l'accompagnement de l'orchestre était couvert par celui des bouteilles qu'on débouchait et des verres qu'on choquait.

La toile se baissait souvent sans que l'on eût entendu un mot de la pièce.

On conçoit tout ce que l'art dramatique gagnait à un spectacle de cette espèce, et combien la morale et la littérature avaient profité de notre exil du Palais-Royal.

Cet état de choses dura jusqu'en 1815, où d'autres scènes d'un genre plus sérieux se passèrent dans la salle Montansier. Nous attendrons, pour les décrire, que nous soyons arrivés à cette époque.

Je vous ai parlé de Joly au commencement de ce chapitre. Il mérite bien une place dans mes Mémoires.

Il joua la comédie avec beaucoup de goût et de talent, sans l'avoir jamais étudiée, mais il avait l'instinct imitateur au suprême degré. C'était un singe et un perroquet assez habile pour avoir le tact de ne singer et de ne répéter que ce qui était spirituel et comique.

Il était d'une adresse incroyable. Il dessinait sans avoir appris le dessin. Il avait beau-

coup vu jouer Volange, Baptiste Cadet, le grimacier physionomiste Thiémet, et il avait pris de chacun d'eux des traditions qu'il rapportait sur le théâtre.

De plus, il était lié avec tous les peintres du temps, et connaissait toutes les charges d'atelier.

Joly était fils d'un officier de bouche du duc d'Orléans ; il fut élevé au Palais-Royal, et la révolution renversa sa position et ses espérances. Il partit pour l'armée avec tous les jeunes gens de la première réquisition, et servit dans la cavalerie.

A son retour, son grand plaisir fut de courir les coulisses des théâtres. Il était aimé de tous les artistes, dessinait leurs portraits, et

jouait des scènes de paravent à faire mourir de rire.

Mais tout cela ne lui rapportait rien, et il fallait vivre.

Un jeune auteur fit sa connaissance dans les coulisses du Théâtre-Molière, dirigé par Gouraincour, et où jouait alors madame Bras, dont j'ai déjà parlé, et Moessard, dont je parlerai à son tour.

Cet auteur conseilla à Joly de tirer parti de son talent de mime, au lieu de n'en faire qu'un amusement qui ne lui rapportait rien. Joly suivit ce conseil, et débuta par un rôle de niais dans la *Petite Revue*, et par une caricature d'huissier bègue dans *M. Botte*. Il s'en tira très comiquement, il réussit, et se décida à se faire comédien.

Plus tard, il fit ses débuts à notre théâtre, et créa successivement M. Dupont de *Maître André et Poinsinet*, le couvreur de l'*Intrigue sur les toits*, le batelier du *Pont des Arts*. Je jouais dans ces trois pièces.

Joly mit un cachet particulier à chacun de ces rôles, surtout à celui du batelier Laviron. Tiercelin en fut jaloux.

Joly qui admirait Tiercelin, fit sa caricature dans plusieurs de ses bons rôles, pour se raccommoder avec lui.

C'est alors que commença cette collection dramatique qui brilla long-temps aux carreaux de Martinet, rue du Coq, qui depuis s'est considérablement augmentée, et où j'ai eu l'honneur de paraître à mon tour.

Joly fut appelé au théâtre du Vaudeville, où nous le retrouverons.

Au moment de son départ, nous perdîmes un de nos camarades, qui était aussi fort comique, c'était Vauxdoré, qui mourut à l'âge de vingt-huit ans, et qui, par son physique, son organe et ses dispositions originales, était déjà un Potier en herbe.

Pour remplacer Joly et Vauxdoré, Brunet, qui jouait tous les jours dans deux ou trois pièces, voulut avoir un double, et fit débuter dans son emploi un acteur nommé Armand, qui ne manquait pas de naturel, mais qui était froid.

Armand, qui ne resta chez nous qu'un an, devait plus tard y voir briller sa postérité.

Ce jeune comédien appartenait à une noble famille, car c'était le comte ou le marquis de Bongars, dont la fille est cette gentille Esther, qui nous a quittés pour aller développer ses grâces et danser la *caoutchoutcha* sous les yeux de S. M. l'empereur de Russie.

Elle n'a pas oublié ses camarades de France, et j'ai reçu d'elle des lettres charmantes, cachetées de ses nobles armoiries.

En 1808, une actrice que j'avais connue bien jeune, Émilie Leverd arriva tout d'un coup au Théâtre-Français.

Elle avait disparu pendant plus d'un an du théâtre Louvois. Personne ne savait ce qu'elle était devenue, quelques amis intimes connaissaient seuls le secret de sa retraite.

On la regrettait au théâtre de Picard, où elle avait créé un rôle d'une manière charmante dans les *Filles à marier*, elle donnait beaucoup d'espérances pour la comédie.

Émilie Leverd avait loué une petite maison sur les boulevards neufs, du côté de la barrière des Gobelins, et elle y vivait extrêmement retirée.

J'étais allée un jour avec une dame de province de mes amies, visiter le Jardin-des-Plantes, l'Observatoire, la manufacture des Gobelins ; car on sait que lorsqu'on a la visite des provinciaux à Paris, il faut les promener et leur montrer toutes les curiosités de la ville.

Beaucoup de Parisiens profitent même de cette occasion pour les visiter aussi ; ce sont

eux qui souvent les connaissent le moins.

Nous passions donc en voiture de louage sur le boulevart neuf, lorsque notre cocher nous versa très agréablement dans un fossé.

Je dis agréablement, parce que, heureusement, nous eûmes plus de peur que de mal.

A nos cris, une petite porte de jardin s'ouvrit, une jeune femme parut, appela, et vint à notre secours avec un jardinier et une femme de chambre.

On nous tira de la boîte où nous étions enfermées; la jeune dame nous offrit l'hospitalité.

C'était Émilie Leverd.

Surprise, reconnaissance, comme dans un mélodrame!

— C'est vous !

— Grand Dieu !

— Par quel hasard ?

— Êtes-vous blessées ?

— Je ne crois pas.

— Vous êtes bien crottées.

— Entrons donc !

On renvoie le fiacre, qui jure et demande sa course.

On paie pour avoir été versée comme pour avoir été promenée.

Enfin, nous voilà chez Émilie Leverd, qui nous prodigue tous ses soins, et que j'accable de questions.

— Vous êtes donc devenue ermite? Que faites-vous dans cette solitude ?

— J'étudie.

— Quoi ?

— La comédie.

— Vous la jouiez si bien !

— J'ai une autre ambition.

— Laquelle ?

— Je veux débuter au Théâtre-Français. Depuis plus d'un an, j'ai des maîtres de langue, de musique, de danse.

J'ai une maîtresse de comédie. Mademoiselle Contat a la bonté de m'en donner des leçons. J'en ai déjà pris d'elle de bien bonnes, en la voyant jouer.

Quelle grâce, quelle finesse, quel naturel admirable et de bon ton!

Il n'y a que les personnes qui ont vécu dans le grand monde, qui ont vu la cour, fréquenté la haute société, qui puissent jouer ce bel emploi des grandes coquettes, dans lequel certaines actrices ont l'air de femmes entretenues.

Je me suis donc séquestrée du monde et du théâtre, pour y rentrer avec succès.

Si l'on m'avait vue tous les jours, mes progrès auraient été insensibles.

Clozel, mon ancien ami, me fait répéter mes rôles. C'est un charmant comédien qui connaît toutes les ressources de la scène. Mademoiselle Contat m'ouvrira incessamment les portes de la Comédie-Française.

En effet, quelque temps après, Emilie Leverd débuta dans Célimène du *Misanthrope* et dans les *Trois sultanes*, et elle eut le plus brillant succès, auquel j'assistai avec un vif plaisir.

Je regrettai alors de n'avoir pas suivi son exemple. Peut-être aurais-je été une bonne soubrette de comédie.

Mais qui est-ce qui est maître de sa destinée?

Je suis Flore des Variétés. Je ne suis pas la dernière dans le genre que j'ai adopté. Quelquefois l'ambition vous perd !

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Vous voyez que j'ai lu la *Henriade*.

Cependant Émilie Leverd avait un vice de prononciation assez marqué ; cela me fit faire attention au mien.

Le défaut que j'avais s'appelle, je crois, zézayer. Cependant je parlais un peu moins gras qu'Émilie, que cela n'a pas empêchée d'être une charmante comédienne. On se souvient qu'elle disait : Mon petit Figago ; que dans le *Philosophe sans le savoir*, elle prononçait : Empogtez ces lumiègues ; et dans Célimène, du *Misanthrope* :

Faut-il puangue un bâton, poug les mette dehors.

Quant à moi, je chantais dans le *Pont des Arts !*

Approsse ta nasselle,
Tu ne viens pas en vain.
Ze ne saurais sans elle
Assever mon dessein.

Je résolus de me corriger. Un auteur, qui prenait intérêt à moi, m'apprit la manière dont un nommé Démosthènes s'était servi pour vaincre sa difficulté de parler; et, suivant son conseil, je mis des cailloux dans ma bouche, non pas *à la face du vulgaire*, comme je m'en vante aujourd'hui dans Atala, la femme sauvage des *Saltimbanques*, mais *dans le cours de ma vie privée*.

Je parvins à assouplir mon organe, qui depuis n'a pas été trop désagréable.

Me voici arrivée à l'époque où le cœur parle chez une femme aussi bien que la langue : le mien n'avait pas encore parlé, mais il s'y disposait, cela n'allait pas tarder.

J'avais échappé à la séduction de Vestris ;

au guet-apens mieux combiné du prince Zamoski. Tout cela n'était que des roses; les épines allaient se faire sentir : j'allais aimer!

Un jeune homme qui fréquentait habituellement notre théâtre, me suivait partout où j'allais, et soupirait en me regardant.

Je ne pouvais faire un pas sans le rencontrer. Lorsque je me rendais le matin à la répétition, il marchait à côté de moi sur le boulevart. Lorsque j'en sortais, je le voyais en faction devant la porte du théâtre. Touchée de cette persévérance et des regards passionnés que lançait sur moi ce jeune homme, dont la figure était très agréable, la tournure très distinguée et la mise parfaitement soignée, je commençai à sentir battre mon cœur chaque fois que je l'apercevais. Je répondis modes-

tement à ses coups d'œil, en lui jetant un regard expressif de côté.

Un jour, il eut l'air de vouloir m'aborder, il s'approcha et poussa un gros soupir; j'y répondis par un autre, mais la conversation en resta là.

Un autre jour qu'il m'avait accompagnée jusqu'à ma porte, il poussa la témérité jusqu'à me saluer, je lui fis une jolie révérence; tout fut fini, je rentrai chez moi, je pensai à lui toute la journée, et, je l'avouerai même, toute la nuit.

Le lendemain, il vint au devant de moi et me jeta un regard languissant et mélancolique. Je hasardai un sourire encourageant, il parut transporté, leva les yeux au ciel et resta fixe et immobile comme une statue.

Je continuai mon chemin, j'allai à ma répétition, je répétai tout de travers.

En sortant, je l'aperçus; j'inventai une ruse innocente, empruntée à Rosine du *Barbier de Séville*. Je connaissais déjà le grand répertoire. Je feignis de faire un faux pas, je jetai un cri, il courut à moi, me retint, me pressa dans ses bras, en me disant : — Mademoiselle, vous êtes-vous fait mal? — Je répondis comme Rosine : — C'est que le pied m'a tourné. Il m'offrit une voiture. — Non, lui dis-je : ce n'est rien; votre bras seulement. — Il était aux anges. Arrivé à ma porte, il me demanda si je pouvais monter seule l'escalier. Mon amour-propre fut flatté de pouvoir répondre que je ne demeurais pas au quatrième; mais que s'il voulait me faire le plaisir de monter

jusqu'à l'entresol, je le remercierais de sa courtoisie.

Je me jetai dans une bergère, il accepta une chaise, et s'informa avec intérêt si mon pied était enflé. Je fus bien aise de lui faire voir que j'avais un joli pied, et en le lui montrant, je lui dis : — Je crois que oui.— Alors, s'écria-t-il, comment est-il donc quand il n'est pas enflé ?

La conversation se borna à des choses de politesse et de galanterie; mais il me demanda la permission de revenir savoir des nouvelles de mon pied.

— Avant de vous l'accorder, monsieur, lui dis-je, je désirerais savoir qui j'aurai le plaisir de recevoir chez moi.

— Ne craignez rien, mademoiselle; je puis, je veux me faire connaître. Je me nomme Charles C.... ; je suis libre, maître de ma personne, j'ai une jolie position de fortune, et je demeure quai Malaquais, n° ...

Je n'ennuierai pas mes lecteurs des détails préliminaires d'une liaison qui ressemble à toutes celles qui se font dans le monde. Les hommes savent comme ils s'y prennent pour nous séduire. Les femmes n'ignorent pas comment elles donnent leur cœur. Il y en a qui ne font que le prêter. Moi, j'aimai pour la première fois, je fus confiante, tendre; je cédai au penchant qui m'entraînait.

Charles m'adorait, il me parla de mariage; mais aussi de ses parens qui pourraient s'y

opposer. Cependant, pour assurer mon avenir, il m'apporta une donation en forme et bien notariée de trente mille francs à prendre sur le plus clair de ses biens.

Je voulais refuser. — Charles, lui dis-je, ce n'est point l'intérêt qui m'attache à vous. Je vous aime pour vous-même...

Il me força d'accepter. — Je suis riche, me dit-il, et dans le partage de l'amour, le plus heureux est celui qui donne.

Je ne voulus pas lui faire de la peine. Je mis la donation dans mon secrétaire.

Pendant plus d'une année, l'amour fut réciproque. Sa tendresse ne se ralentit point... Mais!...

Charles se refroidit.

Un jour!... j'appris qu'il allait se marier! Il faut avoir passé par là pour comprendre ma position.

Il cessa de venir me voir.

Je ne vous peindrai point mon chagrin, mon désespoir. Je tomberais dans le romanesque. J'étais fière. Je ne voulus point garder les bienfaits d'un homme qui ne m'aimait plus.

Je lui renvoyai, sous enveloppe, sa donation de trente mille francs.

Oui, j'eus cette faiblesse, je fis cette bêtise. Je m'en suis bien repentie depuis.

Il comprit ma délicatesse, il en sentit toute la valeur, car il garda la donation.

Faut-il qu'un homme soit mal élevé !

Que de pleurs je versai ! Je n'étais plus cette Flore insouciante et gaie. J'allais tous les jours sur le quai Malaquais ; je pleurais sous ses fenêtres. Ses fenêtres ne s'ouvraient pas. Je le voyais sortir en cabriolet avec son heureuse épouse ; il ne me regardait pas.

Son groom me criait *gare !*

Lui, faisait claquer son fouet. J'étais tentée de me jeter sous les pieds de son cheval, sous la roue de son cabriolet.

Mes camarades se moquaient de moi, parce que j'étais sensible ! Cela me rappela l'anecdote de cette débutante qui répétait le rôle d'Ariane abandonnée, et qui y mettait si peu

d'âme, qu'une grande actrice, mademoiselle Dumesnil, je crois, lui dit :

— Pénétrez-vous donc de la situation. Que feriez-vous si votre amant vous abandonnait ?

— Moi, lui dit la débutante, j'en prendrais un autre.

— Allez, mon enfant, lui répliqua mademoiselle Dumesnil, vous ne jouerez jamais la tragédie.

Oh ! que je l'aurais bien jouée la tragédie, dans ce moment-là ! et surtout le rôle d'Ariane abandonnée !

CHAPITRE VI.

Début de Potier.—Ses premières années.—Joanny au théâtre des Délassemens-Comiques. — La gaze déchirée : Vive la liberté ! — *Roméo et Juliette* et une goutte d'eau.—Désaugiers chef d'orchestre.—Un spectacle chez Berthier, prince de Neufchâtef. — Je joue avec Brunet devant l'empereur et l'impératrice. — Cambacérès et la boîte à poudre. — *Cadet Roussel beau-père* chez la reine Hortense. — Un mot de l'empereur.

En 1809, notre théâtre fit sa plus belle acquisition, par le début de Potier, un des meilleurs comédiens que l'on ait vus depuis long-temps.

Potier ne plut pas d'abord à notre public.

Son jeu fin et spirituel ne fut pas compris de ceux qui étaient habitués aux franches bêtises de Brunet et aux charges bouffonnes de Tiercelin.

On trouvait son organe rauque et sourd : il *prenait des temps*, ce qui le faisait paraître froid.

—Bon, disait Potier, ils ne me comprennent pas. Ils s'y accoutumeront.

Heureusement qu'il avait choisi, pour son premier début, un rôle où il était excellent. C'était *Maître André* ou le *Perruquier poète*. Brunet avait créé ce rôle avec un grand succès ; mais, lorsqu'il le vit jouer à Potier, il nous dit : —Il le joue mieux que moi, je n'y retoucherai pas.

En effet, ce fut le seul rôle où Potier fut applaudi ; il le joua vingt fois de suite. Il n'eut pas le même succès dans M. de la Flûte de l'*Intrigue sur les toits* : je dois le dire, il y fut sifflé. Mais quelque temps après il le rejoua, et avec une telle supériorité qu'il le garda comme un de ses bons rôles.

Je jouais avec lui dans ces deux pièces, et, toute jeune comédienne que j'étais, je voyais bien que c'était un homme d'un grand talent.

Je me prêtais de bonne grâce à tout ce qui pouvait lui être agréable ; il me prit en amitié, et me dit, un jour que nous étions seuls au foyer, après une répétition :

— « Voyez-vous, ma chère Flore, vos jolies

actrices qui jouent ici le vaudeville ne savent pas ce que c'est que la comédie ; elles ne l'ont jamais jouée. Ce qui m'a formé, moi, c'est qu'avant de prendre ce petit genre, j'ai joué le grand répertoire, qui peut seul faire de bons comédiens.

» J'ai pris la comédie par passion; ma famille s'y opposait, et, sans la révolution, je ne serais jamais monté sur le théâtre. Les Potier sont d'une noble famille de robe qui, par ses alliances et par son mérite, s'est élevée jusqu'à avoir des ducs et pairs, les Potier de Gèvres et de Blancménil. Je n'en suis pas plus fier, mon enfant : on est ce qu'on se fait. Un comédien qui mérite l'estime vaut mieux qu'un grand seigneur qui ne la mérite pas.

» J'ai été élevé à l'école militaire du cheva-

lier Pawlet, et là j'ai eu pour camarades des hommes qui sont devenus la gloire de nos armées.

» Je suis parti en 1793, avec la première réquisition, et j'ai servi pendant quelque temps dans un bataillon d'infanterie. Ma faible santé ne me rendait guère propre à l'état militaire : je suis revenu à Paris après le régime de la terreur. Ma famille était ruinée comme tant d'autres. J'étais libre et désœuvré; mon goût pour la comédie se réveilla, et je m'essayai dans les théâtres les plus infimes du boulevart.

» J'allais chez Lazzari, aux Variétés amusantes, jouer l'*Intendant comédien;* on me payait mon cachet un petit écu, et quelquefois

j'étais sifflé : cela ne me décourageait pas. On jouait chez Lazzari tous les canevas de l'ancien théâtre italien. Lazzari était un excellent arlequin.

» Dans ces canevas, les rôles n'étaient pas écrits : le directeur, qui savait par cœur toutes les pièces, les indiquait aux acteurs qui étaient obligés d'improviser le dialogue, et Dieu sait comme ils improvisaient souvent !

» Cependant, il faut convenir que Gassier Saint-Amant, le régisseur, se tirait très bien du rôle de Scapin, qui était, après Arlequin, le plus important. Le Pantalon n'était pas mauvais non plus.

» Un jour, M. Pantalon, je ne sais pourquoi, ne se trouva pas au théâtre. Je venais

de jouer l'*Intendant comédien*, Lazzari vint me trouver et me dit :

— » Potier, je n'ai pas mon Pantalon, il faut que tu m'en serves ce soir. Je ne sais ce qu'est devenu ce diable de Robert. Tu vas prendre son costume, et tu joueras son rôle dans la *Tartane de Venise*.

— » Mais je ne le sais pas !

— » Qu'est-ce que cela fait ?

— » Qu'est-ce que je dirai ?

— » Tout ce que tu voudras. Je te souffleraï. Ne fais pas manquer mon spectacle ; je te paierai ton cachet double.

» J'avais vu jouer la pièce, je crus pouvoir me risquer.

» J'allai m'habiller en Pantalon. Je mis la robe, le masque, la barbe en saucisson, et je me tirai si bien du rôle, que Lazzari enchanté vint m'embrasser, me paya deux cachets, et me dit :

— » Tu es né pour les Pantalons ! Je t'engage pour cet emploi.

» Mais le lendemain, après la représentation de la *Baleine avalée par Arlequin*, le feu prit à son théâtre, et tout fut dit ; je ne jouai plus les Pantalons.

» A la même époque, le petit théâtre des Délassemens-Comiques, dirigé par Deharme, ancien acteur des Associés, jouait le grand répertoire, la tragédie, la comédie. On prenait douze sous aux premières et six sous au par-

terre, pour voir jouer Corneille, Racine, Voltaire, Molière et Beaumarchais.

» On avait de bonne marchandise pour peu d'argent.

» Joanny, qui avait comme moi servi dans l'armée, remplissait les grands rôles tragiques ; il me présenta à Deharme, et j'entrai aux Délassemens pour y jouer les seconds comiques. Les premiers étaient donnés à un nommé Goblain, homme qui avait été riche, qui s'était ruiné, et qui ayant toujours eu la passion de la comédie, qu'il avait jouée chez lui, dans le temps de sa fortune, se consolait en la jouant sur le boulevart.

» C'était un théâtre curieux que le nôtre. Il avait été ouvert quelque temps avant la ré-

volution et dirigé par Plancher Valcourt, acteur et auteur. A cette époque de priviléges, il était astreint à ne laisser jouer les acteurs qu'à travers une gaze. Mais, après la prise de la Bastille, un soir qu'on représentait une pièce patriotique, Valcourt déchira la gaze, en criant : Vive la liberté ! Depuis, il se fit appeler républicainement Aristide Valcourt.

» Le théâtre ayant passé par plusieurs mains, tomba dans celles de Deharme, qui jouait les grands amoureux de tragédie, de comédie et d'opéra : Pyrrhus dans *Andromaque,* et Belfort dans les *Visitandines.*

» Sa femme jouait les grandes amoureuses.

» Je me souviendrai long-temps de ce qui arriva un jour que l'on donnait la tragédie de *Roméo et Juliette.*

» Madame Deharme jouait Juliette. Au cinquième acte, elle était couchée sur son tombeau et faisait admirablement la morte. Malheureusement il pleuvait à torrens, et notre théâtre était mal couvert. La pluie filtrait à travers les ardoises; une goutte d'eau vint tomber juste sur le nez de Juliette.

» Elle secoua la tête, et fit une grimace.

» Seconde goutte d'eau, seconde grimace.

» Son mari, qui jouait Roméo, lui dit tout bas : — Ne remue donc pas!

» Mais la goutte d'eau, qui tombait de très haut, lui donnait une chiquenaude assez forte; elle avait les yeux en l'air et la voyait arriver, elle détourna la tête et la reçut dans l'œil.

» Les spectateurs, qui d'abord n'y avaient

pas fait attention, levèrent leurs yeux au plafond, et, voyant arriver la goutte d'eau, s'en amusèrent beaucoup.

» L'un disait : — La voilà !

» L'autre : — Gare l'eau !

» Un malin se leva, et dit à la malheureuse Juliette : — Madame, voulez-vous que je vous prête mon parapluie ?

» La tragédie finit très gaîment.

Nous jouions aussi quelques vaudevilles nouveaux de Gabiot, de René Périn et de Sewrin. Dans le *Jaloux malade*, de ce dernier, j'avais un rôle d'apothicaire où je faisais beaucoup rire.

» Quelques jeunes auteurs qui fréquentaient

nos coulisses, s'amusaient souvent à nous servir de comparses et de figurans dont nous manquions.

» L'un d'eux, qui est devenu un vaudevilliste très connu, et qui avait alors seize ou dix-sept ans, s'habillait en sénateur dans la *Mort de César*, mettait une toge, et, avec sa grosse figure fraîche, avait moins l'air d'un sénateur romain que d'un enfant de chœur.

» Je me souviens d'un autre qui est devenu journaliste, qui, dans la pièce intitulée : *On la tire aujourd'hui*, où je faisais un perruquier, jouait mon garçon et portait derrière moi ma boîte à perruques.

» Souvent nous n'avions pas de souffleur ;

un de ces messieurs nous en servait.

Mais le combat finit faute de combattans.

» Nous fermâmes boutique en 1799. Alors il se forma une troupe qui alla s'établir rue du Bac, et qui donna à son théâtre le titre de *Théâtre des Victoires nationales*. Ce titre était de circonstance, à l'époque où nos armées, conduites par le général Bonaparte, venaient de remporter toutes les belles victoires de la guerre d'Italie.

» L'un des directeurs s'appelait Pompée; il avait fait ses premières armes au théâtre des Associés, dirigé par Sallé sur le boulevart du Temple, où il jouait les pères nobles. L'autre directeur était Faure. Il avait été acteur et même danseur au théâtre de la Cité. Il a été depuis aux Français.

» Ce théâtre devait jouer le grand répertoire, et j'y fus engagé pour les seconds comiques ; Faure jouait les premiers.

» La troupe était assez bien composée ; elle était meilleure que celle des Délassemens. La seule ressemblance qu'il y avait entre ces deux théâtres, c'est que l'un ne payait guère mieux que l'autre ; mais je jouais la comédie, j'étais heureux.

» Ma sœur était avec moi. Elle jouait les duègnes et les caractères avec beaucoup de talent. Lorsque nous rentrions tous les deux, après avoir été bien applaudis, et que, n'ayant pas touché notre quinzaine, nous mangions notre souper plus que modeste, nous nous félicitions cependant, et nous nous disions en

buvant un verre d'eau : — *Nous avons eu bien de l'agrément!* (Je vous ai dit, chers lecteurs, que c'est le mot sacramentel des artistes.) Cependant, notre grand répertoire fut assaisonné de quelques petits vaudevilles nouveaux, que nous firent Gamas, notre régisseur, Jacquelin, notre souffleur, et Désaugiers, notre chef d'orchestre. »

— Quoi! m'écriai-je, Désaugiers conduisait votre orchestre?

— « Certainement, continua Potier.

» Dans ce temps-là, nous jouâmes entre autres vaudevilles nouveaux une petite arlequinade qui me rappelle aujourd'hui ces souvenirs.

» Cette pièce était intitulée : *Encore un*

Diable. A cette époque on jouait des diables sur tous les théâtres, et entre autres, à l'Ambigu, une pantomime dialoguée de Cuvelier, ayant pour titre : *C'est le Diable ou la Bohémienne*, qui faisait courir tout Paris.

» Dans *Encore un Diable*, Pompée jouait M. Cassandre ; le rôle de Colombine était joué par mademoiselle Camille, qui depuis a débuté au théâtre Feydeau avec succès ; Faure faisait l'Arlequin, je jouais Gilles, Jacquelin soufflait et Désaugiers conduisait l'orchestre.

» Nous avions aussi, en fait d'autres nouveautés, une comédie en trois actes et en vers, de Gosse, intitulée : les *Femmes politiques*. (Cette pièce a été jouée plus tard aux Français.)

» Nous risquâmes même une tragédie : *Aratus ou le Guerrier philosophe*. C'était une allégorie relative au premier consul, qui eut un succès d'enthousiasme, mais non pas un succès d'argent.

» Or, ma chère Flore, comme

... L'honneur sans argent n'est qu'une maladie,

à ce que dit Petit-Jean dans les *Plaideurs*, et que j'étais très malade, je quittai le théâtre des Victoires-Nationales, pour aller tenter la fortune en province.

» Cependant je regrettais Paris, ce premier berceau de mes succès.

» J'avais de bons camarades, de bons rôles, j'étais applaudi dans Basile, du *Barbier de Sé-*

ville ; dans *Crispin médecin ;* dans M. Fadel, du *Grondeur ;* dans Perrin-Dandin, des *Plaideurs :* dans M. Pataut, de *Cartouche ou les grands Voleurs ;* dans M. Dasnière, du *Sourd ou l'Auberge pleine ;* j'avais été redemandé après avoir joué Bridoison, du *Mariage de Figaro,* et, dans ce temps-là, on n'était redemandé que par le public.

» Il est vrai que quelquefois j'étais obligé de faire des rôles de complaisance dans la tragédie et de jouer Aldamon, dans *Tancrède,* Phénix, dans *Andromaque,* et Octar, dans l'*Orphelin de la Chine.* Je devais avoir l'air d'un fier magot !

» Enfin, je partis pour la province ; je jouai dans plusieurs villes de la Normandie et de

la Bretagne ; j'eus beaucoup de succès à Nantes, et surtout à Bordeaux, en jouant à côté de Martelly, excellent comédien que l'on a souvent comparé à Molé, et dont les conseils m'ont été très utiles pour me perfectionner dans un art que j'idolâtre et que je ne regarde pas comme un métier.

» Un rôle où j'eus le plus grand succès, on ne s'en douterait pas, fut celui du fat, dans la *Belle Fermière*.

» Ce rôle me fit engager à Bordeaux par le directeur Ferville (père de l'excellent Ferville, aujourd'hui un des meilleurs acteurs du Vaudeville).

» Me voilà de retour à Paris, nous verrons ce que j'y ferai.

» Je veux bien être un comique, mais non pas un farceur.

» La charge fait rire, mais elle fait aussi hausser les épaules.

» Vous êtes jeune, ma chère Flore, je vous trouve des dispositions, je vous parle en ami et en homme qui a de l'expérience. J'ai dix ans de théâtre, j'ai vu beaucoup d'acteurs, je n'ai pas vu beaucoup de comédiens. Ne soyez pas actrice, soyez comédienne. On vous fait jouer l'emploi des amoureuses, mais moi je vous dis que vous êtes destinée aux rôles comiques. »

L'histoire des premières années de Potier m'est restée gravée dans la mémoire.

Je n'ai jamais oublié ses bons conseils ; je

m'en suis bien écartée quelquefois, mais son souvenir m'a souvent fait rentrer dans les limites dont je sortais.

Pendant à peu près douze ans que j'ai été sur la scène auprès de lui, je l'ai étudié, admiré; son exemple m'a encore plus appris que ses conseils.

Il fut près de deux ans avant d'avoir le succès qu'il méritait; mais, en 1811, il créa le prince Mirliflor, dans la *Chatte merveilleuse :* sa réputation fut fixée, il ne cessa plus d'attirer la foule. J'aurai bien des occasions de parler de lui. Talma disait, en le regardant dans nos coulisses, où il venait quelquefois, que c'était le comédien le plus complet qu'il eût connu.

Je reviens à Brunet et à l'année 1809.

Le 10 septembre, Brunet fut demandé pour jouer à Grosbois, chez Berthier, prince de Neufchâtel.

L'empereur devait y venir après une partie de chasse. Nous avons su depuis qu'on avait l'intention d'égayer Sa Majesté, qui était alors occupée d'un grand projet que vous saurez tout à l'heure, et que l'on cherchait à la distraire des idées sombres que faisait naître dans son esprit, ou plutôt dans son cœur, un combat entre l'amitié, la reconnaissance et les calculs de la politique.

Je ne suis qu'une femme, et je connais peu les grands mystères de la diplomatie; mais j'ai un cœur, et je comprends tout ce qui doit se passer dans celui d'un homme, même d'un homme de génie, quand il est obligé de combattre ses sentimens.

On avait choisi, pour amuser l'empereur, une de nos pièces les plus bouffonnes ; c'était *Cadet Roussel, professeur de déclamation.* J'y jouais le rôle de Manon, femme de Cadet Roussel.

Après le dîner, on passa dans la salle où l'on avait dressé un théâtre. L'empereur et l'impératrice Joséphine se placèrent, entourés des princes, des princesses et des grands dignitaires.

Le théâtre était fort petit, fort bas ; nous étions presque de niveau avec les spectateurs, et presque nez à nez avec l'empereur, qui était au milieu, qui avait la figure soucieuse et sévère, ce qui nous déconcertait tous passablement, et moi surtout, qui n'étais pas hardie.

Cependant Brunet me rassura; il me dit qu'il avait joué plusieurs fois devant l'empereur, qui était fort indulgent.

Je pris, comme on dit, mon cœur à deux mains, et je jouai de mon mieux ma première scène. J'entendis l'impératrice qui disait à l'empereur : — Elle est gentille, cette petite. Il répondit simplement : — Oui. — Cela me fit plaisir, et je pris courage. Cependant l'empereur, que le dialogue trivial de la pièce n'amusait peut-être pas beaucoup, dit assez haut :

— Brunet ne vient donc pas?

Celui-ci qui, de la coulisse, entendit ces mots, n'attendit pas sa réplique et entra brusquement; mais comme la coulisse était

fort étroite, il y accrocha son plat à barbe et sa boîte à poudre, qui roulèrent par terre. Le plat à barbe se brisa en morceaux, et la poudre qui était dans la boîte fit un nuage dans lequel nous disparûmes.

Brunet, en se baissant vivement pour ramasser ses ustensiles, laissa tomber son chapeau, qui sauta sur les genoux de Cambacérès. L'archi-chancelier, surpris, et voulant se débarrasser de ce vilain chapeau poudreux, le rejeta sur le théâtre ; mais il arriva précisément au milieu de la figure d'Hugot, qui faisait madame Grugeot, et celui-ci, aveuglé du coup de chapeau qui lui avait crevé les yeux, se jeta en arrière sur Blondin, qui faisait M. Beuglant.

Ce fut un moment de trouble et de confu-

sion, pendant lequel l'empereur, quittant son visage sérieux, ne put s'empêcher de rire.

A l'exemple du maître, tout le monde rit aussi, excepté l'archi-chancelier, qui essuyait sa culotte de velours pleine de poudre et de pommade. Je l'entendis qui disait à haute voix à M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely : — On n'aurait pas dû choisir une pièce comme celle-là, mais un de ces jolis vaudevilles où joue mademoiselle Cuisot, comme la *Corbeille d'Oranges* ou le *Petit Fifre*.

M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely lui répondit d'un air goguenard : — L'empereur n'aime pas les femmes en hommes.

Le calme se rétablit. Nous étions encouragés par la gaîté de l'empereur. Brunet, se re-

mettant peu à peu, fut sublime, et nous le secondâmes de notre mieux, excepté Hugot, qui se frottait toujours les yeux, et qui me disait tout bas : — J'ai la berlue.

Les augustes spectateurs, entraînés par la verve comique de Brunet, qui se démenait comme un possédé, et qui déclamait ses vers burlesques avec la même chaleur que Talma débitait ceux de Corneille et de Racine, se livraient à un rire franc. Il n'y avait point d'étiquette, et tout allait le mieux du monde, lorsque tout d'un coup la scène changea.

Dans *Cadet-Roussel, professeur de déclamation*, Blanchet est amoureux de Manon, femme de Cadet-Roussel.

Il s'est introduit chez le professeur, sous le

prétexte d'apprendre à jouer la tragédie. Son père survient, et parle ainsi à Cadet-Roussel :

LE PÈRE BLANCHET.

« Est-ce que tu crois que c'est pour la déclamance qu'il vient ici ? C'est pour t'enlever ta Manon, et te mettre dans le cas de demander ton divorce. »

CADET-ROUSSEL.

« Est-ce que vous croyez que c'est pour le plaisir que je me suis marié ? Non, c'est pour le solide ; c'est pour ne pas laisser finir la perpétuité de ma race, pour me voir renaître en moi-même et avoir des prédécesseurs... »

Le tonnerre, en tombant sur le théâtre, n'aurait pas produit plus d'effet que ces paroles.

L'impératrice Joséphine cacha sa figure avec son éventail.

L'empereur fronça les sourcils.

Chacun se regarda consterné, en voyant l'effet que cette phrase avait produit sur Napoléon.

Nous fûmes stupéfaits, ne comprenant rien à ce changement subit.

M. de Saint-Cyr, chambellan, s'élança dans la coulisse, en disant à Guibert, notre régisseur :

— Ah ! grand Dieu ! que vient-on de dire ?

— Ce qui est dans la pièce, répondit Guibert.

— Quelle maladresse ! l'empereur sera furieux.

— Ce n'est pas notre faute ; c'est vous, monsieur, qui avez choisi le spectacle.

— Est-il encore question de divorce dans la pièce?

Il n'est question que de cela.

— Allez, courez au trou du souffleur, prenez le manuscrit, et faites couper aux acteurs tout ce qui est relatif au divorce.

Guibert renvoya le souffleur, se mit à sa place, et nous fit des signes que nous ne comprenions pas. Lorsque Brunet allait parler, il lui disait : Chut ! et soufflait un autre interlocuteur.

Nous n'y étions plus, nous voyions devant nous un auditoire glacé, l'impératrice embarrassée de sa contenance, l'empereur qui avait une physionomie sombre, et qui n'avait plus envie de rire.

Nous coupâmes des phrases, nous passâmes des scènes; c'était une cacophonie à ne plus s'y reconnaître. Enfin, nous arrivâmes le plus vite possible au dénouement. Brunet, en m'embrassant, me dit : « Viens, Manon, dans les bras de ton époux, et ne parlons plus de div.... »

— De disputes, souffla Guibert.

— Non, de divorce, reprit Brunet, je sais mon rôle.

La toile se baissa enfin, à la grande satisfaction des acteurs et des spectateurs.

Voici le mot de l'énigme, nous ne l'avons su que quelque temps après. Dans ce moment, il s'agissait mystérieusement du divorce de Napoléon avec Joséphine. Ce secret n'était encore connu que des intimes, et l'application de la pièce à cette circonstance avait causé toute cette contrariété, par l'impression qu'elle avait produite sur l'impératrice.

Lorsque cette affaire fut connue, Crétu, notre directeur, en parla à l'archi-chancelier, qui venait presque tous les soirs aux Variétés ; l'archi-chancelier lui dit que le prince Berthier, désolé de ce qui s'était passé, en avait témoigné son déplaisir à l'empereur, qui lui avait répondu :

— Je vois que mon secret a été bien gardé ; car si ces bonnes gens en avaient eu la moindre idée, ils ne m'auraient certainement pas dit ce que je viens d'entendre.

Brunet avait la bonhomie de croire que l'empereur lui gardait rancune, quoique assurément il fût bien innocent de la prose de M. Aude et du choix de la pièce, fait par le chambellan.

Deux ans plus tard, en 1811, la reine Hortense, qui aimait beaucoup à faire jouer Brunet chez elle, soit à Paris, soit à Saint-Leu, le fit venir un jour pour représenter *Cadet-Roussel beau-père*, parodie des *Deux Gendres*, qui, à cette époque, avait beaucoup de succès.

J'y avais créé le rôle de Manette. C'était une

de mes premières créations comiques. On avait été content de moi.

Lorsque Brunet s'avança pour débiter la phrase burlesque qui termine cette parodie :

« Ne donnons jamais rien à nos enfans, si nous voulons qu'ils aient pour nous une reconnaissance égale à nos bienfaits. »

Brunet croyant s'apercevoir que Napoléon faisait une petite grimace, et songeant qu'il venait d'avoir un fils qu'en naissant il avait fait roi de Rome, s'avisa d'ajouter par improvisation :

« Excepté quand nous pouvons lui donner un trône. »

Après avoir dit ces mots, il salua profondément.

A ce trait inattendu, l'empereur partit d'un éclat de rire, et, se retournant vers la reine Hortense, il lui dit tout haut :

— Brunet est un grand politique!

CHAPITRE VII.

Le docteur Gall à la mode. — Les protubérances de trois actrices. — Les huit Cendrillons. — Brunet en femme. — L'Anglais amoureux. — Grand succès d'Alexandrine Saint-Aubin. — Une lettre de la *Chatte merveilleuse*. — Un déjeûner au Rocher de Cancale. — Le mariage de Joly.

Pendant les années 1808 et 1809, le docteur Gall devint à la mode ; il fit même fureur. Il n'y avait pas de soirée brillante où l'on ne voulût avoir ce docteur, pas de dîner où il ne fût invité.

Toutes les petites-maîtresses voulaient se

faire tâter le crâne, et on les entendait se dire : — Ma bonne, tu ne sais pas? j'ai la bosse du goût, j'ai la bosse de la musique, j'ai la bosse de la patience, j'ai la bosse de la générosité, et toutes sortes d'autres bosses. Elles ne se vantaient pas toujours avec franchise de la bosse que le docteur Gall leur avait réellement trouvée; aussi, avec ces dames, beaucoup d'hommes donnaient dans la bosse.

Les marchandes de modes, qui profitent de toutes les circonstances, et de toutes les vogues pour en donner à leurs chiffons, avaient saisi celle-ci pour inventer des bonnets nouveaux.

Ces bonnets étaient pleins de creux et de bosses.

Les crevés furent appelés des *protubérances*

et les coiffures se nommèrent des *toques au docteur Gall.*

Nous en portâmes toutes.

Un jour, il nous prit la fantaisie d'aller nous faire palper par le docteur.

Nous en fîmes la partie, Cuisot, Drouville et moi.

Mais nous eûmes la malice de ne pas vouloir passer auprès du docteur pour des actrices.

Cuisot emprunta une voiture à l'archi-chancelier Cambacérès, et nous nous fîmes annoncer chez le fameux docteur comme trois princesses.

Nous nous étions habillées très élégamment,

et nous avions eu soin de nous coiffer toutes les trois de toques *au docteur Gall.* Cuisot et Drouville les avaient choisies gros vert et jaune; elles avaient l'air d'avoir des têtes de perroquets; mais c'était la mode. Moi, comme blonde, j'en avais une noire avec des protubérances roses; cela ne m'allait pas mal.

Notre voiture entra dans la cour avec fracas.

L'annonce de trois princesses fit grand effet, le domestique ouvrit les deux battans. Le docteur vint au devant de nous jusqu'à la porte de son cabinet de consultations. Nous entrâmes d'un air majestueux, en reines de théâtre, et on nous offrit des fauteuils, dans lesquels nous nous assîmes avec beaucoup de dignité.

Il faut maintenant que je vous fasse le portrait du docteur Gall, car je l'examinai avec beaucoup de curiosité. Je vous ai dit que j'étais observatrice.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années; il avait le front large, élevé et chauve; ses cheveux, un peu grisonnans, tombaient en boucles derrière ses oreilles. Ses yeux n'étaient pas grands, mais perçans et très malins. Son nez ressemblait à celui d'Odry, mais il n'était pas aussi bête. Sa bouche avançait un peu, et malgré son expression sévère, je la trouvai moqueuse.

Le cabinet dans lequel le docteur nous avait reçues était garni d'une quantité de têtes de morts parfaitement dépouillées de tout ce qui leur donne de la physionomie quand elles sont

vivantes, et cependant ces têtes sans yeux semblaient nous regarder, et leurs mâchoires avaient l'air de nous faire toutes sortes de grimaces différentes.

Ces têtes étaient rangées sur des planches avec des étiquettes. Il y en avait une posée sur la table, devant le docteur, toute couverte de dessins et de petits ronds remplis de numéros.

— Mesdames, dit le docteur, ma compagnie ne vous semble ni très gaie ni très aimable. C'est là ma bibliothèque, ce sont mes livres, mes professeurs ; toutes ces têtes me parlent et m'instruisent.

— Comment ! s'écria Cuisot en se levant vivement, ces têtes de mort parlent ?

Elle courait vers la porte.

— Calmez votre frayeur, belle dame, reprit en souriant le docteur. Elles ne parlent qu'à moi, et elles parlent sans rien dire...

— Comme bien des vivans, dis-je en riant.

— Madame est spirituelle, continua le docteur.

Je ne fus pas fâchée du compliment que je m'étais attiré.

— Etes-vous curieuses, mesdames, ajouta le docteur, de savoir à qui ces têtes ont appartenu? Voilà celle d'un voleur, celle d'un assassin, celle d'un empoisonneur, celle d'un menteur, celle d'un hypocrite, celle d'un joueur.

— Ah ! mon Dieu ! dit Drouville, quelle vilaine société !

— En voilà de l'autre côté, reprit le docteur, qui sont plus aimables. Celle-ci appartenait à un homme généreux, l'autre à un homme passionné, la troisième à un homme de génie. Cette petite tête mignonne et très légère est celle d'une jolie femme.

— Ah ! mon Dieu ! dit Cuisot en portant son petit flacon à son nez, quand je pense que je deviendrai aussi laide que cela : ça me fait frémir.

Le docteur tira un grand rideau qui cacha toutes ces têtes, puis il nous dit : — Mesdames, c'est assez nous occuper du passé, songeons au présent, qui, lorsque je vous regarde, est

beaucoup plus agréable. Vous n'avez pas besoin de me dire que vous venez pour que j'examine vos protubérances, et que je vous parle de vos goûts, de vos penchans, de vos passions.

Je vais commencer par madame, qui est la plus impatiente, dit-il en montrant Drouville... Mais ne vous fâchez pas si je vous dis vos vérités.

— Nous sommes venues pour les entendre, répondis-je au docteur.

— Je vous préviens, continua Gall, que je n'ai pas besoin que vous me disiez ni votre âge, ni votre position, ni vos inclinations; je devinerai tout, par un simple attouchement.

Nous nous regardâmes avec inquiétude.

Le docteur mit ses deux mains sur la tête de Drouville, la regarda entre les deux yeux, et lui dit :

— Madame a la bosse de la dévotion, elle doit avoir l'amour de la retraite et des plaisirs purs et tranquilles de la famille. Ses qualités sont l'ordre, l'économie et la prévoyance.

— Je ne m'en doutais pas, dit Drouville.— Il s'y connaît joliment, le docteur! me dit-elle tout bas.

Le docteur passa à Cuisot.

— Ici je sens la bosse de la modestie, de la contemplation, et surtout celle qui est la plus développée, c'est la protubérance de la fidélité.

— Je suis bien aise d'apprendre cela, dit

Cuisot. Voyez comme on ne se connaît pas soi-même!

En trouvant la bosse de la fidélité à ma camarade Cuisot, le docteur venait de faire une grande découverte.

Ses yeux se portèrent bientôt sur moi.

Ce fut à mon tour.

— Oh! dit le docteur en passant ses doigts dans mes cheveux blonds, cette tête renferme de précieuses qualités. La bosse la plus éminente est celle de la composition. Ou je me trompe fort, ou madame écrit. Elle a même le signe caractéristique de la poésie.

J'avouerai que je ne me doutais pas alors que je deviendrais femme auteur. Quant à la

poésie, je n'ai fait qu'un seul couplet en ma vie. Il était bien mauvais.

— Mesdames, dit ensuite le docteur d'un air grave, voulez-vous que la consultation soit finie ?

— Oui, monsieur, dit Cuisot, nous vous remercions ; et elle se leva.

— Vous savez le prix, mesdames ?

— Quel prix ? demanda Drouville.

— Celui de mes consultations, surtout pour des personnes comme vous...

Nous nous regardâmes alors d'un air embarrassé.

— C'est mille francs, continua le docteur Gall.

— Mille francs ! s'écria Drouville, s'oubliant tout à fait. Mille francs ! *avec une pipe et des bas rouges, mon petit !*

Nous fûmes interdites de son exclamation.

— Eh bien ! dit alors le docteur avec beaucoup de sang-froid, si vous ne voulez pas me donner un billet de mille francs, vous me donnerez bien un billet de spectacle.

— Comment ! un billet de spectacle ?

— Oui, mesdames, reprit en riant le docteur Gall. J'ai eu le plaisir de vous voir hier au soir, toutes les trois, sur le théâtre des Variétés; je vous ai trouvées charmantes, et je désire vous voir encore... Vous jouez très bien la comédie. Convenez que je ne la joue pas mal aussi.

Toutefois, mesdames, vous avez de très jolies têtes.

— Je désire que vous les mettiez le plus tard possible dans votre collection, lui dit Cuisot en lui faisant une grande révérence.

Je vais passer du docteur Gall à la *Chatte merveilleuse* et de sa vogue à celle de la *Petite Cendrillon*, qui fut la cause d'une aventure assez singulière.

Etienne, qui avait été l'un de nos auteurs, mais qui nous avait quittés depuis long-temps pour se lancer dans les grands théâtres, venait de faire jouer à l'Opéra-Comique son opéra de *Cendrillon*, qui avait eu du succès, grâce à la jolie musique de Nicolo, et plus encore par l'enthousiasme qu'avait excité, dans

le principal rôle, la gentille Alexandrine Saint-Aubin.

Le nom de sa mère, les leçons qu'elle en avait reçues, sa jeunesse, sa grâce, sa danse et son tambour de basque faisaient fureur.

Cette année fut celle des Cendrillons, on en donna à tous les théâtres : à l'Odéon, la *Nouvelle Cendrillon*, par MM. René Perrin et Rougemont ; — au Vaudeville, on en donna deux, la *Cendrillon des Ecoles*, de MM. Chazet et Dubois ; les *Six Pantoufles*, de MM. Dartois et Dupin ; — au théâtre de la Gaîté, la *Fête de Perrault* ou l'*Horoscope des Cendrillons*, par MM. Dubois et Brazier, — au théâtre de la Porte-Saint-Martin, *Arlequin Cendrillon*, par M. Hapdé ; — au théâtre des Jeux Forains,

salle Montansier, la *Famille des Cendrillons*, par M. Henri Simon.

De toutes ces pièces, la nôtre seule balança le grand succès de la *Cendrillon* de l'Opéra-Comique, et cependant ce rôle était joué chez nous par un homme de quarante-cinq ans : mais il faut dire que cet homme était Brunet.

On ne peut pas se faire une idée, à moins de l'avoir vu, de l'illusion que produisaient dans ce rôle sa taille, sa tournure, ses épaules et sa mine chiffonnée. Toute sa personne était devenue femme, et même jolie femme.

Ce n'était plus Jocrisse, ni Cadet-Roussel : c'était une charmante ingénue. Tout Paris vint e voir et l'applaudir.

Retournons à Alexandrine Saint-Aubin.

Notre camarade Joly, qui faisait déjà les beaux jours du Vaudeville, en devint éperdument amoureux, mais amoureux fou ! Il la demanda en mariage. Ce fut non seulement la nouvelle des théâtres, mais la nouvelle de toute la ville, qui ne s'occupait que de Cendrillon.

Un riche Anglais arrivé à Paris depuis peu de jours, n'entendant parler que de la petite Cendrillon, voulut voir la merveille du jour, et il envoya son domestique louer une loge pour cette pièce.

Le domestique, peu au fait de Paris et des théâtres, vit l'affiche, et loua pour son maître une loge du théâtre des Variétés.

L'Anglais vint le soir au spectacle, vit la

Chatte merveilleuse, fut enchanté de Brunet, et crut fermement qu'il avait vu Alexandrine.

Le voilà aussi amoureux de la Cendrillon des Variétés que Joly l'était de celle de l'Opéra-Comique.

Un riche Anglais est toujours persuadé que les guinées sont un passeport infaillible auprès d'une actrice : celui-ci voulut satisfaire la passion dont il était enflammé, et dès le lendemain il envoya au théâtre un billet doux en style britannique, adressé à mademoiselle Cendrillon. Le style en était plus riche qu'éloquent : il y avait sous l'enveloppe la promesse de plusieurs bank-notes, et la demande d'un rendez-vous ; de plus, l'envoi d'une jolie aigrette, ornée de brillans, que le galant An-

glais priait Cendrillon de poser sur sa toque, si elle agréait son hommage.

Nous fûmes d'abord tous persuadés que c'était une plaisanterie, une mystification ; mais on fit voir l'aigrette à un bijoutier du passage des Panoramas, il déclara que les diamans étaient véritables et qu'ils avaient beaucoup de valeur.

Ne sachant comment interpréter cette aventure, nous conseillâmes à Brunet de jouer le soir avec l'aigrette à sa toque ; il n'y manqua pas, et l'Anglais dut croire qu'il avait fait sa conquête.

Le lendemain, Joly déjeûnait au café Tortoni avec Perrin, son ami, qui était alors acteur de l'Opéra-Comique : deux personnes vinrent se

placer à la table voisine de la sienne, demandèrent des beefsteacks et du thé, et se mirent à causer tout haut : l'un était Français, l'autre avait un accent qui dénotait son origine étrangère, mais il se faisait très bien comprendre.

Le Français lui demandait comment il était à Paris, malgré les ordonnances qui fixaient le séjour des Anglais dans certaines villes, et l'Anglais lui répondait qu'il avait une permission, ce qui n'est jamais difficile quand on a de l'argent.

— Je veux m'amuser, disait-il dans son baragouin, et je vais avoir du plaisir beaucoup.

Là-dessus il raconta son aventure, ses propositions, son envoi et la certitude de son bonheur.

Joly, qui entendait la conversation, fut fort étonné de ce qu'il apprenait, et ne put s'empêcher de dire à l'Anglais que, probablement, il se vantait d'une chose qu'il lui serait difficile de prouver.

— De quoi se mêle-vous, monsieur ?

— De ce qui me regarde, monsieur.

— Est-ce que la Cendrillon il est à vous quelque chose ?

— Plus que vous ne pensez, monsieur.

— Eh bien ! mettez plus de guinées que moi, et je mettrai plus que vous.

— Vous êtes un insolent.

— Un insolent c'était vous, et je suis content de le dire à vous.

— Cela ne se passera pas ainsi, monsieur; vous ne connaissez pas Alexandrine.

— Je ne la connais pas encore, mais je connaîtrai elle quand je voudrai.

— Je vous dis que non.

— Je dirai demain à vous que oui.

Joly était connu dans ce café, et connu de tous ceux qui s'y trouvaient; tout le monde se leva et entoura les deux disputeurs, en demandant de quoi il s'agissait.

— C'est cet Anglais, dit Joly, qui insulte une femme, et qui prétend que celle que je veux épouser lui a donné un rendez-vous.

— Je prouve tout de suite, dit l'Anglais,

j'envoie ce domestique à moi chercher le réponse.

— Si elle arrive, nous nous battrons.

— C'est moi qui battrai vous, je vous dis...

La dispute s'échauffait; on intervint, on les sépara, et pendant ce temps-là l'Anglais dit à son domestique, qui gardait son cabriolet à la porte du café :

— John, allez tout de suite à la théâtre où j'étais hier, chercher la réponse pour la lettre que vous avez portée.

Quelques personnes calmèrent Joly, et lui conseillèrent d'attendre la réponse, qui probablement éclaircirait la chose, et ferait voir que cet Anglais était dans l'erreur.

Joly ne voulait rien entendre, quoiqu'il fût sûr, disait-il, que la réponse n'arriverait pas, ou qu'elle serait digne de celle qui allait la faire.

Peu de minutes après, le domestique revint avec une lettre.

L'Anglais la prit, l'ouvrit, et s'écria d'un air triomphant :

— J'étais sûr que les bank-notes ils faisaient triompher toujours les Anglais. Lisez, monsieur, lisez le réponse à moi tout haut, s'il vous plaît.

Joly prit la lettre en pâlissant, et lut ce qui suit :

« Monsieur l'Anglais, je vous renvoie votre

présent, dont j'ai eu l'imprudence et la vanité de me servir hier au soir. L'intérêt ne m'a jamais dirigée; mon cœur n'est point à vendre ni à louer. Je ne le donnerai qu'à celui qui me plaira, et je ne vous connais point; mais je serai enchantée de faire votre connaissance. Venez demain au théâtre après la pièce, faites-moi demander. Je désire que vous me voyiez de près. Souvent l'illusion de la scène séduit, et vous ne me trouverez peut-être pas telle que vous l'imaginez. Si, après m'avoir vue, vous êtes toujours dans les mêmes dispositions, je verrai ce que j'aurai à faire. CENDRILLON. »

— Mais, s'écrie Joly, ce n'est ni son écriture, ni son style!

— N'importe, lui dit Perrin, je ne te quitte

pas. Échange ta carte avec monsieur, et trouvons-nous ce soir au théâtre après la pièce Mais d'ici là sois prudent, tout s'expliquera. S'il y a besoin d'une autre explication, je serai ton témoin, ton second, tout ce que tu voudras.

On eut de la peine à faire entendre raison à Joly; cependant les cartes furent échangées, et chacun se retira.

Le soir, Joly et Perrin étaient au théâtre de l'Opéra-Comique, et l'Anglais était aux Variétés.

Après la pièce, l'Anglais se rendit au théâtre, et demanda *la petite Cendrillon*. Madame de Lintra, la concierge, avait le mot; on le laissa entrer; nous étions tous prévenus, et nous l'attendions sur le théâtre.

Il fut d'abord étonné de voir tant de monde.

Guibert, notre régisseur, l'aborda et lui demanda ce qu'il désirait.

— Je demandais, dit-il, pour parler à mademoiselle Cendrillon.

— C'est moi, monsieur, lui répondit Brunet avec sa voix naturelle ; et disant ces mots il ôta sa toque et sa perruque de femme, et laissa voir sa drôle de tête rasée comme il en avait l'habitude, pour se coiffer plus à son aise de ses perruques de Jocrisse et de Cadet-Roussel.

L'Anglais, stupéfait, ne pouvait en croire ses yeux.

— Vous ne m'avez vu que dans une pièce,

lui dit Brunet; si vous voulez me voir dans l'autre, je crois que le *Désespoir de Jocrisse* vous amusera autant que *Cendrillon*.

— Jocrisse! dit alors l'Anglais; mais je connais cette monsieur de réputation. Est-ce que vous êtes le Brunet qui joue cette rôle?

— Vous pouvez vous en assurer dans un quart d'heure.

— Ce n'est donc pas ici le théâtre de l'Opéra-Comique?

— C'est celui des Variétés.

— Ma domestique il être un grand bête; c'est lui qui est la Jocrisse. Monsieur Brunet, je suis bien content de faire la connaissance à vous; mais je étais un grand bête aussi, et

vous êtes un grand acteur. Je vous priais, avec les messieurs et les dames, pour venir demain déjeûner à la Rocher de Cancale, et je prierai aussi la monsieur Joly, qui m'a donné son carte, pour changer contre la carte de la restaurateur. Je veux faire la paix avec la Champagne.

Voyant qu'il prenait la chose gaîment, le déjeûner fut accepté, et Aubertin courut à l'Opéra-Comique pour expliquer à son ami Joly le quiproquo qui l'avait rendu si jaloux.

Joly et Perrin attendaient l'Anglais à la porte du théâtre.

Quand ils surent toute l'affaire, ils la prirent comme ils le devaient. On n'en dit pas un mot à la charmante Cendrillon, et le lende-

main on but à sa santé et à celle de Brunet, au Rocher de Cancale, où un déjeûner splendide termina très agréablement l'aventure.

Quelques temps après, Joly épousa mademoiselle Alexandrine Saint-Aubin.

Tous les soirs, l'Anglais venait applaudir la *Chatte merveilleuse*. On l'entendait s'écrier, à l'entrée de Brunet :

— Comment ! ce petit homme il n'est pas une femme !... J'en suis fâché beaucoup !

CHAPITRE VIII.

Une nouvelle conquête. — Conseils de M. Duval. — Je quitte le théâtre. — Je deviens dame châtelaine. — Les premières scènes d'un drame.

La vie d'une comédienne ne se passe pas toute à jouer la comédie ; les sentimens qu'elle peint, les passions qu'elle représente, elle les éprouve quelquefois.

Elle a son rôle dans le monde comme sur

le théâtre, et c'est souvent le premier qui est le plus difficile à remplir.

Le préjugé fait penser ordinairement qu'une actrice n'attache pas grande importance aux liaisons, et que son cœur y est pour peu de chose. On doute de sa raison et de sa délicatesse ; on a tort.

Il y a parmi les femmes de théâtre des exceptions, comme il y en a dans le monde, et notre vie étant moins cachée, la moindre de nos actions est connue et interprétée par le public toujours à notre désavantage, et souvent très injustement.

On trouvera ce début sérieux ; mais je plaide pour toute la classe dont je fais partie, et ma cause est celle de toutes mes camarades.

Si, par notre position, nous sommes plus exposées que les autres femmes à commettre des fautes ou à faire des imprudences, on doit nous savoir plus de gré quand notre conduite a quelque chose de louable, et quand la délicatesse la dirige.

Tout ce préambule n'est pas sans intention : c'est le prologue d'un drame, et il y a eu plus d'un drame dans ma vie.

J'avais, comme je l'ai raconté précédemment, éprouvé *l'ingratitude des hommes;* je m'étais consolée, et je m'étais bien promis de ne plus livrer étourdiment mon cœur. Je voulais vivre dans le calme de l'indifférence, et ne m'occuper que du théâtre, des études qu'il exige, et de ce qui pouvait orner un peu mon

esprit, dont la culture avait été très négligée dans ma jeunesse.

Un chapeau placé coquettement sur l'oreille, un beau diamant retenant une élégante cravate, un gilet d'une entière blancheur et un frac bleu de roi, à boutons d'or, vinrent troubler mon repos. J'appellerai Henri celui qui portait si bien tout cela.

Ses premières démarches, quoique très gracieuses et très délicates, n'avaient obtenu de ma part aucun encouragement. Il ne se rebuta pas.

Ceci, mes chers lecteurs, est plus qu'un roman, c'est une histoire, c'est ce que j'appellerai un DRAME INTIME. — Il y aura mort d'homme!

Il faudrait peut-être une autre plume que la mienne, pour bien peindre l'amour et ses transports, la jalousie et son délire. Je n'ai pas le talent de George Sand!... mais, à défaut de cet art que possèdent les écrivains de mon sexe qui en ont fait une étude, je dirai naïvement ce que j'ai éprouvé, ce que j'ai vu, ce que j'ai pensé, ce que j'ai dit, ce qu'on m'a répondu.

Ce chapitre ne sera pas le moins intéressant de mon livre.

Je n'avais pas encore joué de ces rôles burlesques, de ces excentricités bouffonnes qui détruisent l'illusion dont toutes les femmes ont besoin pour plaire, et qui ne peuvent éveiller dans les hommes que des fantaisies et des caprices.

J'avais joué de petites amoureuses, de jeunes paysannes : l'un des derniers rôles que j'avais créés était celui de Sophie dans l'*Intrigue hussarde*. Ce rôle était charmant; il me fut envié par plusieurs de mes camarades, qui furent étonnées qu'on me l'eût confié de préférence à elles, qui tenaient l'emploi en chef.

Je me rappelle encore avec plaisir l'effet que je produisais en chantant un air de romance très à la mode alors, et dont le refrain était :

« Je n'irai plus cueillir des fleurs
» Dans le jardin de la folie. »

Enfin, j'avais, comme actrice, les honneurs de la pièce.

Ce fut dans ce rôle que j'enchantai Henri.

Tous les amours de théâtre commencent à peu près de même. Une lorgnette braquée, des coups d'œil, des gestes, des signes, puis les bouquets et les billets doux chez la concierge.

On se trouve à la sortie du théâtre, près de la porte des acteurs, pour voir si la jeune personne sort seule, ou par qui elle est accompagnée.

On se fait remarquer d'elle, quand on ne peut pas lui parler.

On loue une loge d'avant-scène pour la voir de plus près; on s'y trouve chaque fois qu'elle joue, et on a soin de l'applaudir, les mains bien gantées, très en dehors de la loge.

Cette préface du roman ne varie guère que par quelques détails.

Quant aux billets doux, ils sont souvent plus ou moins sots, plus ou moins ridicules ou impertinens, selon qu'ils sont écrits par un fat qui se croit sûr de plaire, ou par celui qui, ne voulant pas s'en donner la peine, s'exprime en style de banque ou en termes de bourse.

Il s'agit avec eux de primes, de paiemens à terme et de marché fin courant.

C'est plus honteux pour ceux qui écrivent ces lettres que pour celles qui les reçoivent.

Quelle fut ma surprise lorsque je reçus celle de Henri !

D'abord, je ne doutai pas un instant que cette lettre ne vînt d'un jeune homme que je voyais depuis près d'un mois dans la même

loge d'avant-scène, qui s'y plaçait toujours seul, et dont les regards ne me quittaient pas d'un instant.

Sa mise, je l'ai déjà dit, était d'un goût exquis, mais sans exagération.

Sa physionomie était un peu mélancolique, son sourire était expressif, ses grands yeux noirs étaient brillans et cependant très doux.

Je l'avais remarqué, et il avait dû s'en apercevoir.

Je l'avouerai, c'était la première fois que je lisais quelque chose d'aussi gracieux, d'aussi délicat que cette lettre.

Henri, en demandant ce que tout autre demande, s'exprimait avec des nuances si

fines, avec un ton si décent, qu'il ne disait rien et faisait tout deviner.

Ce fut alors que je compris la supériorité que donnent à un homme la distinction de l'esprit et la noblesse du cœur.

Il faut faire ma confession ; si je ne répondis pas à cette charmante lettre, c'est que je sentis qu'il m'était impossible d'écrire quelque chose qui pût supporter la comparaison avec ce que je venais de lire.

J'avais des pensées en foule, et des sentimens dignes de ceux qu'on me faisait connaître : mais on peut sentir et ne pas savoir s'exprimer.

Une seconde lettre ne tarda pas d'arriver. Henri se plaignait de mon silence et l'attribuait

à un dédain qu'il ne méritait pas. Il m'apprenait qu'il était sûr que je n'avais pas une liaison qui pût s'opposer à celle qu'il m'offrait, attendu qu'il avait pris les informations les plus précises, et que toutes l'avaient confirmé dans la pensée que je n'avais aucun engagement.

« Cependant, ajoutait-il, les apparences peuvent être trompeuses : votre cœur n'est peut-être pas libre ? »

Cette fois, je crus ne rien risquer en répondant ces seuls mots :

« Mon cœur est libre. »

Je mentais, car il ne l'était pas : mais pouvais-je lui dire que je l'aimais déjà? et cependant c'était vrai.

Je ne connaissais Henri que de vue, je ne lui avais jamais parlé, je n'avais pas, comme lui, *pris les informations les plus précises.*

Ce pouvait être un de ces jeunes gens qui n'ont de la fortune que pour se ruiner, un beau nom que pour le compromettre.

Ou bien ce pouvait être un de ces hommes qui ne possèdent ni nom ni fortune, et qui empruntent l'un et l'autre pour les placer à fonds perdu.

Déjà dupe deux fois, je craignais de l'être encore; et celle-ci, je l'aurais été de mon cœur plus que de ma tête, car je sentais un penchant irrésistible.

Une circonstance vint ajouter à mon embarras.

Après plusieurs lettres plus tendres les unes que les autres, et auxquelles j'avais répondu très laconiquement, j'en reçus une qui bouleversa toutes mes idées :

« Je dois vous prévenir, m'y disait Henri, que je suis extrêmement jaloux, mais jaloux au point de ne pas vouloir que l'on puisse aimer ce que j'aime.

» Vous êtes exposée à tous les regards. Vous pouvez faire naître chez un autre la passion que vous m'avez inspirée. Cette idée me poursuit et m'inquiète.

» Avant de former les nœuds d'une liaison que je regarderai comme le bonheur de ma vie, je veux savoir si celle à qui je les offre est capable d'en sentir, comme moi, tout le

prix..., j'oserai dire, toute la solennité.

» J'aimerais mieux briser ces nœuds, tandis qu'ils n'enchaînent encore que moi, au risque des regrets que me coûterait ce sacrifice, plutôt que de m'exposer à des tourmens plus cruels encore.

» Je veux que celle que j'aime soit à moi, ne soit qu'à moi, ne vive que pour moi seul.

» Je sais tous les dangers auxquels le théâtre expose une femme.

» Avant toute autre explication, avant que je n'aie reçu de votre bouche un aveu que votre lettre semble me promettre, j'exige un sacrifice. Le ferez-vous?

» Cela va vous sembler de ma part bien hardi, bien tyrannique!

» Mais je désire... non, j'exige que vous quittiez le théâtre.

» Mon nom, mon rang, ma position, mais plus encore mon caractère et mon cœur, ne me permettent pas d'aimer ce que tout le monde pourrait aimer. Je vous l'ai dit, je le répète, je suis jaloux, je suis égoïste.

» Cette lettre sera la dernière, car si vous n'y répondez pas favorablement, je ne vous écrirai plus ; et si vous y répondez, comme je l'espère, je n'aurai plus besoin de vous écrire. Je vous parlerai enfin ! »

Que l'on juge de la surprise, du trouble où me jeta cette lettre.

Renoncer à mon état, aux succès vers lesquels je croyais marcher !

J'aimais le théâtre, j'y étais née, je croyais y mourir.

Je n'avais pas encore une grande expérience, mais j'en avais assez pour que mon avenir me fît trembler.

Cependant j'aimais, j'aimais comme une folle, et d'un amour d'autant plus romanesque, qu'il ne s'était encore nourri que d'illusions.

Je ne savais pas même qui j'aimais.

J'eus recours aux conseils, car j'eus peur de ne prendre que les miens, je me sentais capable de toutes les folies imaginables.

Mais à qui m'adresser? à des compagnes jalouses ou peu délicates sur des liaisons que

les unes regardent comme des intrigues, les autres comme des spéculations.

Beaucoup de femmes ne voient, dans leurs meilleures amies, que des rivales, et ne leur conseillent jamais que ce qui peut les perdre, quand elles croient y trouver leur propre avantage.

Les hommes ont plus de franchise et de loyauté, du moins envers nous : mais une confidence semblable était délicate.

Je m'adressai à un homme essentiellement honnête, respectable, instruit, et dont l'âge me mettait à l'abri de toute défiance ; il m'avait vue naître, je ne pouvais douter de l'intérêt qu'il me portait : j'allai le trouver.

C'était ce bon M. Duval, qui a été long-

temps à notre théâtre un comédien, peu brillant peut-être, mais consciencieux, utile, sage, et dont la bonhomie spirituelle a beaucoup fait valoir Brunet, à qui il servait de ce qu'on appelle au théâtre un compère ; mais qui était souvent aussi comique que lui par le sang-froid et le naturel avec lesquels il subissait toutes les maladresses de Jocrisse, toutes les facéties de Ricco et toutes les sottises de Danières.

— Mon bon monsieur Duval, je viens auprès de vous pour une consultation.

— Eh ! ma bonne Flore, est-ce que tu me prends pour un jurisconsulte ?

— Je vous prends, avec raison, pour un homme qui a du bon sens et un bon cœur.

— Je me flatte de l'un et je me vante de l'autre.

— Il s'agit d'une chose d'où dépend le bonheur ou le malheur de ma vie tout entière.

— Diable ! voilà du sérieux ! Ce n'est pas une consultation comique. Ne serait-ce pas les *fausses consultations*, comme le proverbe de Dorvigny, où je joue l'avocat ? — Voyons, de quelle affaire s'agit-il ?

— D'une affaire de cœur.

— Et tu viens me consulter ? Je suis bien vieux pour me mêler encore de ces affaires-là.

— Mais vous avez aussi bien de l'expérience.

— Cela coûte cher, mon enfant : l'expérience se paie par les années et les sottises; et celles-ci font regretter celles-là !

— Eh bien ! monsieur Duval, préservez-moi des regrets.

— Ma chère Flore, as-tu vu jouer les *Trois Cousines*, de Dancourt ?

— Non, monsieur Duval, cela n'est pas de notre répertoire.

— Il y a souvent de bonnes leçons dans la comédie, mon enfant. J'ai joué le bailli dans cette pièce, moi. La meunière consulte le bailli, pour savoir si elle doit épouser ou non son garde-moulin.

Après bien des raisons pour et contre, elle

lui dit enfin : — J'avais oublié de vous dire, monsieur le bailli, que j'y suis décidée. — J'ai bien peur que tu ne sois précisément comme la meunière.

Bref, je lui racontai tout ce que je viens d'écrire, et lui exprimai mon embarras, surtout la peine que j'éprouverais à quitter le théâtre.

M. Duval prit alors un air grave.

— Ceci n'est plus une plaisanterie, ma chère Flore. Tu as un état, tu l'aimes, tu y fais des progrès. Mais t'assure-t-on un sort?

— On ne me promet rien, et je ne calcule rien : mais un homme qui veut m'ôter ma position ne peut qu'avoir l'intention de m'en

donner une autre, et peut-être... probablement... de...

— De t'épouser?

— Je le pense.

— Écoute, Flore, je vais te parler comme un père. Dans les premiers momens d'une passion, on promet d'épouser, on épouse même quelquefois, et quand cela est fait il n'y a plus à y revenir. Mais quand les premiers feux sont apaisés, quand le bandeau de l'illusion tombe, on regrette d'avoir fait une folie, et alors ce n'est pas pour l'homme qu'est le malheur, c'est pour la femme.

D'après ce que tu m'as dit, et ce que je suppose aussi, ce jeune homme est dans une haute position.

Il a une famille, il ne peut rien faire sans la consulter. S'il est en âge d'agir sans son aveu, s'il est son maître, il se brouillera avec elle, il pourra s'en repentir plus tard.

Si tu deviens sa femme, personne n'ignorera qu'il a épousé une comédienne; il n'osera pas te produire dans ses sociétés, ou bien, si l'on t'y reçoit, tu subiras les dédains des uns, les sarcasmes des autres; si on ne t'en abreuve pas en face, tu seras sûre qu'en arrière on ne se gênera pas sur ton compte.

Ces propos lui reviendront. Si les hommes sont plus charitables et plus discrets, les femmes ne te ménageront pas.

Peu à peu ton mari en viendra aux regrets, des regrets au repentir. La chaîne sera for-

mée, il ne pourra pas la rompre, mais tu en porteras seule tout le poids.

Tu seras esclave, et il sera libre.

Réfléchis donc. Si tu es aimée, si tu aimes, je n'ai pas autre chose à te donner que des conseils, mais garde ta liberté. Garde-la, tu seras bien heureuse un jour de la retrouver.

Ce que je te dis là ne paraîtra peut-être pas de la morale sévère aux yeux de certaines gens.

Il y a, ma chère Flore, moralité et moralité.

Les mœurs publiques doivent être respectées ; mais il y a des cas où ce serait les violer que de s'y soumettre en aveugle.

J'écoutais et je pleurais.

— Quant à quitter le théâtre, c'est encore une autre affaire.

Quel est le sort d'une comédienne? Elle est applaudie, adorée, tant qu'elle brille de grâces et de jeunesse.

Elle s'habitue à être l'idole du public; mais la jeunesse s'en va, les grâces vieillissent, les rides sillonnent cette peau fraîche, la voix s'éraille.

Le blanc et le rouge ont beau venir au secours des appas qui se flétrissent, le joli visage n'est plus qu'un masque.

Il faut changer d'emploi.

Les appointemens diminuent à mesure que les années augmentent.

Enfin, l'heure de la retraite sonne, et, si l'on n'a pas fait des économies, ce qui est bien difficile dans notre état, surtout aux femmes, on traîne sur les planches une affreuse et triste vieillesse, et l'on va mourir... où?... lorsqu'on est assez heureuse pour mourir.

J'écoutais et je pleurais encore.

Quinze jours après, j'avais quitté le théâtre et j'étais installée dans une charmante maison de campagne auprès de Meudon.

J'avais une femme de chambre, deux domestiques, une voiture sous la remise, quatre chevaux dans mon écurie, et tout le train de la meilleure maison.

Outre le jardin et le petit bois qui était au

bout, il y avait une petite ferme qui en dépendait

Rien n'était joli, gracieux, élégant, comme l'ameublement de mon petit château.

C'était un enchantement; l'enchanteur n'avait pas encore paru.

J'avouerai que cette absence prolongée m'inquiétait.

Etais-je là comme Psyché dans le palais de l'Amour, ou comme Zémire dans celui d'Azor? Je songeais au conte de la *Belle et la Bête*, et j'avais peur que Henri ne fût pas ce qu'il m'avait semblé.

J'avais déjà passé huit jours dans cette solitude; rien n'y manquait de tout ce qui peut rendre la vie plus que confortable.

Des tableaux, une jolie bibliothèque, un boudoir charmant, un jardin délicieux; mais j'étais seule.

Enfin je reçus une lettre dans laquelle Henri me demandait la permission de se présenter.

Toujours Henri, un nom de baptême!

Imprudente! quel était cet homme qui me cachait son nom?

Est-ce parce qu'il est d'un haut rang ou dans une position qu'un homme ne peut avouer?

Je me perdais en conjectures; je craignais de m'être compromise; mais je me rassurai en songeant aux lettres charmantes de Henri,

à son extérieur distingué, comme si l'on devait toujours s'en rapporter aux apparences.

Je répondis que j'attendais la visite de M. Henri.

Le soir même, un cabriolet entre dans la cour. Je regarde à travers les persiennes; Henri descend, on dételle le cheval.

J'étais tremblante, émue, je me jette sur un sopha; Henri entre, tombe à mes pieds, saisit ma main et la baise avec transport; puis, se relevant, il prend un siége, s'assied vis-à-vis de moi, et tous deux nous gardons le silence.

Je ne voulais pas le rompre la première.

Cependant je me disais tout bas : — Serait-il muet?

Enfin Henri prit la parole.

— Tout ce qui vous arrive, mademoiselle, me dit-il d'un ton assez composé, doit vous paraître extraordinaire. Je vous ai prévenue sur quelques bizarreries ; j'en ai une qui domine toutes les autres. Je veux être aimé pour moi-même.

Mes soins, mes égards, vous prouveront la délicatesse de mes sentimens. Vous voir, vous aimer, vous le dire et vous le prouver, tels sont mes vœux.

Il faut que vous me connaissiez avant de me répondre. Vous me permettrez de vous faire ma cour. Vous êtes ici chez vous ; vous me recevrez quand vous le voudrez, vous me renverrez quand je vous importunerai. Je me

suis réservé le pavillon qui est au bout du jardin; je l'habiterai, si vous ne voulez pas que j'en habite un autre.

J'étais interdite, confuse; je m'attendais à un tout autre langage.

Il me serait difficile de raconter ce qui se passa dans cette première entrevue et dans celles qui suivirent; mais, peu de jours après, Henri n'habita plus le pavillon du bout du jardin.

Pendant quelque temps, je menai dans cette campagne une vie délicieuse.

Je ne formais pas un désir qu'il ne fût rempli.

La conversation d'Henri était charmante;

son amour, loin de diminuer, semblait augmenter tous les jours.

Il me quittait une partie de la journée pour aller à Paris, et revenait presque tous les soirs.

Quelquefois, cependant, son absence se prolongeait pendant plusieurs jours; mais, quand il revenait, il n'en était que plus tendre et plus aimable.

Je menais une vie très douce, mais peu variée; je sentais venir l'ennui, et, de plus, j'étais tourmentée par la curiosité.

Ce mystère qui, d'abord, m'avait paru très piquant, revint inquiéter ma pensée.

La confiance s'étant établie par l'intimité,

je me hasardai à lui faire plusieurs questions, auxquelles il répondit en souriant et en me disant :

— Que vous importe ? Henri vous aime, vous l'aimez ; seriez-vous lasse de notre amour et de notre bonheur ?

Je n'osai plus l'interroger ; mais je brûlais d'envie d'en savoir davantage.

CHAPITRE IX.

L'ennui du bonheur. — Une rencontre au bois de Meudon. — La pièce sans A. — Un capitaliste faux-monnayeur. — Un homme dans mon boudoir.

Un jour, Henri m'annonça qu'obligé de faire un petit voyage, il serait une semaine à peu près sans venir me voir.

Ses adieux furent aussi tendres que s'il devait me quitter pour long-temps ; il partit, et ma solitude me sembla fort pénible.

Le bonheur est monotone.

La vie a besoin de mélange.

Les contrariétés, les chagrins même rendent plus piquans les momens heureux. Il m'arrivait de regretter mes momens de gêne, les émotions du théâtre...

Le théâtre surtout, mes rôles, les applaudissemens du public, les petites jalousies de mes camarades, et tout ce dont se compose cette existence agitée, dans laquelle les peines et les plaisirs se succèdent et se font mutuellement compensation.

Mon appartement était ravissant; mais il était toujours le même.

J'avais vu tous mes tableaux, j'avais lu tous les livres de ma bibliothèque.

Mon jardin était charmant, mais je le savais par cœur, et je n'avais pas encore le goût de l'horticulture, que j'ai eu depuis ; car il m'a toujours fallu un jardin, et, quand j'ai demeuré au quatrième, j'en ai eu un sur ma fenêtre.

Mon petit bois m'invitait à la rêverie ; mais rêver seule, c'est bien triste.

Où étaient mes gaies conversations du foyer, mes disputes des répétitions, les réprimandes de mon régisseur quand j'étais en retard, les reproches des auteurs quand je disais mal mes rôles, leurs complimens quand je jouais à leur gré?

Au milieu de toutes mes réflexions, il me prit envie d'aller me promener dans les bois de Meudon.

Je fis mettre les chevaux à la calèche, mais au bout d'une heure je m'ennuyai d'être traînée, et je descendis en disant à mes gens que je ne voulais pas qu'on me suivît..

Je continuai ma promenade.

Au détour d'une allée, je rencontre deux personnes qui, en m'apercevant, font une grande exclamation, et une voix bien connue s'écrie : — Tiens ! c'est Flore !

Je m'écrie à mon tour : — Tiens ! Legrand et Aubertin (1) !

— Nous te croyions perdue, morte ! me dit Aubertin.

(1) Legrand, qui s'était essayé comme Arnal dans les théâtres de société, n'avait pas encore eu à notre théâtre de rôles où il pût faire voir son talent naissant, on le laissait dans les accessoires; mais comme c'était un excellent garçon, nous l'aimions tous, et nous le traitions déjà en camarade.

— Qu'est-ce que tu fais ici?

— D'où viens-tu?

— Où vas-tu?

— Quelle toilette!

— Il paraît que tu es bien dans tes affaires.

— Ah! mes amis, que je suis aise de vous rencontrer!

— Nous aussi.

— Quel hasard vous amène de ce côté?

— Nous n'avions pas de répétition : nous ne jouons pas ce soir; nous en avons profité pour faire une promenade, et nous rendons grâce au hasard qui nous a conduits à Meudon, puisque nous t'y rencontrons.

— Vous êtes libres, mes amis, je voudrais

bien vous emmener dîner chez moi ; mais je crains...

— Le monsieur ? dit Aubertin.

— Il est absent ; mais les propos des domestiques...

— Tu as des domestiques ?

— J'ai de tout. Je brûle de vous conter cela.

Eh bien ! dit Legrand, si tu ne peux pas nous mener dîner chez toi, accepte notre dîner. Nous allons faire un petit repas champêtre chez le traiteur, que n'y viens-tu avec nous ?

J'acceptai avec un plaisir que je ne puis exprimer. Retrouver des camarades, avoir des nouvelles du théâtre, causer en liberté, leur raconter mon histoire, c'était charmant !

Toute ma tristesse avait disparu, j'étais gaie, j'étais folle, j'étais redevenue Flore.

Je pris le bras de Legrand, nous entrâmes chez le traiteur; mais je déclarai que je voulais payer le dîner.

Aubertin fit quelques difficultés. Laisser payer une femme, ce n'est pas galant.

Mais Legrand objecta qu'ils étaient sur mes terres, que j'étais une dame châtelaine, et qu'il ne serait pas convenable de me refuser.

Aubertin accepta en me faisant promettre qu'ils prendraient leur revanche.

Nous voilà donc dans un cabinet fort propre donnant sur le bois. Je commande un dîner aussi joli que le traiteur pouvait le donner, et la conversation prend son cours.

— Avant tout, mes amis, des nouvelles du théâtre ; qu'est-ce qu'on y fait ? qu'est-ce qu'on y dit ? y parle-t-on de moi ?...

— Les hommes te regrettent, les femmes en font semblant.

Il n'y a pas de nouveaux auteurs, excepté un jeune homme d'une soixantaine d'années, qui vient de faire jouer la *Pièce sans A*.

— Qu'est-ce que c'est que la *Pièce sans A* ?

— C'est une pièce où il n'y en a pas.

— Je comprends bien ; mais pourquoi ?

— Parce que l'auteur a cru qu'il serait original de faire toute une comédie où cette lettre ne serait pas prononcée. Il aurait mieux fait de composer une bonne pièce avec toutes les

lettres de l'alphabet ; mais comme les singularités sont piquantes, et qu'elles attirent le public, on a reçu la pièce, on l'a répétée, et le jour de la première représentation, la salle était pleine, comble.

On joue l'ouverture ; la toile se lève; tout le monde était dans l'attente du grand événement.

Le théâtre représente un salon, la porte du fond s'ouvre ; Duval entre d'un côté, et Mengozzi de l'autre.

Le premier mot que dit Mengozzi est : — Ah ! monsieur, vous voilà.

Les éclats de rire partent de tous côtés ; Mengozzi regarde le souffleur, se reprend et dit : — Eh ! monsieur, vous voici.

Mais le coup était porté; ce malheureux *ah!* avait tué la pièce (1).

Les seuls véritables succès qu'on ait eus, c'est le *Petit Enfant prodigue,* où Potier est unique, comme à son ordinaire, et les *Deux Magots de la Chine,* où Brunet et Potier sont des Chinois comme on n'en avait jamais vus *auparavant.* Hein! mon mot est-il drôle?

— Mais à ton tour, parle donc, dis-nous donc ce que tu fais à Meudon?

Je leur contai toute mon histoire avec Henri, et ils furent aussi surpris que moi de son incognito prolongé.

Legrand prit un air sérieux, et me dit :

(1) Brunet demanda, dit-on, à M. Rondel, auteur de la pièce sans A, un vaudeville sans R (sans airs), et une pièce sans C (sensée). Pardon des deux calembourgs; ils sont de Brunet!

— Sais-tu ce qui vient d'arriver à madame Derneville, de la Porte-Saint-Martin ?

— Non ; une histoire de théâtre ! Conte-moi donc cela.

— Tu sais que madame Derneville était avec un homme fort riche, qu'elle avait voiture, qu'elle était dans une position brillante?

— Eh bien ?

— Sans être aussi mystérieux que M. Henri, l'homme riche et généreux qui semait l'or sur ses pas, qui menait un train de prince, qui passait pour un milord de première classe, pour un négociant américain ou pour un seigneur russe, ne prouvait aucune de ces qualités occultes ?

— Après ?

— On se demandait d'où venait sa fortune, on ne le lui demandait pas, car il ne l'aurait pas dit.

— Mon Dieu ! Legrand tu me fais trembler !

— Madame Derneville était bien tranquille; cet homme l'adorait comme le tien t'adore.

— Je frémis !

— Il subvenait à tous ses caprices, comme M. Henri aux tiens.

— Achève donc !

— Un beau jour, un soir, non, c'était un matin, on frappe à sa porte.

— Mon Dieu !

— Qui est-ce qui se présente? Un commissaire de police, escorté de deux gendarmes,

décoré, de l'écharpe de rigueur, et qui lui demande où est son mari.

— Après ?

Madame Derneville répond, en baissant les yeux modestement : — Monsieur, je n'en ai pas pour le moment.

— Mais, madame, mari ou non, un homme demeure ici ?

— Monsieur, il est en voyage depuis huit jours.

— Le loyer est-il en son nom ?

— Non, monsieur, il est au mien, et tout ce qui est ici m'appartient.

— Voyons la quittance du propriétaire et de vos impositions.

— Les voici.

— Fort bien, madame, vous êtes en règle; mais vous connaissez M. de Saint-Julien ?

— Il vient souvent me voir.

— Vous savez quel est son état ?

— Je ne le lui ai jamais demandé. Je l'ai toujours cru capitaliste.

— C'est une erreur, madame, c'est un FAUX-MONNAYEUR.

— Ciel ! que m'apprenez-vous ?

— La vérité.

Elle se trouve mal ; le commissaire lui prodigue tous les soins qu'un fonctionnaire public peut offrir à une femme qui s'évanouit.

Les deux gendarmes offrent de la délacer...

— Pauvre femme !

— Voilà le danger dans lequel on se trouve quand on ne sait pas ce qu'est un homme qu'on reçoit comme tu reçois M. Henri, et auquel on prodigue une foule de choses.

— Voyez donc ce Legrand, m'écriai-je tout émue, il raconte cela d'un ton...

— Comique, c'est mon emploi. Je ne joue pas les rôles sérieux.

Je commençais à réfléchir ; ce M. de Saint-Julien me donnait à penser.

Le dîner fini, je priai mes camarades de me reconduire chez moi, et de revenir me voir promptement.

Aubertin me promit de prendre des informations, de faire son possible pour savoir ce qu'était Henri.

Ils me quittèrent à ma porte ; je rentrai fort inquiète, je ne dormis pas de la nuit. Le matin, la fatigue m'assoupit un peu, mais je fis des rêves effrayans. Je ne voyais que des faux-monnayeurs, des gendarmes, la Préfecture. Je m'éveillais en sursaut.

Cependant je me levai, je descendis dans mon jardin, en riant de mes frayeurs.

— Comment, me disais-je, serait-il possible que ce Henri, si bon, si aimable, d'un ton si parfait, fût un de ces hommes !... Non, non, c'est impossible.

Je passai la journée plus tranquillement ;

mais, le soir, mes frayeurs me reprirent. Je prétextai une indisposition, et j'exigeai que ma femme de chambre se fît un lit auprès du mien.

Deux jours après, Henri revint de son voyage. Sa présence me calma tout à fait. Je me reprochai mes soupçons injustes, et il ne se douta nullement des inquiétudes que j'avais éprouvées.

— Ma chère Flore, me dit-il, je vous ai fait subir une rude épreuve. La solitude où je vous ai laissée a dû vous être pénible, et cependant vous l'avez supportée sans vous plaindre.

Je veux maintenant vous donner des plaisirs. Quelques uns de mes amis intimes viendront nous faire visite et dîner avec nous.

J'ai loué une loge à l'Opéra-Comique. C'est une loge de rez-de-chaussée, grillée; nous pourrons voir, sans être vus.

On doit donner demain deux pièces qui ont eu beaucoup de succès : *Jean de Paris* et les *Deux Jaloux*; je vous y conduirai.

Je fus heureuse de voir cesser mon espèce de captivité.

Dans *Jean de Paris*, le jeu comique de Juliet, la voix délicieuse de Martin et le talent de mademoiselle Regnault me ravirent autant que la musique de Boïeldieu.

Mais quel délicieux comédien qu'Elleviou !

Dans les *Deux Jaloux*, j'étais transportée du jeu fin et naïf à la fois de la piquante madame

Gavaudan, et je soupirais tout bas, en me disant : — Je ne rejouerai plus la comédie.

Quelque temps après, je vis dans les journaux que nous recevions, qu'on donnait aux Variétés une parodie de *Jean de Paris*.

Je mourais d'envie de revoir les Variétés, je saisis cette occasion pour demander à Henri de m'y conduire.

Son front se rembrunit.

— Si cela vous contrarie, Henri, n'y pensons plus.

— Non, je ne veux rien vous refuser.

— Cependant...

— Vous l'avez désiré, cela suffit. Mais vous devez penser que je ne veux pas qu'on vous

y voie. Vous aurez un voile ; je retiendrai une loge grillée. Nous irons demain.

En effet, le lendemain, notre voiture s'arrêta sur le boulevart des Panoramas. Je passai sous le péristyle, devant Crétu, qui causait avec Derville, le contrôleur en chef, et qui nous salua.

Madame Minet, mère du comique Paul, qui a joué à l'Ambigu et au Palais-Royal, et qui est maintenant en Russie, nous ouvrit la loge de baignoire.

Je crus que personne ne me reconnaissait.

On jouait le *Ci-devant Jeune Homme* et *Jean de Passy*.

Je ne peux pas dire l'effet que produisit sur moi cette salle où j'avais été applaudie.

Je ne connaissais aucune des pièces, puisqu'elles avaient été données depuis ma retraite.

Potier me parut admirable dans le *Ci-devant Jeune Homme*. — C'était de la haute comédie !

Il était à mourir de rire dans *Jean de Passy*, par la manière dont il contrefaisait le bredouillement de Juliet.

Cazot parodiait à merveille le chant bouffe de Martin, dans le sénéchal.

Mais mon cœur saigna, lorsque je vis Elomire dans le rôle de Margot, des *Grands Airs*.

— Ah ! dis-je en moi-même, j'aurais pu jouer ce rôle-là !

Je revoyais Aldégonde en petite servante, Vernet en page.

J'enviais leur sort. Je m'en voulais d'avoir quitté le théâtre ; mais j'aimais Henri !

Quelques jours après, plusieurs de ses amis vinrent dîner à Meudon. Je fis de mon mieux le rôle de maîtresse de maison. Je n'y étais pas encore habituée.

Je crus voir qu'on me regardait avec malice.

Cela me gênait horriblement.

Cependant un an se passa.

Je n'avais pas eu de nouvelles d'Aubertin, qui m'avait tant promis de m'en donner.

Henri était absent, m'avait-il dit, pour une quinzaine de jours.

Je me hasardai d'écrire à Aubertin ; il vint lui-même m'apporter sa réponse.

— Eh bien! me dit-il, ma chère Flore, tu sais tout, sans doute ?

— Je ne sais rien.

— Comment ! tu ne sais pas encore qui est M. Henri ?

— Non.

— Mais tout le monde le connaît.

— Excepté moi.

— Si je l'avais cru, il y a long-temps que je serais venu te le dire. Il a reçu du monde,

on l'a vu au spectacle avec toi. Tu es même venue aux Variétés. Crétu t'a vue passer. Madame Minet t'a ouvert une loge.

— J'avais la figure couverte.

— Mais ta voix, ta tournure, et plus encore l'indiscrétion des amis de M. Henri !

— Et lui, lui, tu sais qui il est ?

— Sans doute ; mais s'il ne te l'a pas dit, je ne sais si je dois trahir son secret.

— Ah ! dis, dis vite, Aubertin ! Ce n'est pas un faux-monnayeur ?

Aubertin partit d'un grand éclat de rire.

— Ma foi, tant pis, dit-il, il ne faut pas que tu sois la seule à ignorer ce que tu devais savoir la première.

M. Henri est le vicomte de B... Son père est sénateur, et il est parent par sa mère de M. de Talleyrand.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je en pleurant.

— Comment! tu pleures, lorsque tu apprends une nouvelle qui devrait te réjouir. Sa famille est extrêmement riche.

— Quel malheur!

— Tu es folle!

— Non, non, il ne m'épousera pas.

— Tu y comptais?

— Il m'avait juré de ne jamais se marier... qu'avec moi.

— Enfant !

— Je voulais le croire !

— Allons, Flore, résigne-toi à ton bonheur. Tu m'as écrit que ce monsieur était absent pour quinze jours. Tes camarades brûlent de te revoir, il faut pendant son absence que tu nous donnes ici un joli dîner.

— Y penses-tu ?

— Certainement. Si tu recevais un homme seul, on pourrait, chez toi, former des soupçons. Il est probable qu'on lui ferait des rapports.

— Il a confiance en moi.

— Et puis, une société tout entière, cela ne présente aucun inconvénient.

— En vérité? Il faut que je te l'avoue; j'en mourais d'envie. — J'ai le plus vif désir de revoir mes anciens camarades. Je te charge de les inviter. Qui choisiras-tu?

— Choisis toi-même. Veux-tu des femmes?

— Peu.

— Pas du tout, cela vaudrait mieux. Elles enrageraient de te voir dame de château; elles riraient du bout des dents, cela tuerait la gaîté.

— Quel jour prendrez-vous? Mais le spectacle vous gênera. Il vaudrait mieux que ce fût un déjeûner.

— Non. Cette semaine il y a trois relâches pour les fêtes de Pâques.

— Eh bien ! jeudi !

— Et j'inviterai...

— Les meilleurs enfans.

— Pas les gros bonnets. — Moi, d'abord, et puis Dubois, Fleury, Legrand, qui nous fera de bonnes charges, Blondin, qui fera des cuirs... Est-ce assez ?

— Je veux que tu amènes le père Duval.

— Ce n'est pas un farceur.

— Je tiens à ce qu'il en soit ; j'ai mes raisons.

— Va pour le père Duval ; c'est un brave homme, un ancien ! — Sans adieu, et à jeudi.

Au jour convenu, la bande joyeuse arriva de bonne heure.

Je n'ai pas besoin de vous dire que la journée fut aimable.

Les convives étaient disposés au plaisir, et j'étais heureuse de me retrouver au milieu d'eux. Je reçus beaucoup de complimens, on rit, on s'amusa, on joua aux quilles, à la balançoire, au billard. On devait dîner de bonne heure, à cause du retour.

Nous allions nous mettre à table, lorsque ma femme de chambre accourut tout émue, et me dit :

— Madame, je viens d'apercevoir le cabriolet de Monsieur au bas de l'avenue.

— Ah ! grand Dieu ! que dira-t-il s'il vous voit en entrant, sans être prévenu? — Mes amis, laissez-moi le temps de le préparer. —

Cachez-vous, dissimulez-vous dans le jardin, dans les bosquets. J'arrangerai cela... je dirai que le hasard vous a amenés, que vous m'avez surprise. — Eh ! vite ; y êtes-vous ?

En un clin d'œil, tout le monde disparut derrière la verdure ; et Dubois, sortant la tête d'une touffe de lilas, me cria : *Fait, ah ! fait.*

Je ne fis pas attention que Legrand n'était pas avec eux.

Henri arrive ; je cours au devant de lui, maîtrisant de mon mieux mon émotion qui était visible, mais qu'il attribua à ma surprise.

Cependant il me regarda avec une sorte d'inquiétude.

— Vous ne m'attendiez pas, ma chère Flore?

— Non, pas si tôt; je n'en ai que plus de plaisir.

— J'ai beaucoup de choses à vous dire, continua Henri d'un air assez sérieux. Venez au jardin, nous nous asseoirons sous un bosquet, et nous causerons.

— Vous avez chaud, l'air est frais, entrons plutôt dans le salon.

— Comme vous voudrez... ou dans votre chambre.

Henri me prend par la taille, et me dit, tout en montant l'escalier :

— Ma chère Flore, je vous ai étudiée, je

crois vous connaître assez maintenant pour vous dire le secret que je vous avais caché si long-temps. Je veux vous apprendre qui je suis, et ce que j'ai l'intention de faire pour vous...

Mais nous voici devant votre boudoir, entrons-y, nous y serons plus mystérieusement, car il s'agit d'un mystère.

A ce mot de mystère, je tremblai; Henri s'en aperçut et me regarda fixement, puis il poussa la porte du boudoir, et, la retirant vivement, il me dit d'un ton surpris et courroucé :

— Il y a un homme là-dedans !

— Un homme ! dis-je tout effrayée.

— Ce ne peut être qu'un voleur ou un malfaiteur. Un homme caché !...

Il tira deux pistolets de poche, et, rouvrant la porte vivement, il dit d'une voix brusque :

— Qui êtes-vous ? que faites-vous là ?

Un homme, qui était étendu sur le divan, semble s'éveiller, et répond, en étendant les bras et en bâillant à se fendre la machoire :

— Est-ce que nous n'allons pas bientôt nous mettre à table ?

Henri me jeta un regard terrible, et me dit :

— Que fait là ce drôle ?

J'avais reconnu Legrand qui, selon ses habitudes paresseuses, avait été dormir pen-

dant qu'on se promenait ou qu'on jouait au billard.

Je ne savais que répondre.

Henri lui dit : — M'expliquerez-vous ce que vous faisiez, caché dans ce boudoir ?

— Je dormais. Le divan est très moelleux. Mais pourquoi donc ces pistolets ? est-ce que nous allons jouer la dernière scène du *Sourd ?* Je n'entends pas de cette oreille-là.

— Monsieur, si vous n'êtes pas un lâche, prenez un de ces pistolets.

— Merci, j'aime mieux prendre autre chose.

Ah ça ! Flore, est-ce que tu m'as attiré dans

un guet-apens? Est-ce que tu m'as fait venir ici pour me faire tuer comme un lapin? Je vais crier à la garde.

Et il se mit à crier comme un homme que l'on écorche.

A ses cris, tout le monde accourut.

Henri, aussi surpris que contrarié, se remit pourtant tout de suite, et me dit avec sang-froid :

— Vous aviez du monde, madame, que ne me le disiez-vous? Vous êtes cause de la peur que j'ai faite à monsieur.

— Il n'y a pas de mal, reprit Legrand. — Est-ce que monsieur est le maître de la maison? — Monsieur, j'ai l'honneur de vous sa-

luer. — Enchanté de faire votre connaissance. Je vois que je vous ai donné un moment de jalousie. J'en suis fâché. Soyez persuadé que je respecte ma camarade comme l'enfant qui vient de naître.

— Votre camarade? — Henri regarda autour de lui et reconnut les acteurs des Variétés.

Le père Duval prit la parole avec calme, et fit comprendre à Henri qu'il ne pouvait pas m'en vouloir d'avoir fait une politesse à mes anciens amis.

Henri parut convaincu, dit à ces messieurs qu'il ne voulait pas troubler la fête, mais qu'il les priait de l'excuser, s'il ne pouvait pas y

assister; qu'une affaire importante l'appelait à Paris, et qu'il me chargeait de faire les honneurs du dîner.

Puis il les salua et se retira.

Je le suivis, en lui disant : — Mon ami, est-ce que vous m'en voulez ?

— Non ; mais je me suis donné un ridicule avec ma jalousie. Ma présence à ce dîner serait déplacée. Elle nuirait à une gaîté que je ne puis partager. Je reviendrai demain.

— Dites que vous ne m'en voulez pas.

— Je vous l'assure.

Il me serra la main, monta en cabriolet et partit.

J'allai retrouver mes invités. Aubertin n'était pas tranquille sur mon sort.

— Ne crains rien, lui dis-je, quoique je ne fusse pas très rassurée ; il est vif, mais bon : il ne m'arrivera rien de fâcheux.

— Bah ! il a bien fait de s'en aller, dit alors Legrand. C'est un *monsieur ;* il m'aurait empêché de dire des bêtises.

On se mit à table. J'affectai plus de gaîté que je n'en avais réellement, et je ne fus pas fâchée de voir arriver l'instant du départ.

Je passai, comme on s'en doute bien, une nuit fort agitée.

Le lendemain, à mon réveil, ma femme de chambre me remit la lettre suivante :

« Ma chère Flore,

» Ne croyez pas que l'aventure d'hier ait changé mes sentimens pour vous. C'est un caprice, une fantaisie de femme ; je vous pardonne. J'étais venu pour vous instruire de bien des choses ; j'aime mieux vous les écrire : je serai plus libre de m'exprimer, et vous aurez plus de loisir pour réfléchir à votre réponse. Vous avez dû remarquer que mes absences étaient plus fréquentes et plus prolongées. Vous les avez peut-être attribuées à l'indifférence, à un affaiblissement de ma passion : détrompez-vous ; il faut que je vous dise tout : un complot de famille se trame contre moi ; on veut... voilà le grand mot, — on veut me marier !

» C'est un grand parti, c'est une affaire superbe, car ils appellent cela une affaire. Quant à moi, ce n'est pas ainsi que je comprends une union. Je veux me marier par amour, ou ne pas me marier.

» On me fait envisager une belle position, de brillans avantages de fortune. Je suis assez riche, et je n'ai pas d'ambition.

» Ma mère, surtout, est celle qui met le plus d'obsession à mon égard, qui se montre le plus tyrannique.

» Depuis un mois je résiste, et je résisterai toujours, parce que tel est mon caractère.

» Je n'ai qu'un moyen de me soustraire aux

persécutions de ma famille, et je veux l'employer.

» Mon intention est de voyager, de parcourir l'Italie, l'Allemagne ; mais je ne partirai pas seul.

» Vous-même avez besoin de quitter des lieux où vous êtes trop près de ce qui a entouré votre jeunesse. Si vous m'aimez comme je vous aime, venez avec moi, partons ensemble ; allons vivre l'un pour l'autre dans des climats où nous serons libres, moi, loin des chaînes qu'on veut m'imposer, vous, loin des souvenirs qu'il vous faut effacer.

» Je vous laisse deux jours pour réfléchir ; le troisième jour, j'irai chercher votre réponse

et je saurai s'il est dans le monde quelque chose que vous me préfériez.

» Si tu me refuses, je pars seul, je vais au loin, non pas t'oublier, mais te regretter.

» Adieu pour deux jours, et après, à toi pour la vie.

» HENRI. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

INTRODUCTION. 1

CHAPITRE PREMIER.

Ma naissance. — Ma vocation pour le théâtre. — Les trois actrices en faveur.—Mon début dans un rôle de mademoiselle Mars. — La jeunesse de Brunet. — Talma à l'école.— Manlius et Jocrisse en pénitence. — Pluie de calembourgs chez le préfet de police. 1

CHAPITRE II.

Le Palais-Royal en 1805. — Les auteurs de ce temps-là.—Une femme à vendre. — Un proverbe de Martainville. — Les deux Arlequins. — La gavotte de Vestris. — Un déjeûner de danseurs. — Ma première leçon de danse. . . . 41

CHAPITRE III.

Le foyer public du théâtre Montansier. — Un sérail à la mode. — Le commissaire de police Robillard. — Une foule de Jocrisses. — La course de Pourceaugnac et les billets doux. — Les Variétés au théâtre de la Cité. — La famille des Innocens. — Une lettre du prince Zamoski. — Du talent pour six mille francs. 73

CHAPITRE IV.

Un spectacle chez Cambacérès. — Ma camarade Cuisot sauve notre théâtre. — Portraits d'après nature. — Madame Belmont et Julien quittent le Vaudeville. — Une conspiration chez Tiercelin.—Fêtedonnée à la grande armée.—Un spectacle gratis. — Enthousiasme d'un homme du peuple. 101

CHAPITRE V.

Ravel, le danseur de corde ; les *Puppi napolitani* : les chiens

savans et les jeux forains au théâtre Montansier. — Jol. Les caricatures de Martinet. — Vauxdoré. — Un m comédien.— Émilie Leverd.— Mon cœur parle.— L'in titude des hommes. . . . . .

CHAPITRE VI.

Début de Potier.—Ses premières années.—Joanny au thé des Délassemens-Comiques. — La gaze déchirée : Vive l liberté ! — *Roméo et Juliette* et une goutte d'eau.—D sat giers chef d'orchestre.—Un spectacle chez Berthier, prince de Neufchâtel. — Je joue avec Brunet devant l'empereur l'impératrice. — Cambacérès et la boîte à poudre. — *Ca. Roussel beau-père* chez la reine Hortense. — Un m l'empereur. 15

CHAPITRE VII.

Le docteur Gall à la mode. — Les protubérances de trois actrices. — Les huit Cendrillons. — Brunet en femme L'Anglais amoureux. — Grand succès d'Alexandrine Sam Aubin. — Une lettre de la *Chatte merveilleuse*. — U déjeûner au Rocher de Cancale.—Le mariage de Joly.

CHAPITRE VIII.

Une nouvelle conquête. — Conseils de M. Duval.— Je quitte le théâtre. — Je deviens dame châtelaine. — Les premières scènes d'un drame. 225

CHAPITRE IX.

L'ennui du bonheur.—Une rencontre au bois de Meudon. — La pièce sans A. — Un capitaliste faux-monnayeur. — Un homme dans mon boudoir. 259

FIN DE LA TABLE.

PN 2638 F56A3 v.1

Flore, Mlle
Mémoires de Mlle Flore

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY